

ROMAIN ROLLAND

Les Tragédies de la Foi

SAINTE LOUIS

AËRT

LE TRIOMPHE DE LA RAISON

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1913

3 fr. 50

1

James Hitchcock

Les Tragédies

de la Foi

OUVRAGES DE M. ROMAIN ROLLAND

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

- Théâtre de la Révolution** (*Le 14 Juillet. Danton. Les Loups*).
Un vol. in-16, br. 3 fr. 50
- Les Tragédies de la Foi** (*Saint Louis, Aert, Le triomphe de la raison*). Un vol. in-16, br. 3 fr. 50
- Le Théâtre du Peuple.** Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50
- Musiciens d'autrefois.** Un vol. in-16, br. 3 fr. 50
- Musiciens d'aujourd'hui.** Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS

- I. Vie de Beethoven.
II. Vie de Michel-Ange.
III. Vie de Tolstoï.
Trois vol. in-16, br., chaque volume. 2 fr. »
-

LIBRAIRIE OLLENDORFF

JEAN CHRISTOPHE

- Jean-Christophe.** Quatre vol. in-16, br.
I. *L'Aube.* Un vol.
II. *Le Matin.* Un vol.
III. *L'Adolescent.* Un vol.
IV. *La Révolte.* Un vol.
- Jean-Christophe à Paris.** Trois vol. in-16, br.
I. *La Foire sur la Place.* Un vol.
II. *Antoinette.* Un vol.
III. *Dans la Maison.* Un vol.
- La Fin du Voyage.** Trois vol. in-16, br.
I. *Les Amies.* Un vol.
II. *Le Buisson ardent.* Un vol.
III. *La nouvelle Journée.* Un vol.
Chaque vol. 3 fr. 50
-

LIBRAIRIE FONTEMOING

- Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti.** Un vol. in-16. (Épuisé.)
-

LIBRAIRIE ALCAN

- Hændel.** Un vol. in-8 écu, br. 3 fr. 50
-

ROMAIN ROLLAND

Les Tragédies de la Foi

SAINTE LOUIS

AËRT

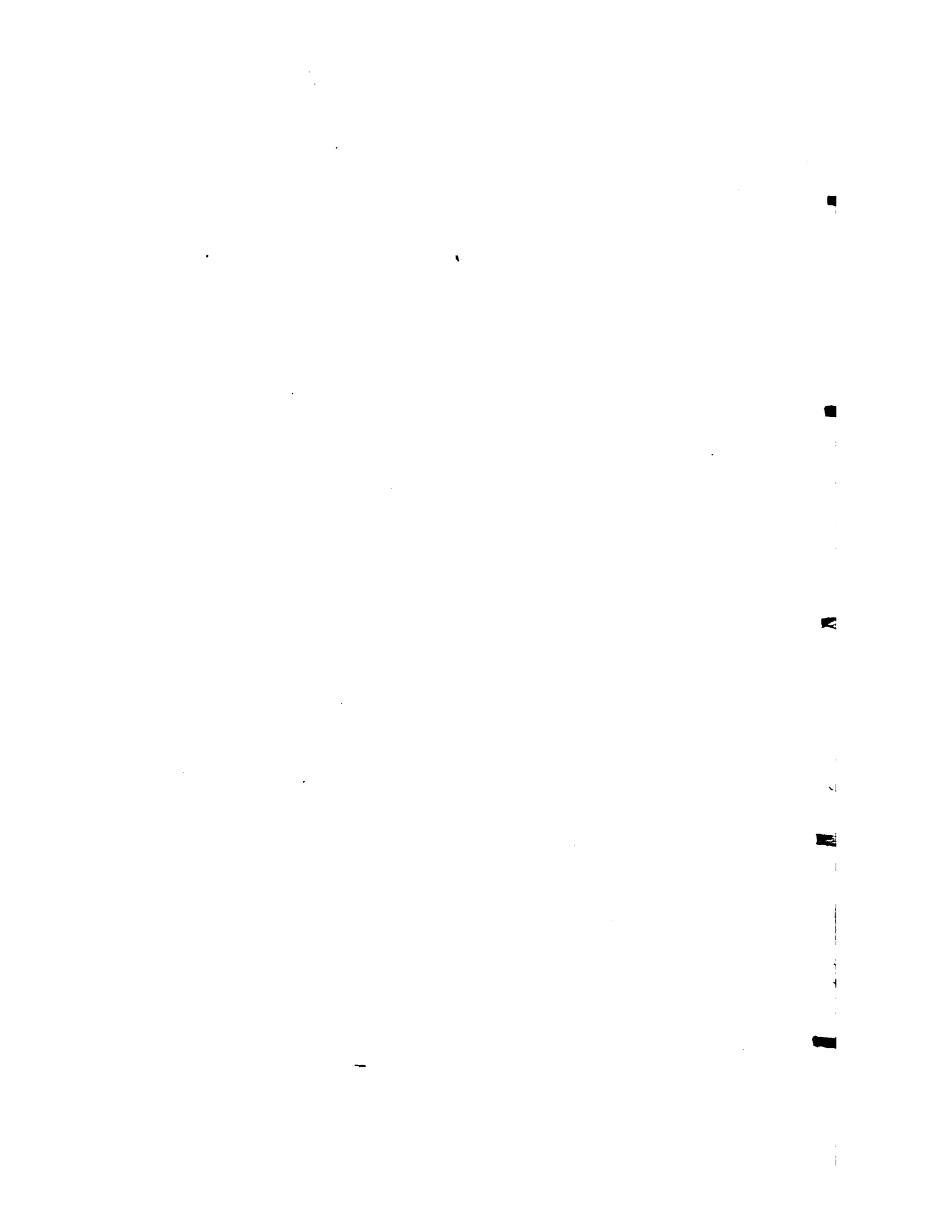
LE TRIOMPHE DE LA RAISON

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1913



PRÉFACE

Voici trois drames qui datent d'une vingtaine d'années¹. On y verra s'annoncer des courants et poindre des passions, qui règnent aujourd'hui dans la jeunesse française : — en *Saint Louis*, l'exaltation religieuse ; dans *Aërt*, l'exaltation nationale ; dans *Le Triomphe*, l'ivresse de la raison, qui est, elle aussi, une foi ; en tous trois, l'ardeur du sacrifice, mais debout, en combattant ; la double réaction contre la lâcheté de pensée et la lâcheté d'action, contre le scepticisme et contre le renoncement aux grands destins de la patrie.

Si cette foi n'a pas le caractère joyeux et confiant d'aujourd'hui, si aucun des héros ne récolte la victoire qu'il a semée, si saint Louis, mourant au pied de la montagne, ne voit Jérusalem que par les yeux de son armée qui est au faite, c'est que nous étions alors beaucoup plus loin du but et bien plus isolés. Que nos cadets, si sévères pour leurs aînés, songent aux dures épreuves

1. *Saint Louis* a été publié dans la *Revue de Paris* des 1^{er}, 15 mars et 1^{er} avril 1897. *Aërt* a été joué, au théâtre de l'Œuvre, le 3 mai 1898 ; *Le Triomphe de la Raison*, le 21 juin 1899. Les trois ouvrages ont été écrits, entre 1893 et 1898.

par où notre génération a passé et aux efforts qu'elle a dû faire pour défendre, comme Aërt, sa foi menacée. Elle n'a point fléchi. Ainsi que Hugot le Conventionnel, aux heures les plus sombres, nous affirmions :

« La vie sera ce que je veux. J'ai devancé la victoire ; mais je vaincrai. »

A présent, nos pensées ont triomphé. Mais nous, nous avons marché. Le but que nous visions est en partie atteint. Au delà, il en est d'autres. Dans des œuvres nouvelles, nous tâcherons de dire nos rêves d'aujourd'hui.

Nous n'avons rien changé à la forme un peu grêle de ces œuvres d'adolescence. Puisse le lecteur reconnaître en ces âmes juvéniles les frères aînés, moins robustes, mais non pas moins croyants, de Jean-Christophe et d'Olivier !

Romain ROLLAND.

Janvier 1913.

A MA SŒUR
MA CONSEILLÈRE ET MON AM

Saint Louis

Cogito, ergo Est.

PERSONNAGES

| | |
|------------------------|----------------------|
| LE ROI DE FRANCE. | MATHIEU DE COUCY. |
| LE PAPE INNOCENT IV. | ÉTIENNE DE COUCY. |
| LA REINE MARGUERITE. | MANFRED. |
| THIBAUT DE BRÈVES. | EZZELIN. |
| ROSALIE DE BRÈVES. | LE FORGERON QUENTIN. |
| GAULTIER DE SALISBURY. | BÉRENGÈRE. |

Barons et Chevaliers français, anglais, italiens et allemands.
Les Pauvres. — Le Peuple.



CHOEUR (INTRODUCTION).

Campagne de France, à l'aube. Cloches de villages.

PEUPLE.

- Regarde ! on la voit encore...
- Ses bras s'effacent dans le ciel.
- La croix ! comme elle brille !
- Elle traverse le ciel, du couchant au levant.
- Ah ! Seigneur Dieu, que veux-tu de nous ?
- Il faut obéir.
- Cette nuit, je me suis éveillé : j'entendais sangloter autour de la maison ; j'ai ouvert la porte, le ciel gémissait. Je tremblais, et mon poil se hérissait.
- N'en doutez pas, mes chers. *Il* a passé, cette nuit, parmi nous. Deux heures sonnaient. Les coqs chantaient ; les chiens hurlaient. Gilles était à sa fenêtre ; il l'a vu, mes amis. *Il* passait sur la route. Sa tête dominait le faite de l'allée de peupliers ; ses cheveux ruisselaient sur ses épaules ; *Il* pleurait, et ses bras étaient levés en croix. Ses pieds ne marchaient pas, mais flottaient sur le chemin blanc de lune, et tout autour de lui, les arbres se ployaient, comme sous une tempête. Gilles l'a reconnu, au sang qui rougissait sa longue tunique blanche, à la place du cœur ; aussitôt un coup de vent terrible le renversa. Quand il s'est relevé, la campagne était vide ; mais le chemin, les arbres et les murs

des maisons, frôlés par *son* passage, luisaient comme s'ils étaient frottés de clair de lune. Et le ciel était plein de gémissements.

— Il faut partir ! Il faut partir !

— Jésus est passé parmi nous. Il nous appelle à l'aide.

— Ne le laissons pas seul. Amis, défendons-le !

— Si les récoltes étaient au moins rentrées ! Qui prendra soin des champs, quand nous serons partis ?

— J'ai vu Notre Seigneur pleurer. Les païens le torturent. Ils ont remis sur son front les épines sanglantes. Notre Seigneur Jésus agonise loin de nous. Courons à son secours !

— Tâchons de le rejoindre.

— Quel chemin a-t-il pris ?

— Nous le reconnaitrons aux buissons inclinés, des deux côtés de la route.

— Il doit être déjà loin !

— Courons, ne perdons pas ses traces.

— Jésus !

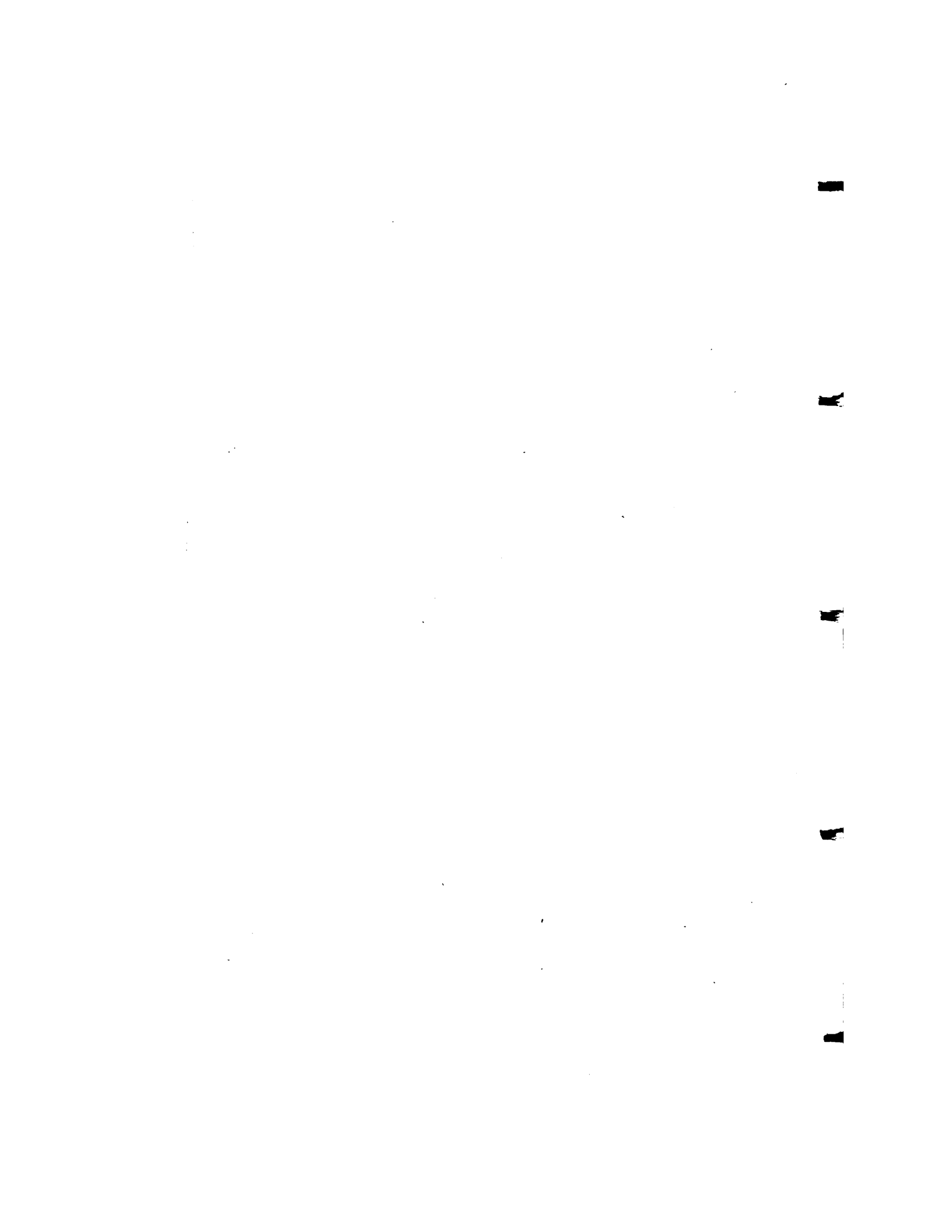
ACTE PREMIER

Devant une cathédrale. — Grande place, au bord d'un fleuve. — Sur l'autre rive, collines couvertes de jardins. Sur le fleuve se rassemblent des barques pavoisées.

Peuple qui tâche de suivre l'office, à genoux, ou debout, des croix brodées sur les vêtements.

A gauche, sur une marche de l'escalier qui monte à l'église, dans un espace laissé vide par la foule, Gaultier de Salisbury est à genoux. — Sur la berge, ou dans les bateaux, soldats italiens, allemands ou anglais. Manfred, Ezzelin.

Dans l'église, on chante le Credo.



GAULTIER DE SALISBURY, à genoux sur une marche, au bas de l'escalier, vêtu d'une longue chemise de toile blanche, pieds nus. — Monseigneur Dieu, aie pitié de moi ! Grâce !... J'ai péché, j'ai péché ; mais ne m'accable pas ! Tu as dit que tu pardonnais au repentir. Je me repens, tu le vois. Je saigne, ma tête est meurtrie, je me suis lacéré le corps à coups de fouet. Voici le huitième jour que je viens implorer ton pardon. Ne me repousse pas encore ! Ah ! si tu ne fais grâce à ceux qui t'offensent, alors punis-les tous ; je ne suis pas le seul coupable. Eux aussi, ils ont péché. Pourquoi me frappes-tu plutôt qu'eux ? J'ai tué. Mais Manfred aussi a tué. L'empereur aussi a tué ; et ils sont heureux ; et moi, je souffre. Pourquoi me fais-tu souffrir, moi, et non pas eux ?

PEUPLE.

- Celui-là se lamente étrangement.
- C'est un grand pécheur.
- Qu'a-t-il fait ?
- Il a tué son frère.
- Qui est-il ?
- C'est un ami de l'Antechrist d'Allemagne, l'empereur Frédéric !
- Voilà huit jours que le pape lui refuse l'absolution.
- Jésus ! est-ce qu'il pourra jamais être pardonné ?
- Pourquoi non ? est-ce que Jésus n'est pas mort pour tous ?

— Oui, mais un si grand pécheur !

— Nous sommes tous pécheurs. *Miserere* !

GAULTIER DE SALISBURY. — *Miserere* !... Je meurs si tu ne me délivres. Pardonne-moi. Si tu ne pardonnes à ceux qui t'offensent, pourquoi aurais-je dû pardonner, moi ? Il m'avait offensé, lui aussi. Fais-moi grâce. Je ne quitterai pas cette pierre que tu ne m'aies pardonné. Je ne veux plus retourner chez moi. Je ne veux plus, j'ai peur de ton feu éternel... Sauve-moi de l'enfer, sauve-moi des esprits qui rôdent autour de moi... Mon seigneur, sauve-moi ! Acclamations à l'intérieur de l'église.

PEUPLE, près de l'entrée de l'église.

— Noël ! Noël !

— Entends-tu le Saint-Père ?

-- Montrant Gaultier. Celui-là geint trop fort. Je ne peux rien ouïr.

— Notre bon seigneur Louis est debout près de l'autel.

— Les bannières s'agitent.

— On dirait un grand bois.

QUENTIN. — Jour de joie ! la sainte entreprise va commencer !

BÉRENGÈRE. — O mon cher seigneur Dieu, toi qui es mort pour nous, enfin je pourrai donc donner ma vie pour toi !

FRÈRE DE BÉRENGÈRE. — Écoute les trompettes. Bérengère, nous allons partir.

QUENTIN. — Fillette, es-tu moins faible ?

FRÈRE DE BÉRENGÈRE. — Sœur, appuie-toi sur moi.

BÉRENGÈRE. — Je suis forte maintenant ; je pourrais aller toute seule en Terre Sainte, pieds nus et sans bâton.

QUENTIN. — Tu es heureuse ?

BÉRENGÈRE. — J'ai le cœur tout en fête.

QUENTIN. — Il y a longtemps que je ne t'avais vu rire

Et moi aussi, je ris. Hardi, mes gars ! Qui pourrait écouter ces fanfares sans s'épanouir d'allégresse ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Pas un ne pense à moi. Aucun d'eux, aucun d'eux ne souffre comme moi. Moi seul, on ne me pardonne pas. Aucun d'eux n'est damné... Malédiction sur eux !... Non... Ah ! je pêche encore...

PEUPLE. — Tu pars, maître Quentin ?

QUENTIN. — Comme tu vois, camarade.

PEUPLE. — Qu'est-ce que tu fais des tiens ?

QUENTIN. — Tu ne me crois pas assez égoïste pour les laisser ?

PEUPLE. — Quoi ! ils viennent avec toi ?

QUENTIN, riant. — Toute la maisonnée. Les deux gars, et la petite.

UNE FEMME. — Hélas ! elle est si menue, si frêle, la mignonne !

BÉRENGÈRE. — Mais non, je ne suis pas frêle ; je suis forte, au contraire.

LA FEMME. — Tu es toute pâlotte.

BÉRENGÈRE. — J'ai été un peu malade, mais je suis bien, maintenant.

LA FEMME. — Elle se tient à peine... Laissez-la moi, Quentin, je veillerai sur elle.

BÉRENGÈRE. — Non, je vous en prie. Voyez-vous, je mourrais si je restais ici. Mon Sauveur m'a guérie, je l'entends qui m'appelle là-bas, à son secours. Père, ne les écoute pas : je suis forte. Frères, parlez avec moi ; dites que j'ai raison.

UN FRÈRE DE BÉRENGÈRE. — Tout ce que tu voudras. Ce que tu veux est bien.

QUENTIN. — N'aie pas peur, fillette : j'ai promis. Nous avons fait un vœu ; nous sommes gens de parole. Dieu lui-même ne m'en délierait pas.

BÉRENGÈRE. — Je t'aime.

QUENTIN. — Mais tu vois ce qu'on dit ; allons, dépêche-toi de mettre des couleurs sur tes petites joues blanches.

BÉRENGÈRE. — Tu verras comme j'irai mieux bientôt.

*
* *

Mathieu de Coucy, son jeune fils Étienne, et ses chevaliers, arrivent à cheval au travers de la foule.

PEUPLE. — Noël ! Noël !

MATHIEU DE COUCY. — Place, canaille !

PEUPLE.

— Noël, sire baron !

— Sire Mathieu de Coucy !

MATHIEU DE COUCY. — Manants, où est le Roi ?

PEUPLE. — Dans l'église, messire.

MATHIEU DE COUCY. — Nous arrivons à temps. Faites souffler les chevaux.

CHEVALIERS. — Où nous emmènes-tu, sire baron ?

MATHIEU DE COUCY. — Marche, marche !

CHEVALIERS. — Où nous emmènes-tu ?

MATHIEU DE COUCY. — A Jérusalem.

CHEVALIERS. — Va pour Jérusalem. Qu'allons-nous faire si loin ?

MATHIEU DE COUCY. — Il le faut, j'ai promis.

CHEVALIERS. — Peu de butin là-bas.

MATHIEU DE COUCY. — Je ne puis faire autrement.

UN CHEVALIER. — Tu sais, sire Mathieu, moi, cela m'est égal ; où que tu marches, je te suis ; je sais bien qu'on ne s'ennuiera pas avec toi. Seulement, je dis qu'il ne manque pas d'hérétiques en Italie et en Espagne, et que ce serait plus profitable, en servant Dieu, comme il convient. Voilà ce que je dis.

MATHIEU DE COUCY. — J'ai promis ; je te raconterai un

jour, Ferrand, comment cela s'est fait. Ce n'est pas moi qui ai choisi ; je n'y pensais pas moi-même. Il a choisi pour moi.

CHEVALIERS. — Qui ?

MATHIEU DE COUCY, montrant le ciel. — Le Maître. Je dois aller là-bas. Je ne sais pas pourquoi ; ce que je sais, c'est que j'irai. J'irai, dussé-je aller seul ; et, dussé-je rester seul, j'arriverai, Ferrand.

CHEVALIERS. — C'est bon. On arrivera.

ÉTIENNE DE COUCY. — Le ciel rit sur nos têtes ; j'ai le cœur plein de joie. Quel bonheur de chevaucher dans la campagne de France, entraîné par la sainte passion, et tout le long du chemin, de voir se lever les peuples pour marcher avec nous ! Jérusalem ! Jérusalem ! ô pays merveilleux dont je rêve depuis l'enfance ! O les beaux coups d'épée que nous donnerons là-bas ! Nous ferons pâlir la gloire d'Yvain et de Lancelot.

MATHIEU DE COUCY. — Fils, ce sera plus dur que tu ne penses, peut-être.

ÉTIENNE. — Tant mieux, mon père ; il y aura des lances rompues.

MATHIEU DE COUCY. — Et des têtes aussi, petit moine ! Prends bien garde à la tienne. Il lui caresse les cheveux. Ils montent l'escalier de l'église, où les chants ont repris.

BÉRENGÈRE. — Mon cher seigneur Jésus, ils te font pleurer là-bas ; ils te crachent au visage. Quand pourrai-je essuyer de mes cheveux le sang qui coule de tes pieds meurtris ?

QUENTIN. — Jésus, quand me sera-t-il donné de les tenir sous mon marteau, ceux qui te font souffrir ?

ÉTIENNE DE COUCY. — Ah ! si je dois mourir, fais que ce ne soit pas avant que je n'aie vu le saint tombeau délivré !

LE PEUPLE ET LES CHEVALIERS. — Mon Jésus ! mon beau Dieu !

MATHIEU DE COUCY, du haut de l'escalier. — Sire Dieu, aide-nous : car nous venons t'aider.

GAULTIER DE SALISBURY, désespéré, criant. — Délivre-moi, délivre-moi, je le veux ! Mathieu, Étienne et les chevaliers entrent dans l'église.

*
* * *

MANFRED, derrière le peuple, près du fleuve, appuyé contre un arbre, au milieu des soldats italiens, les uns sur la berge, les autres dans les bateaux. — Que dis-tu de ces gens, Ezzelin ?

EZZELIN, tranquillement. — Ils sont fous.

MANFRED. — Fais attention à ta tête, alors : voilà ceux avec qui nous allons vivre.

EZZELIN. — Merci de nous ; que diable sommes-nous venus faire ici ?

CHEVALIER, s'approchant de Gaultier. — Monseigneur, le soleil est dur... Ici, vous serez à l'ombre.

GAULTIER DE SALISBURY, violemment. — Va-t'en !

MANFRED. — Voilà donc ce fameux Gaultier de Salisbury ; quel costume ridicule !

EZZELIN. — Qu'est-ce que ce carnaval ?

MANFRED. — De stupides terreurs qui l'ont pris après la mort de son frère. Il veut expier ; il supplie le pape de le laisser suivre la croisade.

EZZELIN. — Eh bien, le pape se fait prier ?

MANFRED, haussant les épaules. — Parbleu !

EZZELIN, regardant Gaultier. — Il n'a pas toujours été ainsi.

MANFRED, riant. — Je l'ai vu si bien rosser une fois l'évêque d'Ely !

EZZELIN. — Et tout ce bruit pour un frère !... Une action très sensée, en somme.

MANFRED. — Un acte qui a évité une guerre ruineuse entre deux comtés, et l'a fait maître, sans coup férir, de toute une province.

EZZELIN. — Quelle nécessité de s'exposer en public dans cet accoutrement ?

MANFRED. — Il tâche de se prouver qu'il regrette ce qu'il a fait. L'imbécile ! si c'était à refaire, il recommencerait.

EZZELIN, montrant Gaultier. — Regarde-le frapper sa tête contre les marches.

MANFRED. — Il a trahi l'Empereur. L'Empereur est bien vengé.

EZZELIN. — Ne parlons pas de l'Empereur. Nous l'avons quitté comme lui.

MANFRED, haussant les épaules. — Tu crois cela, vraiment ?

EZZELIN. — Le moyen de ne pas le croire ? Nous sommes au service du pape.

MANFRED. — Les affaires sont les affaires.

EZZELIN. — Eh bien ?

MANFRED. — Prends garde qu'on ne nous entende... Il lui parle à mi-voix. — Le roi Louis veut passer en Palestine : il a besoin de vaisseaux. Ceux de l'Empereur sont excommuniés ; impossible de s'en servir. Que faire ? Laisser le pape profiter de l'aubaine et fournir aux croisés ses galères pourries, ou retenir en France l'armée qui le protège ? Non pas ! respectons les scrupules de ces benêts ; quittons l'excommunié, couvrons-nous d'eau bénite ; que m'importe ? J'ai été baptisé plus d'une fois dans ma vie. Triple profit, mon cher. Les beaux deniers français passent dans notre poche. Le pape n'a plus d'alliés, et nous veillerons là-bas à donner à ceux-ci de l'occupation, le plus longtemps possible.

EZZELIN. — Et l'Empereur le sait ?

MANFRED. — Hé ! l'idée est de lui. Comme je lui exprimais mes regrets de me voir privé de ce gain, il s'est mis à rire dans sa barbe blonde. « Eh bien, fils, m'a-t-il dit, voilà une occasion de me quitter. Je n'ai pas besoin de tes vaisseaux. Fais-toi turc, tartare, chrétien, pape, à ton gré. Débarrasse-moi de ces dévots dangereux : ils sont trop près de moi ; un mot les lancerait aussi bien sur Spire que sur Jérusalem. Je les aime mieux là-bas ; ensable-les, Manfred, dans les déserts d'Égypte. Porte mes souvenirs à mes

barons sarrasins ; voici des lettres pour eux, un sauf-conduit pour toi. Et prends quelques bons livres, quelques gras fablediaux : l'ennui est dangereux, quand on est chez les fous. »

EZZELIN. — Voilà un homme !

MANFRED. — Le seul que je connaisse. Tous les autres sont des jouets. Lui seul est libre, maître des choses et de lui.

PEUPLE. — L'office touche à sa fin. Le bon roi communie.

QUENTIN. — Viens par ici, fillette ; tenons-nous près de la porte : quand le roi sortira, je veux que nous le voyions.

BÉRENGÈRE. — Oui, le roi bien-aimé ! ses yeux font tant de bien !

PEUPLE. — Ils vont sortir.

GAULTIER DE SALISBURY, s'agitant. — Le pape va venir. S'il me repousse encore, c'en est fait pour toujours.

EZZELIN, à Manfred. — Tu connais le Roi ?

MANFRED. — Sans doute.

EZZELIN. — C'est un homme singulier.

MANFRED. — Un visionnaire.

EZZELIN. — Il fait voir ce qu'il voit. Bien que je sache ce qu'il en faut penser, je suis tout prêt d'y croire, devant le calme étrange de ses yeux.

MANFRED. — Ne les regarde donc pas.

EZZELIN. — Il a un grand pouvoir sur tout ce qui l'entoure ; tout son peuple est pendu à son âme, comme rosée au soleil.

MANFRED. — Oui, ils trouvent en lui un clair miroir qui leur renvoie l'image de leur folie.

EZZELIN. — Il est de corps débile, mais de grâce singulière.

MANFRED. — Il me gêne, il m'irrite ; je n'aime point les fous, surtout quand ils sont calmes et concentrés ainsi. La raison est chose délicate ; il faut veiller sur elle.

EZZELIN. — Oh ! j'en ai vu bien d'autres !

MANFRED. — Mais de roi comme Louis, Ezzelin, je ne crois pas. Un prince qui, vainqueur, livre à l'ennemi deux

puissantes provinces, qui, au moment où l'Europe est en feu, abandonne son pays entre des mains de femme, entraînant avec lui toutes les forces françaises dans une expédition sans profit, sans objet, où elles vont s'engouffrer pour rien, pour le plaisir, — je ne trouve point que ce soit là un jeu. Je l'ai vu, l'autre jour, vers Cluny ; il était sous un arbre, pâle, en sueur, épuisé, pour quelques heures de chevauchée par un tiède matin. Que va-t-il faire là-bas ? Sa santé est chétive. A peine débarqués, il faudra revenir, avec lui ou sans lui. Ezzelin, nous verrons de belle confusion.

EZZELIN. — Personne autour de lui ne sent donc le danger ?

MANFRED. — Il a soufflé sur tous le vent de sa folie. Cela doit nous rendre prudents. Il en est parmi eux qui furent comme nous. Regarde celui-ci, qui descend de l'église.

EZZELIN. — C'est Thibault, comte de Brèves.

MANFRED. — Je l'ai connu jadis. Je n'eusse jamais pensé qu'il se mettrait, un jour, comme cette canaille, une potence au dos, brodée sur son habit. Thibault de Brèves, descendant de l'église, passe près de Gaultier, et le regarde avec compassion.

*
* *

THIBAUT DE BRÈVES. — Patience, sire Gaultier, l'heure approche pour vous.

GAULTIER, désespérément. — Thibault, Thibault, est-ce qu'il me pardonnera ?

THIBAUT. — Ayons confiance en Dieu. Il descend vers Manfred. Messire, le Roi se mettra en marche, aussitôt après la bénédiction.

MANFRED. — Sire comte, tout est prêt ; ma flotte vous attend.

THIBAUT, souriant. — Qui nous eût dit, Manfred, que nous nous retrouverions ici ?

MANFRED. — Vous vous souvenez donc de votre ambassade à la belle cour de Naples ?

THIBAUT. — Qui pourrait oublier les soirs du Pausilippe, les jardins parfumés où les roses montaient autour des arbres sombres, l'allée de citrons clairs balancés au soleil, le ciel, pâle violette, autour des doux visages, et la mer rayonnante, où flotte dans la brume l'île à la proue d'argent, nonchalamment bercée !

MANFRED. — Vous souvenez-vous aussi de vos amies d'antan ?

THIBAUT. — Hélène aux pieds mignons, et Mahaut la rieuse !... hélas, qu'elles sont loin !

MANFRED. — Loin en effet, Thibault ; mortes toutes les deux. La peste a mangé le gentil corps de l'une ; un petit nouveau-né a déchiré les flancs de Mahaut la rieuse.

THIBAUT. — Oh ! combien de mon cœur est déjà en poussière !

MANFRED. — Que diraient vos amies, si elles vous voyaient partir pour la Terre Sainte ?

THIBAUT. — Les pauvrettes ! leurs yeux pleurent peut-être au fond de l'abîme. Si elles me voyaient, elles me diraient : « Thibault, qu'as-tu fait de nous ? tu nous as perdues, et nous souffrons par toi. Prie et souffre pour nous, rachète nos péchés : ce sont aussi les tiens. »

MANFRED. — Il serait bien surpris, le Thibault d'autrefois, s'il pouvait vous entendre.

THIBAUT. — N'en doutez pas, Manfred ; il m'entend ; il est là. Je ne suis pas de ceux qui renient leur passé ; j'y pense toujours, mais c'est pour l'expier.

MANFRED. — Je voudrais bien savoir qui vous a transformé.

THIBAUT. — La grâce de mon Dieu.

MANFRED, incrédule. — Et nulle autre ?

THIBAUT, souriant. — Vous du moins, vous n'avez pas changé. Parlez-moi franchement : pourquoi venez-vous en croisade ?

MANFRED. — Par bonne amitié ; pour partager là-bas vos dangers et votre gloire.

THIBAUT. — Merci à vous, Manfred ; mais si vous m'en croyez, n'en dites rien au Roi : il aimerait mieux que vous ne veniez pas, que de venir sans foi.

MANFRED. — Oui, je sais, votre Roi est un parfait chrétien. Les défaites ont plus de charme pour son humilité que les victoires.

THIBAUT. — Il voit plus loin que nous. C'est un homme divin. Que serait le monde sans lui ?

MANFRED. — Et qu'est-il dans le monde ? Le monde se passe de lui. L'Empereur et le pape se disputent la terre. Il se désintéresse de la lutte où se joue l'univers.

THIBAUT. — Triste lutte, où ce qu'on gagne vaut moins que ce qu'on perd. Ah ! Manfred, ce ne vaudrait pas la peine de vivre, si c'était là tout l'intérêt sur terre. Que serais-je devenu sans mon roi ? Lui seul donne un sens à la vie. Dans cet amas de trahisons et de violences, où la moitié du monde se vautre, il est une lumière du ciel. Il nous fait souvenir que derrière la nuit le jour éternel luit.

MANFRED. — Je ne vois pas ce qu'il a fait d'admirable. Il a battu l'Anglais ; mais, après y avoir dépensé beaucoup d'hommes et d'argent, il s'est empressé de lui rendre le Périgord et le Limousin, comme s'il était vaincu. Si c'est là être grand, il ne le sera tout à fait qu'après avoir ruiné son royaume.

THIBAUT. — Il a plus conquis par cet acte de magnanimité que par vingt victoires. Que reste-t-il aux vaincus, quand ils ne peuvent même plus détester le vainqueur ? Quel exemple donné aux princes de l'Europe, que ce roi qui ose mépriser la guerre et son pouvoir, et donner, victorieux, une partie de son royaume, pour régner sur le monde par sa seule bonté !

MANFRED. — Tout cela n'aurait de sens que si un tel exemple pouvait changer les autres ; or comme il n'en est rien, qui le donne est dupé.

THIBAUT. — J'ai meilleure confiance en les hommes. Et si je me trompe, qu'importe ! Il est beau de lutter pour l'impossible, quand l'impossible est Dieu.

MANFRED. — Qu'importe, en effet ? Le roi Louis est content ; et vous ; et les Anglais, je gage ? Pourquoi ne le serais-je pas ?

THIBAUT. — Ne raillez pas, Manfred. Vous ne pouvez comprendre la beauté de mon Roi ; mais, par amitié pour moi, n'essayez point de le juger. Soyez humble ; peut-être Dieu dessillera-t-il vos yeux, comme il a fait des miens. Je souffre d'entendre votre ton ironique, quand vous parlez de lui.

MANFRED. — Comme vous l'aimez !

THIBAUT. — Je tremble à la pensée de ce que nous deviendrions si Dieu nous l'enlevait.

MANFRED. — Vous devriez, en ce cas, mieux veiller sur sa vie. Vous savez ce qu'il risque, affaibli comme il est.

THIBAUT. — Je ne puis rien. Dieu le veut. Notre cause est la sienne ; il saura nous défendre. Manfred ennuyé hausse légèrement l'épaule. Les portes de l'église s'ouvrent, avec un bruit retentissant.

*
* *

PEUPLE.

— Le Roi !

— Il marche devant le Saint-Père, l'épée nue à la main.

— Il vient !... Le pape vient !...

MANFRED, à mi-voix, à Ezzelin. — Il te faut t'agenouiller, Ezzelin.

EZZELIN, goguenard. — Oh ! je veux bien, moi ; ce n'est pas beaucoup plus difficile que de s'asseoir. Gaultier de Salisbury, haletant, écoute et se frappe la tête contre les dalles. Les applaudissements et les acclamations roulent dans l'église comme un grand flot qui se

rapproche. On entend, au milieu, monter la voix des chantres. Quand le cortège parait au haut de l'escalier, le peuple entier crie.

MATHIEU DE COUCY. — Arrière, vilains ! Place au Saint-Père ! Les halberdiers repoussent violemment la foule, des marches de l'église. Louis, l'épée à la main, marche devant la *sedia* du pape : Innocent IV, entouré des Templiers et des Hospitaliers, tiare en tête, sanguin, vieux et barbu, bénit, des deux doigts. — La *sedia* s'arrête au sommet de l'escalier. Le reste du cortège se range autour : cardinaux, grands seigneurs ; la reine Marguerite, portant son petit enfant ; Rosalie de Brèves ; Étienne de Coucy.

PEUPLE. — Vivat, bon sire Roi !

LOUIS, souriant, comme à lui-même. — Mon peuple bien-aimé, vos yeux fidèles me sont chers. Je me sens entouré par des flots de tendresse. Vos âmes et la mienne ne font qu'un même cœur. La *sedia* est déposée sur le sol. Le pape descend et s'assied dans un trône. Le Roi debout près de lui. Des deux côtés, et tout le long de l'escalier, les deux cours, robes rouges et armures.

ROSALIE DE BRÈVES regarde le peuple et le roi. — Ils rayonnent de joie ; leurs bouches boivent les paroles qu'on leur jette. Ah ! comme je me sens seule ! plus loin de tous ces gens qui crient et qui prient que du vain bruissement de ce fleuve. Je les vois s'agiter ; je ne les comprends pas. Ils sont heureux de croire ; qu'ont-ils fait pour être heureux ? Moi, je ne sens qu'une ardente souffrance... A qui, à quoi me dévouer ? mon cœur est vide de croyance et d'amour... Ce doit être bon de s'oublier, de se laisser emporter, sans pensée, par ce courant de foi ! Je les envie !... Dieu ! fais-moi trouver dans ta croisade la flamme dont j'ai faim ! Je me donne à toi. Donne-toi à moi !

MANFRED. — Quelle est cette jolie dame, aux yeux sombres comme la nuit ?

THIBAUT. — C'est ma femme, Manfred, madame Rosalie.

MANFRED. — Quand ses longs cils se lèvent sur son regard humide, c'est comme la fraîcheur d'une ombre parfumée.

Je ne m'étonne plus de vous voir converti. Thibault rejoint Rosalie, et lui sourit. Elle fait effort pour lui sourire aussi.

INNOCENT IV, debout dans son trône. — *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus.*

GAULTIER DE SALISBURY, avec angoisse, les bras tendus vers lui. — Et moi, et moi ! ne me béniras-tu pas aussi ?

INNOCENT IV, tournant lentement la tête et fixant sur lui ses yeux durs. — La voix de l'impie monte du fond de l'abîme.

GAULTIER DE SALISBURY. — Je crie vers toi, Seigneur ! Aie pitié de moi !

INNOCENT IV. — Les gémissements de l'Enfer résonnent dans le ciel ainsi qu'une fanfare ; les larmes du pécheur réjouissent le cœur de Dieu.

LOUIS. — Saint-Père, épargne-le ; il souffre.

INNOCENT IV. — Il est juste qu'il souffre, celui qui fit souffrir.

LOUIS. — Il se repent.

INNOCENT IV. — Trop tard.

LOUIS. — Est-il jamais trop tard pour la bonté de mon Père ?

MATHIEU DE COUCY, à mi-voix. — Saint-Père, il ne faut pas décourager le repentir. Si tu ne pardonnes point, qui donc consentira à s'humilier en vain ?

LOUIS. — Mon cœur est déchiré par l'angoisse de cette âme. Je t'en prie, fais-nous grâce ! Innocent IV regarde lentement Louis, puis Gaultier. Il fait un geste. Des hallebardiers vont vers Gaultier qui pleure, la tête dans ses mains ; ils lui touchent l'épaule. Il comprend à peine ; puis, éperdu, les regardant, ne pouvant parler, il monte sur ses genoux les marches de l'escalier, jusqu'aux pieds du pape, où il reste prosterné. Pendant toute cette scène, Rosalie regarde Gaultier avec un intérêt croissant.

ROSALIE. — Qui est ce malheureux ? Ah ! celui-là, je le comprends, son angoisse répond à la mienne. Il tend vers le salut ses bras désespérés !

INNOCENT IV, mettant le pied sur la tête de Gaultier. — J'ai tenu

sous mon pied la tête du dragon. J'écraserai Satan révolté contre Dieu.

MANFRED, à mi-voix, à Ezzelin. — Souffrira-t-il que la sale pantoufle de cette vieille femme se pose sur ses cheveux ? Est-ce qu'il ne se lèvera pas ?

INNOCENT IV. — Gaultier de Salisbury, ton cœur impur et gangrené ne vaudrait pas la miséricorde de Dieu, si tu n'avais trouvé un intercesseur dans les mérites de notre cher fils Louis. Par affection pour lui, nous décidons de toi — ceci : Tu donneras la moitié de tes biens aux couvents. Tu donneras de plus ton corps à la croisade. Tu laveras tes fautes dans le sang des païens, et tu délivreras Notre-Seigneur Jésus. Moyennant ces promesses, homme, je te délivre, au nom du Tout-Puissant, de l'enfer de tes crimes.

GAULTIER DE SALISBURY, se redressant d'un bond. — Sauvé, je suis sauvé !... Grâces à toi, Seigneur !... Ah ! ciel ! terre ! je vous revois enfin !... Dispose de ma vie... Attachez-moi la croix... Oh ! Dieu qui m'as pardonné, je te vengerai, je te vengerai ! des flots de sang couleront. Je ferai de la Palestine une mer de sang, où fleurira la croix délivrée et vengée !... Donnez-moi mon épée !... Partons, sus aux païens ! tue ! Il chancelle, étourdi ; ses gens le soutiennent. — Le peuple pousse des acclamations.

ROSALIE DE BRÈVES, les yeux brillants, haletante d'émotion. — Je sens passer comme un torrent de feu... Avec quelle ardeur il reprend pied sur terre ! Comme il croit à la vie !... Il vit, qui peut sentir de telles émotions... Mon cœur bondit en moi. Elle se presse la poitrine de ses deux mains.

GAULTIER DE SALISBURY. — Délivré ! je n'ai plus de péchés, je suis pur, je respire. Ha ! On l'habille et on l'arme.

ROSALIE. — On dirait un grand lion qui s'étire au soleil.

GAULTIER DE SALISBURY. — Sire Roi, tu m'as sauvé. Mon épée et mes hommes sont à toi. Donne le signal du départ. J'ai hâte de payer Dieu.

LOUIS, froidement. — Baron, gardez votre dette. On ne s'acquitte point si vite envers Dieu.

*
* *

MATHIEU DE COUCY, près du fleuve, au peuple qu'il repousse. — Arrière, chiens malades, rosses éclopées, allez crever ailleurs !

LOUIS. — Que se passe-t-il, Mathieu ?

MATHIEU. — Sire, ce sont ces coquins qui envahissent nos barques. Ils sont là une troupe de va-nu-pieds, de femmes et d'enfants, qui ont la prétention de venir en croisade.

LOUIS. — Et qui les en empêche ?

MATHIEU. — Moi.

LOUIS. — Coucy, ne savez-vous pas que c'est un crime d'empêcher une âme d'aller à Dieu ?

MATHIEU. — Il est d'autres moyens.

LOUIS. — Laissez venir ces gens. Les pauvres se jettent aux pieds de Louis.

LES PAUVRES. — Bon sire, ne nous chasse pas. Nous sommes pauvres, mais nous avons une âme comme les autres. Accorde-nous la faveur de mourir comme les autres pour le Seigneur Jésus. Doux sire, ne nous laisse pas.

LOUIS, souriant. — Bonnes gens, séchez vos larmes : comment serais-je assez dur pour ne pas écouter votre humble prière ? Ils lui baisent les mains. Je vous connais. Gillot, où est ta femme, qui souffrait durement ?

UN PAUVRE. — Hélas ! sire, elle est morte.

LOUIS. — Dieu est bon. Patience ; il nous rappellera aussi.

Amis, vous n'avez pas été heureux chez moi. Pourtant, ne regretterez-vous pas les chemins de France, où vous demandiez votre pain ?

LES PAUVRES. — Où nous serons avec toi, nous serons avec Dieu.

LOUIS. — Il est partout. Il est avec chacun de ceux qui souffrent comme lui.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, vous ne pensez pas à les emmener ?

LOUIS. — Oui dà.

MATHIEU DE COUCY. — Ils ne sont bons à rien.

LOUIS. — Ils seront ma garde d'honneur.

MANFRED. — Grand merci ! Je me mets aux bagages.

MATHIEU DE COUCY. — Au moins, ne prenez pas ces malades et ces enfants.

LOUIS. — Ne donné-je pas l'exemple ?

MATHIEU DE COUCY. — Il faut avoir pitié d'eux plus que de vous-même.

LOUIS, avec bonté. — Vous dites vrai, Mathieu.

MATHIEU DE COUCY, montrant Bérengère. — Regardez-moi cette fille ! Faut-il pas être fou, pour vouloir l'emmener !

ÉTIENNE DE COUCY, à part. — Elle rougit. Pauvre petite ! elle est toute honteuse.

MATHIEU DE COUCY, à Quentin. — Est-ce que tu as la prétention de partir avec cette enfant ?

QUENTIN. — Et pourquoi donc pas, monseigneur ? je l'ai promis à Dieu.

MANFRED. — Tu veux te payer un voyage, aux frais de la croisade.

QUENTIN. — Par le bon Dieu, ce n'est pas vrai !

MANFRED. — Vas-tu me démentir, manant ?

QUENTIN. — Il n'y a pas de respect qui tienne, si l'on ne me respecte.

LOUIS. — Silence. Et toi, approche. Qui es-tu ?

QUENTIN. — Sire, puisque vous emmenez vos pauvres, je veux bien en être un. Pourtant, je ne suis pas un pauvre ; je gagne honnêtement ma vie. Tout le monde me connaît

ici ; je suis mattre Quentin, le forgeron ; et voici mes garçons et ma fille.

LOUIS. — Ta fille n'est-elle pas bien faible pour un si long voyage ?

QUENTIN. — Sire, la petite fut malade, le mois passé ; nous nous attendions tous à lui voir rendre l'âme. J'ai prié Dieu ; j'ai fait vœu, s'il me la guérissait, de prendre la croix avec elle et les miens. Bérengère a guéri. Sire, nous venons.

LOUIS. — C'est bien. Venez, damoiselle.

ÉTIENNE DE COUCY, allant à Bérengère et lui offrant la main. — N'ayez pas peur ; venez. Vous partirez aussi. Bérengère lève timidement les yeux vers Étienne, et les baisse aussitôt. Ils montent les degrés de l'église. Bérengère s'agenouille devant le Roi, et lui baise la main. Louis lui caresse les cheveux.

LOUIS. — La mort a donc touché ce petit front de près ? Ces yeux ont aperçu le port, où Dieu attend nos âmes ?... N'est-ce pas qu'on a regret à revenir de là-haut ?... Moi aussi, mon enfant, Dieu m'a pris par la main ; il m'a conduit au seuil de la vie éternelle ; mais Il m'a ramené au milieu des vivants. Et comme toi, j'ai fait vœu.

BÉRENGÈRE. — Sire, ne me repoussez pas.

LOUIS. — Dieu m'en garde ! Peut-être a-t-il des desseins sur toi comme sur moi ; nous lui appartenons... Tu sais que tu souffriras, ma fille ?

BÉRENGÈRE, le regardant comme en extase. — Oui, sire.

LOUIS, souriant. — Tu ne m'écoutes pas... Quentin, tu sais que ce sera rude ?

QUENTIN. — Dieu le veut, Monseigneur.

LOUIS. — Viens sur notre vaisseau. Il embrasse doucement Bérengère.

ÉTIENNE DE COUCY, à part. — Cher roi, comme je l'aime !

MARGUERITE. — Sire, donnez-la-moi.

MATHIEU DE COUCY. — Que de bouches inutiles !

LOUIS. — Plus puissantes que nos bras, Coucy ; elles prieront

MATHIEU DE COUCY. — Les provisions destinées aux batailles passeront donc en prières ?

LOUIS. — Sachez-le bien, baron, j'aimerais mieux renvoyer mille arbalétriers que cent pauvres de Dieu qui veulent mourir pour lui.

MANFRED, à Ezzelin. — Bien ! bien ! Excellent, ma foi ! Ah ! le merveilleux politique ! Je m'étonne qu'il ait eu recours à nous. Quelle belle expédition on aurait pu faire avec les hospices de Lyon et les moines de Cluny !

LOUIS. — C'est le cœur qui gagne les batailles, Mathieu, ce ne sont pas les armures. Ces pauvres gens qui ne vivent qu'en Dieu, voilà le cœur de mon armée !

*
* *

THIBAUT DE BRÈVES monte l'escalier, et s'incline devant la Reine. — Madame, nous sommes prêts ; vous plaît-il de donner le signal du départ ?

MARGUERITE. — Je le veux bien, Thibault, s'il plaît à mon seigneur. Elle se tourne vers le Roi.

LOUIS. — Dieu commande. Il fait un signe. Les trompettes sonnent. Les chevaliers s'apprêtent au départ. Rosalie, Thibault et ses chevaliers, les premiers, montent sur leur nef.

THIBAUT DE BRÈVES. — Comme tout est plus beau, quand il faut le quitter ! que le chant de l'alouette est heureux, ce matin ! que les moissons dorées flottent languissamment ! Chevaliers, qui de nous goûte cette tendresse, pour la dernière fois ?

CHEVALIERS. — Ce qui sera, sera.

ROSALIE DE BRÈVES. — Partirons-nous enfin ?

THIBAUT. — Comme tu es pressée !

ROSALIE. — Qu'attendons-nous encore ?

THIBAUT. — N'auras-tu pas un regard pour tout ce cher pays, où nous avons vécu ensemble si longtemps ?

ROSALIE. — Dieu merci, je le connais assez. O les jours gris et tristes, les longues veillées mornes dans les salles humides, les éternelles chansons des prêtres et des trouvères ! ils sont loin maintenant, pas assez loin encore. Vogue pour l'inconnu !

THIBAUT. — Tu es cruelle. N'y a-t-il pas eu de bons jours, ingrate ? Ne nous sommes-nous pas bien aimés, — autrefois ?

ROSALIE. — Autrefois ? pauvre Thibault ! Elle lui sourit affectueusement.

THIBAUT. — Tu es heureuse d'être si légère de souvenirs. Mon cœur a plus de mal à se détacher de ses anciens amis ; il emporte avec lui tout le bonheur passé, la terre de la patrie.

ROSALIE. — Pourquoi pars-tu alors, puisque tu l'aimes tant ?

THIBAUT. — Le devoir me commande. Je dois suivre le Roi.

ROSALIE. — Le devoir ! le devoir ! Des ordres ! Jamais libre !

THIBAUT. — Tu ne sais pas le bonheur qu'il y a à obéir.

ROSALIE. — Alors, tu es heureux ?

THIBAUT. — Je suis heureux et triste ; je veux et je ne veux pas.

ROSALIE. — Fi de cette volonté qui ne sait pas vouloir !

THIBAUT. — Rosalie, regarde-moi.

ROSALIE. — Que veux-tu ?

THIBAUT. — Ne me juge pas trop sévèrement, toujours.

ROSALIE. — Je ne te juge point, Thibault.

THIBAUT. — Si fait, tu me condamnes.

ROSALIE, après un moment, le regarde et sourit. — Je suis mauvaise, tiens ; il faut me pardonner, à moi aussi.

THIBAUT. — Je ne t'en veux jamais. Tu as de si bons yeux quand tu veux.

ROSALIE. — Vois-tu, il faut me défendre contre moi-même.

THIBAULT. — Te défendre ? Comment ?

ROSALIE. — Ah ! cela, c'est à toi de le savoir.

THIBAULT. — Pourquoi ? Il est simple de parler franchement.

ROSALIE. — Non, si tu ne me comprends pas sans que je parle, tu ne me comprendras pas après que j'aurai parlé.

THIBAULT. — Eh bien, prions Dieu ; puisque nous allons l'aider, lui aussi qu'il nous aide !

ROSALIE. — Qu'il nous aide !

THIBAULT, à part. — Mon Dieu, faites qu'elle m'aime !

ROSALIE, à part. — Mon Dieu, faites que j'aime. La barque s'éloigne du bord, pour faire place à celle du Roi.

*
* *

LOUIS, au Pape. Adieu, Saint-Père, nous reverrons-nous jamais ?

INNOCENT IV. — Je suis bien vieux, mon fils. Que Dieu nous fasse la grâce de nous rejoindre un jour en son saint paradis. Ils s'embrassent. Plus heureux que moi, tu vas verser ton sang en des combats sacrés. De plus âpres batailles m'ont été réservées.

LOUIS. — Que ne puis-je t'entraîner, mon père, et le monde à ta suite !

INNOCENT IV. — C'est une sainte guerre aussi pour qui je reste, mais pleine d'amertume. Tu luttas pour le bien, et moi contre le mal.

LOUIS. — L'exemple seul du bien n'est-il pas suffisant ?

INNOCENT IV. — Ton âme ne peut comprendre les profondeurs du mal dans les âmes perverses.

LOUIS. — Mon père, sois indulgent.

INNOCENT IV. — Je te bénis, mon fils ; mais laisse-moi faire ma tâche. Le Seigneur m'a confié la garde de son peuple. Je ne faillirai point à mon devoir impitoyable.

J'exterminerai le mal de la face de la terre. J'arracherai de son trône l'Antechrist impérial.

LOUIS. — Ne pousse pas au désespoir ton ennemi repentant. Que j'aimerais voir la paix, par l'Empereur et par toi, descendre sur le monde !

INNOCENT IV. — Rien ne saurait ébranler notre décision sainte.

LOUIS. — Ta volonté soit faite, seigneur ; tu sais seul ce qu'il te convient de faire... Daigne veiller sur le peuple que je laisse. Sois le bon pasteur qui garde ma bergerie. Il s'incline, puis se retourne vers le Peuple. O mon peuple, tu vas quitter ta douce France, la bonne terre dont notre chair est faite, et sous laquelle dorment nos morts et nos souvenirs. Le moment est venu ; nous allons nous confier à la mer infinie. Maintenant, haussons nos cœurs et nos yeux vers le ciel. La voici désormais, notre nouvelle patrie ! La Sainte Passion n'a pas encore pris fin. L'agonie du Sauveur continue sur la croix. Allons partager son angoisse. Allons essuyer les pleurs de mon Jésus. Amis, ne craignez rien ; quoi que nous puisse attendre, — au travers des dangers, des souffrances, de la mort, — par delà l'Océan, je vous conduis à Dieu.

PEUPLE, acclamations. — A Dieu ! Épées et bannières s'agitent. Les seigneurs et les dames montent sur les barques.

EZZELIN. — Comme ils courent joyeusement à leur perte !

MANFRED. — Les imbéciles !

EZZELIN. — Malgré moi, je les plains.

MANFRED. — Que nous importe ? Nous aurons de quoi nous divertir. Allons, hop, hop ! au gouffre ! Louis debout, en avant de sa nef. Près de lui, Marguerite avec son petit enfant. Mathieu et Étienne de Coucy, Quentin derrière lui, Bérengère à ses pieds.

PEUPLE, d'une immense acclamation. — Vive Dieu ! Les chantres de l'église et les prêtres du pape entonnent le *Veni Creator*. Les trompettes sonnent. Les rameurs mettent les barques en mouvement. Tout s'agite et tout crie.

ACTE II

La nuit. — Le vaisseau du roi. — Sur le pont du navire, saint Louis est assis, enveloppé dans son manteau, appuyé contre un mât. — Auprès de lui, dormant, la reine Marguerite. — A quelques pas, Bérengère dormant, au milieu des siens.

Grand silence. — De claires étoiles, et leur sillage lumineux dans les flots. — L'orient commence bientôt à pâlir.

1

2

3

4

5

6

LOUIS. — Mon Dieu, dont je sens couler la puissance infinie dans le silence de l'air étoilé ; mon Dieu, qui me tiens dans ta main, suspendu entre le ciel et l'onde, mon âme savoure sa faiblesse avec des pleurs d'amour ; elle jouit tendrement de t'être ainsi livrée. Tu peux faire de moi tout ce que tu veux ; mais tu ne peux point faire que je cesse de t'aimer. Ah ! mon Dieu, mon cher Dieu, qui me fais tant de joie, que mon amour n'a-t-il aussi quelque douceur ! Ne puis-je rien pour toi ? Toi qui souffris par nous, ne pouvons-nous pas aussi te rendre heureux ?

MARGUERITE, s'éveille et se soulève doucement. — Louis...

LOUIS. — Marguerite... Elle lui prend la main ; ils se regardent avec affection.

MARGUERITE. — L'air est frais.

LOUIS. — Nous sommes près du matin. Elle se serre contre Louis, qui l'enveloppe de son manteau.

MARGUERITE. — La galère file comme un oiseau. Nous sommes emportés dans son vol silencieux.

LOUIS. — Je te regardais dormir. Ton corps avec le mien sur ces planches fragiles flotte dans l'infini ; mais je pensais : qu'importe ? Car le Seigneur m'entoure ainsi qu'en un rempart, et ma tranquille amie repose auprès de moi ; ses yeux sont clos, mais son amour veille.

MARGUERITE. — Cher Louis, tu pensais à moi ?

LOUIS. — Que tout, ici, paraît simple ! La musique des étoiles dissipe ce qui est mortel en nous. Le silence, plein de Dieu, règne sur ma pensée ainsi que sur les flots. Les

voix du monde se sont tues. Tout à l'heure, je songeais : « Ai-je bien fait d'entraîner avec moi mon bon peuple ? En ce moment ils dorment, ils ont confiance en moi. Pauvres gens, que d'épreuves se préparent pour eux ! ils ne le savent point. Pourtant, je ne les ai pas trompés ; je leur ai dit à la fois la gloire et la peine ; mais ils ne m'entendaient pas. Ils vont souffrir ! » Quoi, ai-je des remords ? Non, j'ai raison, mon Dieu. Je leur fais plus de bien en les menant lutter et mourir pour le bien, qu'en les laissant languir dans un lâche bien-être. D'abord, les arracher à leurs basses pensées, tuer en eux l'égoïsme et les désirs mortels. Le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, c'est de défendre Dieu.

MARGUERITE, baisant les mains de Louis. — Tes mains sont glacées. Dès que tu es ému, tout ton sang t'abandonne.

LOUIS. — La brise se lève, l'aube vient.

MARGUERITE. — Revenons, ami. Tu es faible encore. Ils se lèvent, vont vers le bord du navire et regardent les flots.

MARGUERITE. — Ah ! que nous sommes loin déjà de notre France ! Il me semble que nous nous enfuyons aussi de notre vie passée. Chère vie où nous nous sommes connus, où nous nous sommes aimés, où jusqu'aux heures d'enfance où je ne t'avais point vu, me semblent illuminées du tendre pressentiment de notre amour futur. Je voudrais redevenir enfant, pour pouvoir une fois encore te rencontrer, Louis, pour la première fois.

LOUIS. — Ne regrette rien. Le passé est en nous. Aie foi dans notre amour ; chaque jour le rapproche de l'heure où comme deux ruisseaux, nos cœurs se mêleront parmi l'herbe odorante du Paradis fleuri. Ils rentrent lentement ; ils s'arrêtent devant Bérengère endormie.

MARGUERITE. — Elle dort gentiment, son bras nu sous sa tête.

LOUIS, s'agenouille et lui touche la main. — Elle a froid. Il ôte son manteau et en couvre doucement Bérengère.

BÉRENGÈRE, s'éveillant à demi, les yeux à peine ouverts, lui tend les

bras, ne sachant ce qu'elle dit. — Monseigneur, c'est vous... vous, mon bien aimé... ah ! Elle soupire et se rendort.

QUENTIN, dans son sommeil, à voix haute. — Jésus, Marie, veillez sur nous.

LOUIS, debout, faisant le signe de croix sur eux. — Amen. Il s'éloigne avec Marguerite. — Grand silence. — Bruit des flots. — Une voix de matelot crie au loin un ordre rauque et traînant. — Manfred et Ezzelin paraissent.

*
* *

MANFRED. — Arriverons-nous enfin ?

EZZELIN. — Nous toucherons terre dans la matinée.

MANFRED, regardant au loin. — Des lumières.

EZZELIN. — C'est la côte, déjà.

MANFRED, marchant à grands pas. — Déjà ? le diable t'emporte !

EZZELIN. — Tu es bien irritable, Manfred.

MANFRED. — Je les hais.

EZZELIN. — Qui ? Ces gens ? Ils ne nous ont rien fait.

MANFRED. — Et comptes-tu pour rien l'avilissement de vivre parmi eux ?

EZZELIN. — Tu m'avais averti ; tu le savais d'avance.

MANFRED. — Non, je ne pressentais pas l'atmosphère de stupide folie où nous sommes plongés. Cette comédie vertueuse que chacun joue ici, par niaiserie ou par hypocrisie... (Si j'étais sûr au moins que ce fût par hypocrisie !...), cette inepte dévotion, et, plus encore que tout, l'étonnante sûreté qu'ils ont dans ce qu'ils croient ; n'est-ce pas exaspérant, Ezzelin ?

EZZELIN. — Non pas ; c'est un repos d'esprit, au contraire. Nulle crainte ici d'être dupé : il n'est rien qu'ils n'acceptent.

MANFRED. — Des gens qui croient, Ezzelin, qui croient

tous, sans un doute !... Croire, l'étrange chose ! Penses-tu à ce que c'est ? Songes-tu, quand tu parles à quelqu'un de ceux-là, à tout ce qu'ils voient dans le moment qu'ils te regardent ?... un amas de folies, une sorte de Dieu, des démons, des esprits, un abîme éternel.., et cela constamment, à toutes les heures du jour ! Cela donne le vertige... Si je pouvais au moins en faire douter quelqu'un ! Cela me ferait du bien. Mais cette imbécile assurance ! Ah ! comme je les hais !

EZZELIN. — Je ne t'ai jamais vu ainsi.

MANFRED. — C'est manque d'occupation.

EZZELIN. — Que ne fais-tu la cour à l'une de ces Françaises ?

MANFRED. — Ce ne serait pas prudent. J'ai une tâche à remplir ; il me faut faire la sainte bête. Si l'on me surprénait, tout serait manqué... Mais je me console, Ezzelin. Je m'amuse secrètement à démonter ces fous. Depuis que nous sommes enfermés avec eux, j'ai eu le temps de les observer, d'étudier leurs rouages. Bien, j'en tiens quelques-uns : patience ! nous allons rire.

EZZELIN. — Je ne te comprends pas.

MANFRED. — As-tu vu le loup saxon rôder autour de la jeune chèvre lascive ?

EZZELIN. — C'est l'excommunié que tu veux dire ?

MANFRED. — N'as-tu pas remarqué ses manèges avec Rosalie-de Brèves ?... C'est mon œuvre, Ezzelin.

EZZELIN. — Quel plaisir cela peut-il bien te faire ?

MANFRED. — D'ici peu, une nouvelle indulgence papale ne lui sera pas inutile.

EZZELIN. — A qui ?

MANFRED. — A Salisbury.

EZZELIN. — Bon ! pour cette aventure ? Le pape se soucie bien de ces niaiseries !

MANFRED. — Et si Thibault le sait ?

EZZELIN. — Qui irait le lui dire ?

MANFRED. — C'est bien... Ces endormis, ces saints, je les réveillerai. Par Dieu ! j'en détraquerai quelques-uns, si je veux. Nous verrons si tout est mort en eux... Et lui, lui, je l'atteindrai, lui-même, au travers des autres.

EZZELIN. — Qu'as-tu donc ?

MANFRED, haineux. Ils croient !... Silence ! Entre Gaultier de Salisbury. Il marche avec agitation, grondant des mots entrecoupés.

*
* *

GAULTIER DE SALISBURY. — Je suis sauvé !... — Silence. — Colère. Je suis sauvé ! Il marche à grands pas. — Grondant. Réponds-moi ! Il se frappe la poitrine avec ses poings. Dis-moi que je suis sauvé... Avec accablement. Dieu, si je ne l'étais pas !... Si la parole de ce prêtre n'était pas suffisante !... Ha ! qui est là ?

MANFRED. — Moi, Gaultier.

GAULTIER DE SALISBURY. — Manfred... Tu m'as entendu ?

MANFRED. — Je vous croyais avec quelque autre.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tu m'as entendu ?

MANFRED. — Non... Vous avez la fièvre ?

GAULTIER DE SALISBURY. — L'air est pesant.

MANFRED. — Je ne trouve point.

GAULTIER DE SALISBURY. — Reste avec moi. Je voudrais que le jour fût venu.

MANFRED. — Dites-moi, sire Gaultier, cette absolution...

GAULTIER DE SALISBURY. — Quelle absolution ?

MANFRED. — Celle que le pape...

GAULTIER DE SALISBURY. — Ah ! tu m'as entendu !

MANFRED. — Nullement.

GAULTIER DE SALISBURY. — Parle !

MANFRED. — C'est une idée à laquelle je songeais.

GAULTIER DE SALISBURY. — Parle donc !

MANFRED. — L'absolution est-elle donnée par avance, sur la promesse de racheter le passé, ou n'en reçoit-on l'effet qu'après avoir accompli toute la pénitence ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Quoi ? que dis-tu ? Je suis absous !

MANFRED. — Je ne songeais pas à vous.

GAULTIER DE SALISBURY. — Quoi, je serais encore sous le coup de la malédiction ?...

MANFRED. — Je ne disais point cela pour vous inquiéter, mais par scrupule de conscience.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tu ne le penses pas ; ce n'est pas vrai.

MANFRED. — Je ne le pense pas, si vous voulez. Je serais fâché de vous avoir troublé.

GAULTIER DE SALISBURY. — Ainsi, ce vieillard se serait joué de moi !... Impossible ! il m'a laissé le remercier, Manfred.

MANFRED. — Je me trompais sans doute.

GAULTIER DE SALISBURY. — Ah ! je voudrais que nous fusions là-bas... avoir accompli mon vœu, me laver dans le sang... Si je mourais maintenant ?... Non, Dieu m'a pardonné... Mais si ce pape, dans sa haine contre moi, ne m'avait pas donné la *vraie* absolution !... Maudit sois-tu, Manfred ! Pourquoi m'as-tu dit cela ! Jamais je ne pourrai l'oublier. Tu ne sais donc pas que je souffre sans trêve ? Il me semble que, quoi que je fasse, je suis damné. J'ai beau user mon corps à force de pénitences, me faire absoudre chaque jour par mes prêtres, me couvrir de reliques ; j'ai toujours là, Manfred, une voix qui me crie : « Tu es damné. »

MANFRED. — C'est vous qui l'inventez.

GAULTIER DE SALISBURY. — Songes-tu à ce que c'est : se sentir suspendu par un fil sur l'Enfer ; et, si ma vie cassait, ce serait fait de moi pour les éternités !... Ah ! Manfred, si ton âme roulait dans l'abîme, et là, plongée au fond, en-

gluée dans le soufre, engloutie dans la nuit, mordue éternellement par les bêtes immondes, devait rester toujours, sans fin et sans espoir ! Entends-tu ! Misérable qui me fais souffrir, souffre donc aussi ! Il le prend à la gorge.

MANFRED, froidement. — Sire baron, vous êtes malade, je pense.

GAULTIER DE SALISBURY, se ressaisissant. — Oui, malade. Pardon.

MANFRED, sombre et ironique. — Folie que tout cela. *Tu habiteras dans la terre froide et noire, qui pourrit avec toi. Sans portes, ta maison ; il fera sombre dedans. Là tu habiteras, et les vers te mangeront. Là tu seras enfermé, et la mort tient la clef. Et tu appelleras vainement les amis. Tu n'as pas un ami qui veuille te suivre là ; et pas un ne s'enquiert si la maison t'agrée. Nul jamais n'ouvrira la porte pour te chercher. Car tu seras hideux et odieux à regarder.*

GAULTIER DE SALISBURY. — Horreur ! j'aime mieux sentir les flammes dévorantes... Ah ! si je pouvais être seulement démon, qui n'est que bourreau, et non pas un damné !

MANFRED, sombre. — Rien n'est rien après nous. Pense donc à la vie, et moque-toi du reste.

GAULTIER DE SALISBURY. — Et le Diable est en moi. Je lutte en vain. Ma bouche veut blasphémer. Ma main veut se lever pour commettre des crimes ; mon cœur veut se souiller. Je combats nuit et jour contre des idées mortelles. Souvent je claque des mains contre mon menton pour empêcher ma bouche de s'ouvrir ; et d'autres fois, je voudrais sauter la tête en bas dans un trou à fumier, pour empêcher ma bouche de parler. Dieu cruel, ne m'as-tu créé qu'afin de me détruire ? Silence.

MANFRED, froidement. — N'avez-vous pas souffert, quand le pied de ce prêtre s'est posé sur votre tête ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Quel prêtre ? que dis-tu ?... Il n'a point fait cela.

MANFRED. — L'armée entière l'a vu essayer sur vos cheveux sa pantoufle brodée.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tonnerre ! je l'étriperai, je l'écraserai à coups de talon.

MANFRED. — Et votre absolution ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Oui, me racheter d'abord... Puis revenir à Rome ; et là, si je le tue, Manfred, sans qu'il me voie, il ne pourra m'excommunier.

MANFRED. — Sans doute, mais son successeur ?

GAULTIER DE SALISBURY. — L'Empereur ne peut-il faire nommer un ami ?

MANFRED. — A merveille. Une cloche tinte. Gaultier fait le signe de croix.

MANFRED. — Où allez-vous ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Prier.

MANFRED, regardant à gauche. — Est-il vrai que la petite comtesse ait le corps aussi blanc que la neige sur la branche, quand il a fraîchement neigé ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Rosalie ? Qui dit cela ?

MANFRED. — Son mari.

GAULTIER DE SALISBURY. — L'imbécile !

MANFRED. — Où en sont vos affaires ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Donne-la-moi, Manfred ; elle seule peut m'arracher aux pensées qui me rongent.

MANFRED. — Prenez-la ; qui vous arrête ? Il montre à gauche.

GAULTIER DE SALISBURY. — Elle ? à cette heure ?

MANFRED. — Eh ! c'est vous qu'elle cherche.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tu es fou !

MANFRED. — Croyez-moi ! elle vous aime.

GAULTIER DE SALISBURY. — Veille à ce qu'on ne vienne point. Manfred et Gaultier se retirent. Rosalie vient sur le bord du navire et regarde. — Aube.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES. — Où vais-je ?... Ces eaux tourbillonnent ! Il y a un vertige pareil en moi... Mon cœur est vide. Je voudrais où fixer ma pensée... Cette ligne dorée... Voilà cette Terre Sainte où nous vivrons maintenant. Terre arabe ou française, qu'importe, puisque nous y serons ? Tout est toujours le même... J'ai froid. Pourquoi suis-je sortie ? J'étouffais tout à l'heure ; je suis tout oppressée... Ah ! qu'est-ce que j'attends ?... je ne sais... Pauvre que je suis, je me mens à moi-même... — C'est lui !... que vais-je dire ? Elle ne s'est pas retournée, mais a reconnu la présence de Gaultier qui s'approche.

GAULTIER DE SALISBURY. — La première éveillée, madame ! Que cherchez vos regards dans la profonde mer ?

ROSALIE DE BRÈVES. — Sire baron, je regarde cette terre inconnue qui s'approche. Que nous apporte-t-elle ?

GAULTIER. — Pour vous, madame, peu de fêtes, je crois.

ROSALIE. — Vous me jugez mal ; je ne cherche point les fêtes. Vous méprisez les femmes ?

GAULTIER. — Excusez-moi.

ROSALIE. — Parlez avec franchise.

GAULTIER. — Oui, madame.

ROSALIE. — Vous les méprisez moins que moi.

GAULTIER. — Qu'êtes-vous venue chercher dans cette rude entreprise ?

ROSALIE. — L'espoir d'un changement chez moi et chez les autres.

GAULTIER. — Pour cela, vous serez satisfaite : l'épreuve est un miroir, qui déforme les traits. Mais ce n'est pas en beau.

ROSALIE. — Ce sera toujours mieux s'ils changent, seulement.

GAULTIER. — Mais non pas vous, madame.

ROSALIE. — Pourquoi non ? Je le voudrais. Je ne m'aime point, Gaultier. J'ai honte de ma vie ennuyée. Fortune ou infortune me seront chères autant, pourvu qu'elles raniment mon cœur endormi.

GAULTIER. — Manquiez-vous d'aliment ? N'aviez-vous pas, en France, de quoi vous bien occuper ?

ROSALIE. — Sans doute ; il eût fallu m'intéresser davantage aux menues besognes et aux petites gens. Mais je ne suis pas de cette sorte. Qu'y faire ? Je ne m'intéresse pas aux autres. Les misères du peuple m'ennuient. Je ne lui veux point de mal ; je veux faire du bien aux pauvres ; j'en fais comme je puis ; mais je ne trouve pas que ce soit un objet suffisant à la vie... Ah ! je leur ferais donner la moitié de mon comté, pour n'avoir plus à entendre parler d'eux.

GAULTIER. — A la bonne heure, par Dieu ! Vous êtes la première femme qui ait le courage de la franchise.

ROSALIE. — Je ne suis pas bonne, je le sais ; mais je suis ainsi.

GAULTIER. — Au diable les misérables ! c'est une manie de l'époque. Que les forts pensent aux forts, et laissent crever les faibles !

ROSALIE. — Ce n'est pas que j'admire les jeux des gentilshommes. Ces mannequins de chevalerie me semblent à la fois puérils et brutaux. Il m'est bien difficile de les prendre au sérieux. Parade et comédie ! Même quand ils se tuent, ils se croient au théâtre.

GAULTIER. — Madame, ils sont vaillants. Au reste, vous dites vrai. Tous vos seigneurs français, à la folle cervelle, ont besoin d'un public, ou d'un scribe attentif qui retrace leurs bravades. C'est une sottise chose. On ne va pas loin, quand on vit pour les autres. Il faut être pour soi, pardieu ! la chose en vaut la peine. Il fait bon oublier cette poussière vaine, les sottises criaileries d'une foule impuissante, qui voudrait vous juger et ne vous comprend pas. Il fait bon chevaucher seul par les grandes routes. Quand je suis dans la bataille, c'est à peine si je vois ceux qui tombent devant moi ; j'entends grincer sur moi les lances qui s'écrasent ; une chaleur puissante m'inonde la poitrine, et je jouis de ma force qui foule aux pieds les hommes.

ROSALIE. — Vous aimez la vie, Gaultier.

GAULTIER. — Certes, la vie est bonne... Ah ! la vie serait si bonne, s'il n'y avait pas... Il a changé de ton et d'expression, brusquement.

ROSALIE. — Quoi donc ?

GAULTIER. — Lui.

ROSALIE. — Vous avez un ennemi ?

GAULTIER. — Laissons cela.

ROSALIE. — Qui n'a des ennemis ?

GAULTIER. — Vous en avez aussi, comtesse ?

ROSALIE. — Le plus cruel de tous... la contrainte perpétuelle de cette société servile et tyrannique, faite pour écraser les âmes un peu fières.

GAULTIER. — On peut s'en délivrer.

ROSALIE. — Il faut être bien fort.

GAULTIER. — Voulez-vous que nous fassions alliance ?

ROSALIE. — Vous oubliez que je ne suis pas libre.

GAULTIER. — Il dépend de vous de l'être quand vous voudrez.

ROSALIE. — Comment ?

GAULTIER. — Je vous aime.

ROSALIE. — Qu'osez-vous dire ?

GAULTIER. — J'ose. Je t'aime. Je t'aurai.

ROSALIE, durement. — Si je veux.

GAULTIER, suppliant. — Aimez-moi ! Le petit Étienne de Coucy vient, sur la pointe des pieds, vers Bérengère endormie.

GAULTIER, furieux. — Qui vient ? Il tire son épée. Rosalie fuit. Gaultier rentre son épée, et suit Rosalie. Le petit Coucy regarde Bérengère, jette un coup d'œil furtif autour de lui et s'agenouille auprès d'elle, en retenant son souffle.

*
* *

ÉTIENNE DE COUCY. — Elle est blottie sous ces fourrures.

A peine si l'on voit sa petite figure blanche... Il se penche, et lui met un baiser sur le front. Bérengère fait un mouvement, et ouvre les yeux. Ah!

BÉRENGÈRE. — Ah ! Elle se soulève. Étienne s'est relevé rapidement. Ils restent un instant, rougissants, sans parler.

ÉTIENNE. — Je vous regardais dormir.

BÉRENGÈRE. — Oui, je dormais bien.

ÉTIENNE. — Est-ce moi qui vous ai réveillée ?

BÉRENGÈRE. — Monseigneur, je ne sais pas.

ÉTIENNE. — Vous dormez encore... Pardon. Je vous ai fait peur ?

BÉRENGÈRE. — Non, monseigneur, il me semble que je savais que vous étiez là. J'ai ouvert les yeux, je vous ai vu... Est-ce qu'il y a longtemps que vous me regardiez ?

ÉTIENNE. — Un instant. Vous aviez l'air d'un petit chat caché sous de chaudes couvertures.

BÉRENGÈRE. — Ce manteau ?... C'est vous qui me l'avez mis ?

ÉTIENNE. — Non.

BÉRENGÈRE. — Les lys... Ah ! je me souviens... Cette nuit... je croyais que c'était en rêve... j'ai vu notre sire roi ; comme vous tout à l'heure, il était penché sur moi... C'est lui.

ÉTIENNE. — Qu'il est bon !

BÉRENGÈRE. — Je me rappelle. Il souriait... Mon Dieu ! comme je l'aime !

ÉTIENNE. — Aimons-le bien tous deux.

BÉRENGÈRE. — Ah ! qu'il sera doux de mourir pour lui !

ÉTIENNE. — Mourir ? Bérengère, pourquoi dites-vous cela ? Bérengère s'est levée, toute mince et gracile.

BÉRENGÈRE. — Parce que c'est vrai, monseigneur.

ÉTIENNE. — Comme vous êtes fluette ! Il lui met le manteau sur les épaules. Vous êtes toute perdue dans ce vaste manteau.

BÉRENGÈRE. — Non, je vous prie ; j'ai honte ; je crains de le salir.

ÉTIENNE. — Venez voir la mer.

BÉRENGÈRE. — Il fait grand jour déjà ! J'ai été paresseuse. Ils vont au bord du vaisseau.

BÉRENGÈRE. — Ah !

ÉTIENNE. — Qu'avez-vous ?

BÉRENGÈRE. — Cette terre !

ÉTIENNE. — Eh bien ?

BÉRENGÈRE. — Est-ce celle que nous cherchons ?

ÉTIENNE. — Oui, c'est la Terre Sainte.

BÉRENGÈRE. — Mon cher Seigneur Jésus !... Elle pleure.

QUENTIN, se levant et regardant Bérengère. — Fillette, tu pleures ?

BÉRENGÈRE. — Regarde.

QUENTIN, regardant la mer. — La Palestine, amis !... Debout !... la Palestine ! On accourt de divers côtés.

*
* *

PEUPLE.

— Maintenant, je puis mourir.

— Une heure encore, accorde-moi une heure ; et puis, Seigneur, tu peux me prendre.

— Laisse-moi voir, je t'en prie !

— Quoi, c'est là ?

— Place au Roi ! Louis tout armé. Marguerite portant son petit enfant ; Mathieu de Coucy ; puis les autres.

LOUIS, souriant. — Regardez, bonnes gens, ne vous dérangez pas. Il regarde sans parler. Le silence s'est fait brusquement. C'est là qu'il est descendu parmi nous. Au-dessus de ces flots, l'esprit de Dieu plana. Ici le peuple élu erra et combattit ; et, de ce sol stérile la croix sainte a fleuri. Il a souffert ici, seul, doutant, épuisé. Ici Il a rêvé tristement, bien des fois, écoutant les flots blancs qui battaient sur la rive.

PEUPLE.

— Comme elle approche vite !

— Elle attire le vaisseau, comme fait un aimant. Louis, qui depuis quelques instants ne regarde plus la terre, mais le visage de Bérengère, s'agenouille en silence, et joint les mains.

MATHIEU DE COUCY. — Qu'a donc le Roi ?

MARGUERITE. — Louis... Louis fait doucement un geste pour l'écartier, et reste dans la même position.

MATHIEU. — Que regarde-t-il ?

ÉTIENNE, avec un léger cri. — Voyez ! Il montre Bérengère, qui, tournée vers la Terre Sainte, semble en extase, les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte.

ÉTIENNE, s'élançant. — Bérengère !

QUENTIN. — Qu'est-ce que tu as, fillette ?

PEUPLE. — Que regardent ses yeux ?

BÉRENGÈRE, se forçant à rester calme. — Il y a quelqu'un... Je vois.

PEUPLE. — Où ?

BÉRENGÈRE. — Sur la falaise... là, au-dessus de la mer... il est assis.

PEUPLE. — Qui ?

BÉRENGÈRE. — Je ne sais pas... je ne vois pas ses traits... Il appuie la tête dans sa main... Il est vêtu de blanc... J'ai peur...

QUENTIN. — Ne tremble pas.

PEUPLE.

— Vois-tu, toi ?

— Je ne vois rien.

— Parle, petite !

BÉRENGÈRE. — Il relève la tête... il nous regarde !

PEUPLE. — Elle va tomber.

MATHIEU DE COUCY. — Emmenez-la.

QUENTIN. — Ne regarde plus.

BÉRENGÈRE. — Je ne puis, je ne puis en détacher mes yeux... Son regard me pénètre... tant c'est doux, cela fait mal... ah ! Elle soupire.

PEUPLE, dans une tumultueuse angoisse. — Bérengère, dis-nous qui tu vois !

BÉRENGÈRE. — Il se lève ; il sourit... C'est... c'est Lui !
Grand cri du Peuple. Bérengère se laisse tomber dans les bras de Quentin.

PEUPLE, transporté.

— Lui ! C'est Lui !

— Regarde.

— Où ? où ? montre-moi !

— Là, ne vois-tu pas ?

— Il nous fait signe, il nous appelle.

— Il grandit terriblement. Louis, toujours à genoux, regarde Bérengère ; puis il ferme les yeux, souriant, calme, et priant.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, voyez le miracle !

LOUIS, doucement. — Je vois, ami.

PEUPLE.

— Ses pieds se détachent du sol.

— Il flotte dans les airs.

— Le voici, Celui qui passa parmi nous, nous appelant, la nuit, pleurant et gémissant !

— Nous l'avons retrouvé, Notre divin Seigneur !

— Il pleure encore, mais sourit en même temps.

MARGUERITE. — Louis, pourquoi ne veux-tu pas voir ?

LOUIS. — Laisse-moi la douceur de croire sans avoir vu.

PEUPLE.

— Ah ! Il tombe à genoux.

— Sa forme s'est fondue dans le ciel lumineux.

— Non, derrière la montagne ! courons à lui.

— Silence ! Ils sont tous à genoux. — Quelques instants de silence.
— Puis on entend dans le lointain des sonneries de trompettes. — Louis se relève avec calme, puis Mathieu et les autres.

MATHIEU DE COUCY. — Les trompettes sarrasines !

THIBAULT DE BRÈVES. — Ils sont une grande troupe massée sur le rivage. On voit luire au soleil leurs casques et leurs cuirasses.

LOUIS, faisant un signe. — Répondez. Les trompettes du navire sonnent une phrase héroïque et religieuse.

MATHIEU DE COUCY. — Préparez-vous. Le peuple s'arme fiévreusement, mais sans cris.

THIBAULT DE BRÈVES. — Ils ont fière mine. Leurs chevaux bondissent sur le sable ; je vois s'agiter au vent leurs crinières flottantes, et les manteaux de soie, verts, brillants de pierreries. Les fanfares sarrasines se rapprochent.

GAULTIER DE SALISBURY. — Riche butin.

CHEVALIERS DE GAULTIER ET DE MATHIEU, se regardent, en souriant largement, et tirent leurs épées. — Enfin !

PEUPLE, apostrophant le rivage. — Voilà donc ces païens qui tiennent Dieu prisonnier ! On entend les clameurs du rivage. — Des flèches passent dans l'air au-dessus du navire, ou s'enfoncent dans le bois.

MATHIEU DE COUCY. — Archers, à notre tour ! Les arbalétriers français lancent des flèches. — Un du peuple tombe.

PEUPLE.

— En voilà un, déjà.

— Tu es blessé, camarade ?

L'HOMME. — Vous m'enterrez là-bas. Je ressusciterai.

LOUIS. — Amis ! Ils font silence. Jésus nous a montré la route du Paradis. Allons le retrouver. Tout est victoire pour nous. Ceux qui les premiers tombent, sont les premiers élus. Dames, barons et Peuple, le Roi vous dit adieu. Ne songez à la mort, mais à la vie divine qui s'ouvre devant nous. Si vous souffrez un peu, pensez que c'est douceur de

souffrir pour Jésus. Ceux de nous qui ce soir seront morts sur la terre, donnent aux autres rendez-vous là-haut, auprès de Dieu... Et maintenant, Montjoie Saint Denis, pour la Croix ! Il monte sur le plat-bord du navire et lève son épée.

PEUPLE. — Saint Denis !

MATHIEU DE COUCY. — Sire, attendez un peu ; nous ne sommes pas arrivés... Louis se jette dans la mer. — Les chevaliers et le peuple le suivent. — Les femmes regardent, se penchent, et excitent ceux qui partent. — Clameurs. — Les trompettes reprennent le chant héroïque.

1

2

3

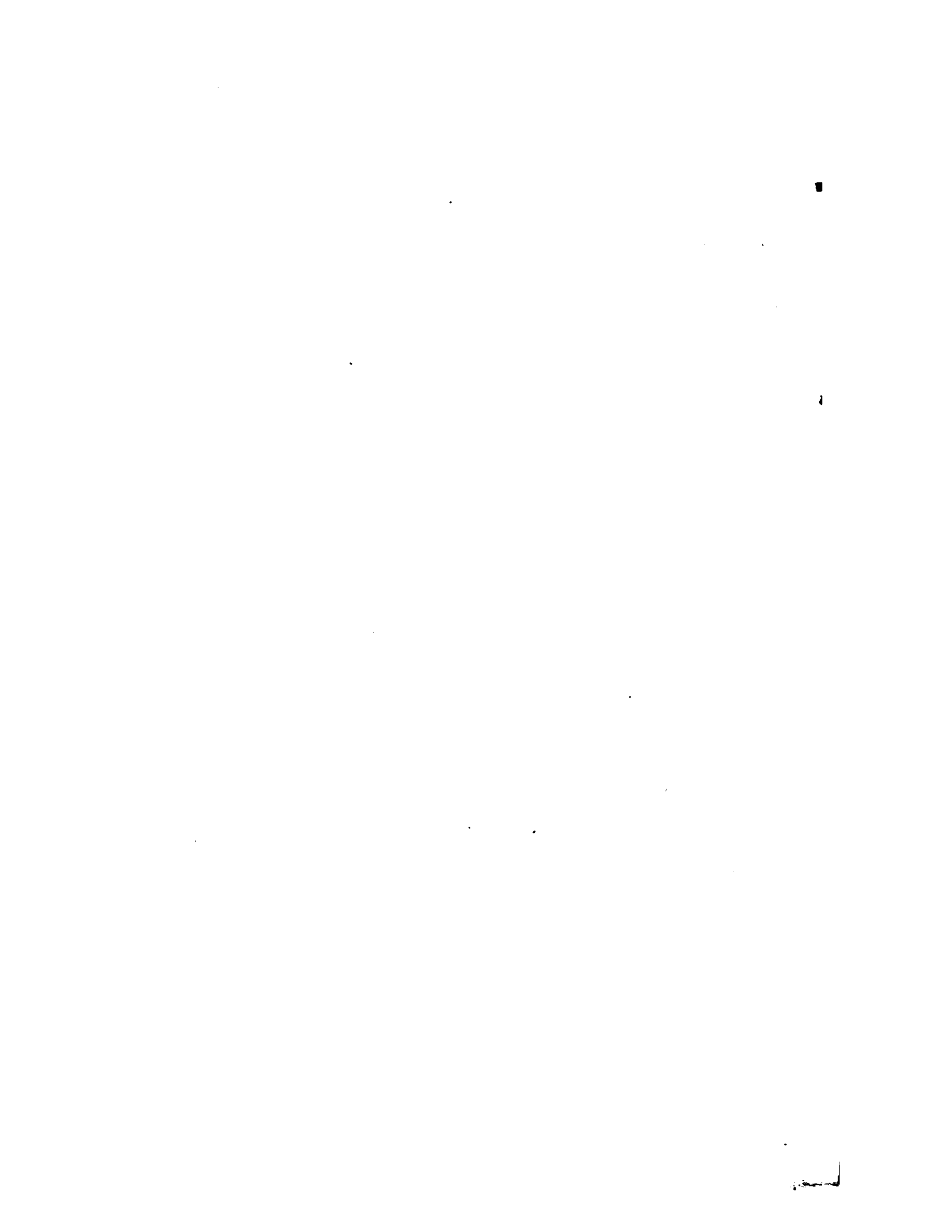
4

5

6

ACTE III

Le camp des Croisés. — Marguerite, Rosalie, Bérengère, quelques chevaliers. — Bérengère prie, Marguerite regarde au loin ; Rosalie s'absorbe dans ses pensées.



CHEVALIERS.

— Quels nuages de poussière ! Il est difficile de voir.

— La bataille semble chaude.

— Elle se ralentit un peu. Marguerite vient près de Rosalie, prend un fuseau et file.

ROSALIE DE BRÈVES. — Comme vous êtes tranquille, madame !

MARGUERITE. — Ne l'es-tu pas aussi ?

ROSALIE. — Je n'aurais jamais le courage de filer, comme vous, en un pareil moment.

MARGUERITE. — Pourquoi ne filerais-je pas pour mon doux enfant ?

ROSALIE. — Vous ne songez donc pas que chaque instant peut marquer la mort de ceux que vous aimez ?

MARGUERITE. — Non, Rosalie, j'ai confiance.

ROSALIE. — Si nous voyions pourtant apparaître, au milieu de ces tentes, les Sarrasins ivres de carnage ?

MARGUERITE. — Dieu peut tout ce qu'il veut.

ROSALIE. — Mais vous, que feriez-vous ?

MARGUERITE. — Nos précautions sont prises, n'est-ce pas, sire René ?

VIEUX CHEVALIER. — Assurément, madame.

ROSALIE. — Quoi donc ?

LE CHEVALIER. — Ma dame m'a requis, sur la foi que je lui tiens, qu'en l'absence du roi, si les païens venaient pour s'emparer de nous, je lui coupe la tête et sauve son honneur.

MARGUERITE. — Vous me l'avez promis, messire.

LE CHEVALIER. — N'en doutez pas, madame. Devant que vous me le disiez, moi-même j'y songeais.

ROSALIE. — Et vous pouvez filer ?

MARGUERITE. — Il vaut mieux n'y pas penser.

ROSALIE. — Vous êtes heureuse d'être si calme. Je vous admire !

MARGUERITE, souriant. — Tu m'admires ; mais avoue qu'en toi-même tu te loues de n'être pas comme moi.

ROSALIE. — Peut-être. Pardonnez...

MARGUERITE, souriant. — Oh ! cela ne me fâche pas... Tu me trouves bien froide, n'est-ce pas ?

ROSALIE. — Quelquefois. Ainsi...

MARGUERITE. — Ainsi ?

ROSALIE. — J'ai tort de vous dire... Ce sont de mauvaises pensées.

MARGUERITE. — Raison de plus pour les dire : elles ne seront plus en toi.

ROSALIE, après avoir hésité. — Comment n'êtes-vous pas jalouse ? Je le serais, à votre place.

MARGUERITE. — Jalouse de mon Louis ?

ROSALIE. — Jalouse de sa dévotion, de l'amour qu'il donne à tous, de sa juste bienveillance qui mesure ses dons aux mérites de chacun.

MARGUERITE. — Je l'aime pour son bien. Comment ne me réjouirais-je pas de ce qui le rend meilleur et plus heureux ? Je n'aime pas par égoïsme.

ROSALIE. — Eh bien, moi, j'aime par égoïsme, j'aime parce que cela me fait plaisir, j'aime parce que cela est doux et puissant. Dieu me délivre des cœurs froids, qui aiment la vertu dans l'amour ! La vertu n'a rien à faire avec l'amour. Moi, je n'aime que celui qui est prêt à me tout sacrifier : sa vie, son salut et le précieux Devoir ! Je ne me soucie point de qui n'est pas capable de se perdre pour moi.

MARGUERITE. — Enfant, vous cherchez à me scandaliser ; mais je ne vous crois pas.

ROSALIE. — Sans doute ! vous ne pouvez comprendre : vous ne savez pas aimer.

MARGUERITE. — Ah ! ma petite sœur, Dieu te donne un bonheur pareil à l'amour de mon Louis ! Si tu savais tout ce que je lui dois de douceur et de douleurs plus chères encore que les joies, tu m'envierais. Il te manque d'avoir souffert comme nous dans ton amour, pour sentir le prix de ce calme divin, qui t'irrite et qui me fait tant de bien. Va, nous l'avons payé d'assez de larmes.

ROSALIE. — Comment ? racontez-moi.

MARGUERITE, souriant. — Vilaine, as-tu conscience de ce que tu m'as dit ?

ROSALIE, s'agenouille brusquement devant la reine et lui baise les mains. — Pardon, madame, je suis folle ; oubliez.

MARGUERITE. — Pauvre, tu n'es pas heureuse. Elle lui caresse les cheveux.

ROSALIE. — Dites-moi votre histoire.

MARGUERITE. — Quand je vins tout enfant à la cour de France, Louis était très jeune. Sa mère, la reine Blanche, avait jusque-là pris seule la charge de l'État ; et bien qu'elle eût rendu le pouvoir à son fils, elle était demeurée la vraie reine de France. Dieu me garde de dire une parole qui puisse te la faire mal juger ! J'ai grand amour pour elle ; c'est sa forte tendresse qui façonna le cœur sans tache de mon Louis. Mais elle ne pouvait souffrir qu'une autre femme prît sa place dans ce cœur qui lui semblait sien. Je t'assure, Rosalie, qu'elle-même fit tout pour vaincre ce sentiment ; elle s'efforçait d'être bonne pour moi ; mais parfois, tandis que nous causions, son visage changeait, son regard devenait dur ; je la sentais hostile ; je cessais de parler ; elle voyait mon trouble et me pressait de poursuivre ; j'essayais d'obéir, mais les mots s'arrêtaient ; alors je fondais en larmes, et elle me quittait, irritée contre elle et contre moi. — Je crois qu'elle m'en voulait autant de l'amour que j'avais pour son fils, que de celui qu'il éprouvait pour moi.

C'était une de ces âmes fières, à qui il est insupportable de partager avec d'autres un sentiment profond.

Elle tenta vainement de rendre notre union moins étroite ; elle nous séparait ; tout le jour, loin de moi, elle tenait Louis occupé aux affaires de l'État. Nous fûmes réduits à nous cacher pour nous voir plus souvent. — Au château de Pontoise, la chambre de mon seigneur se trouvait à l'étage au-dessus de la mienne. Pour venir l'un chez l'autre, il fallait traverser la chambre de la reine ; nous n'osions affronter ses regards et sa voix sévères. Mon seigneur fit creuser dans le plancher une trappe, par où l'on descendait une échelle de bois. Il venait ainsi chez moi, ou je montais vers lui ; je lui contais mes chagrins, et il me consolait ; le moindre bruit nous faisait tressaillir, et nous nous embrassions, comme si chaque baiser devait être le dernier. Parfois, la reine venait ; nos gens nous faisaient signe ; nous nous quittions bien vite... Ah ! comme je souffris !... Pense, ma Rosalie, qu'une fois, j'étais malade, elle ne permit point à mon ami de rester près de moi. Je vois encore la grande chambre où j'étais seule, je vois la tapisserie au-dessus de mon lit : un oiseau percé d'une flèche tombait ; et ses plumes volaient. Le vent faisait battre une porte mal fermée. J'avais peur de mourir, et je pleurais, la nuit. Une de mes femmes eut pitié, et alla quérir Louis. Il accourut ; mais la reine voulut l'éloigner. Elle disait que mon mal était dangereux, et qu'il pouvait le prendre. Quand je le vis partir, mon cœur se brisa ; il me sembla que je le voyais pour la dernière fois, et je fus comme morte. Mon bien-aimé revint. La reine n'osa plus combattre un amour si fort. Elle se résigna. Sa fierté se fonda, quand vinrent nos premiers enfants ; elle reporta sur eux sa souffrante tendresse, et bien des fois depuis, elle tenta d'effacer le souvenir des tristesses qu'elle m'avait causées. Ce n'était pas sa faute ; je ne lui en voulais pas. Un court silence. Marguerite rêve, avec un calme sourire, Rosalie la regarde.

Maintenant, tout est calme ; mais nous avons gardé précieusement nos tristesses. Souvent nous y pensons ; il nous semble que cela nous fut conté de deux autres enfants ; mais quand nous nous regardons, nous retrouvons dans nos yeux nos larmes d'autrefois et nos peines passées.

ROSALIE. — Ah ! je serais triste à en mourir si je sentais mon jeune amour si loin !

MARGUERITE. — Pourquoi ? Nous sommes plus heureux. La jeunesse s'est dissipée, et sa fièvre, avec elle. Nos cœurs n'ont plus de trouble. Je vois en mon Louis l'éternel compagnon d'une vie éternelle, le frère qui m'aide et que j'aide à faire route ensemble à travers l'éblouissement et l'effroi des espaces infinis.

VIEUX CHEVALIER, après avoir regardé au loin, s'approche de la reine. — Ils reviennent, madame. Rosalie se relève. La reine fait quelques pas au-devant de l'armée.

ROSALIE, à part. — Où est le compagnon ? Qui me guidera dans la vie ? Thibault ? Cette âme indécise, qui ne sait ce qu'elle veut ? Et me contenterais-je de cette sainte froideur qui plait à Marguerite ?

MARGUERITE. — Bérengère...

BÉRENGÈRE. — Madame.

MARGUERITE, souriant. — Pourquoi vas-tu pieds nus ? Bérengère rougit. Marguerite l'embrasse. Va, ne le dis pas ; je le sais, ma chérie. J'ai eu même tentation. Rosalie regarde, étonnée.

ROSALIE. — Quoi donc ?

MARGUERITE. — Tu ne comprends pas, toi ?... Sentir ce sable tiède, qui baises les pieds de mon Jésus ! Le roi et les chevaliers reviennent du combat.

CHEVALIERS FRANÇAIS.

- Dure journée !
- Le soleil est terrible.
- Je n'en puis plus.
- Les païens se battent bien.
- Trop bien.

MARGUERITE. — **Louis.** Elle va à lui ; il sourit. Tu es bien las ?

LOUIS. — Non.

MARGUERITE, *plus bas.* — Nous ne sommes pas vainqueurs, n'est-ce pas ?

LOUIS, *plus bas.* — Non, Marguerite. Tu lis cela dans mes yeux ? Je ne le voudrais pas.

MARGUERITE. — Tes yeux ne reflètent jamais que ta tranquillité. Mais je vois ces pauvres gens et leur mine confuse.

LOUIS. — Ils s'attendaient à la victoire, et ils n'osent s'avouer leur désappointement.

MARGUERITE. — Est-ce que les choses vont mal ?

LOUIS. — Je te dirai tout bas... Je crains que notre camp ne soit bientôt bloqué.

MARGUERITE, tranquillement. — Il ne faut pas le leur dire, ce soir.

LOUIS. — Non. A chaque jour suffit sa peine. Il sourit et lui serre la main.

MARGUERITE. — Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

LOUIS. — Ma vaillante reine.

MARGUERITE. — Qu'ai-je fait de si brave ?

THIBAUT DE BRÈVES, à Rosalie. — Rosalie, je te revois... Il s'en est fallu d'un rien... As-tu pensé à moi ?

ROSALIE. — Sans doute. Un peu.

THIBAUT. — Si peu !

ROSALIE. — Assez pour une fois.

THIBAUT. — Ne te moque pas toujours.

ROSALIE. — Et toi, pensais-tu donc à moi, dans la bataille ?

THIBAULT. — Moi, mon amie ? je songeais, en parant les épées, qu'un seul coup de leur fer pouvait m'arracher de toi, et je me disais...

ROSALIE. — Tu te disais ?

THIBAULT. — ... Que cela vaudrait peut-être mieux.

ROSALIE. — Pourquoi ces pensées tristes ?

THIBAULT. — Tu ne m'aimes plus.

ROSALIE. — Mais si, je te promets. Gaultier de Salisbury arrive avec les siens, au milieu des acclamations joyeuses des soldats.

*
* *

CHEVALIERS. — Vivat, comte Gaultier !

MATHIEU DE COUCY. — C'est Gaultier ! Ah ! le bon bûcheron ! Il fendait les païens à coups de hache.

LOUIS. — Je n'aime pas cet homme. Il a trop de joie à faire le mal. Je l'ai vu, dans la bataille ; il m'eût été agréable de penser qu'il était de mes ennemis, et non de ceux que je mène pour défendre la Croix.

MATHIEU. — J'aime mieux qu'il soit des nôtres, sire. Les Sarrasins le connaissent, maintenant : ils font le vide autour de sa bande de loups.

LOUIS. — Le roi de France fait la guerre aux loups ; il n'en fait pas sa meute.

MATHIEU. — Sire, au nom de l'armée, ne lui dites rien, ce soir : nous en avons besoin pour le combat de demain ; nos gens sont abattus ; sa vue seule les rassure.

LOUIS. — Je me tairai donc, ce soir ; mais il m'en coûte.

MATHIEU, à un chevalier. — Que dirait le roi, s'il l'avait vu, comme moi, trancher de son épée les jarrets de son cheval qui se refusait à sauter le fossé sarrasin ?

CHEVALIER. — Et ce que moi, j'ai vu !... C'est la guerre, après tout ; il faut vaincre.

GAULTIER DE SALISBURY, venant à pas lents, souriant vaguement, absorbé. — Belle journée, messires.

MATHIEU. — Journée bien employée, seigneur comte.

GAULTIER. — Nous recommencerons demain.

MATHIEU. — On dit que nous sommes bloqués.

GAULTIER. — Tant mieux, nous aurons moins de chemin à faire... Il s'assied et regarde fixement Rosalie, sans paraitre la voir.

ROSALIE DE BRÈVES. — Son regard m'épouvante, c'est un gouffre plein de vertige.

GAULTIER, haut, à lui-même. — Je ne suis bien que là-bas... Ici, je sens que les pensées vont bientôt revenir... Se levant avec violence. Je ne veux pas qu'elles viennent.

MANFRED. — Qu'a-t-il donc ? Sire Gaultier !

GAULTIER. — Ha ! Il a un brusque frisson.

MANFRED. — Vous êtes souffrant ?

GAULTIER. — Le soleil sur le sable... Un étourdissement.

ROSALIE. — Ah ! je voudrais savoir ce qu'il cache dans son cœur.

MANFRED, montrant Rosalie. — Voyez comme elle vous regarde.

GAULTIER. — Il me la faut, cette nuit ; j'ai peur de la solitude, qui rôde autour de moi.

LOUIS, qui pendant ce temps a pris l'enfant des mains de Marguerite, le regarde et l'embrasse, appelle doucement Thibault. — Thibault !

THIBAULT. — Sire ?

LOUIS, à mi-voix. — J'ai besoin de vous. L'ennemi peut couper notre route de retraite. Avec une troupe très sûre, veillez à maintenir nos communications avec la mer. Je crains qu'ils ne s'emparent du chemin, cette nuit. En nul je n'ai confiance plus qu'en vous. Que l'armée ne sache point mes inquiétudes ! J'ai besoin qu'elle soit forte pour le combat, demain.

THIBAULT. — Sire, tout sera fait comme vous le désirez.

LOUIS. — Attendez à la nuit. Quand l'ombre sera venue, vous partirez sans bruit.

GAULTIER, regardant Rosalie. — Elle a beau se débattre. Elle est à moi.

ROSALIE, fuyant le regard de Gaultier, va vers Thibault. — Que t'a-t-il dit, Thibault ?

THIBAULT. — Je dois te quitter.

ROSALIE. — Non, ne t'éloigne pas !

THIBAULT. — Le roi l'ordonne.

ROSALIE. — Pas cette nuit, Thibault, ne me quitte pas, cette nuit.

THIBAULT. — Il me faut obéir.

ROSALIE. — Trouve un prétexte ; refuse.

THIBAULT. — Ce serait une lâcheté.

ROSALIE. — Est-ce que je ne vaudrais pas une lâcheté ?

THIBAULT, fermement. — Non.

ROSALIE. — Va donc. Elle se détourne de lui.

GAULTIER, s'approchant. — Vous partez, comte Thibault ?

THIBAULT. — Tout à l'heure ; le roi me charge de faire une reconnaissance.

GAULTIER, bas, à Manfred. — Tu l'entends, Manfred ; retiens-le loin d'ici.

MANFRED, bas, et regardant fixement Gaultier. — Monseigneur, un de mes hommes m'apprend que les Sarrasins ont dressé une embuscade à la porte du camp. Dois-je le dire au roi ?

GAULTIER, regardant Manfred. — C'est bien, je le dirai. Silence. Il hésite, en voyant Thibault s'éloigner. Comte Thibault !

THIBAULT, se retournant. — Monseigneur !

GAULTIER, de nouveau maître de lui, froidement. — Bonne chance ! Il va à Rosalie, et lui dit à mi-voix, rapidement. Rosalie, je te veux ; ose vouloir aussi. Tu m'aimes, je le sais.

ROSALIE, de même. — Dans une heure. Viens. — Le soir tombe. Les chevaliers se séparent et rentrent dans leurs tentes.

LOUIS. — La douce nuit descend sur nous. Amis, reposez-vous. La tâche sera lourde demain. Priez qu'elle vous soit joyeuse, comme il sied à de nobles cœurs qui se dé-

vouent à Dieu. Ils se retirent. Au moment où Gaultier est sur le point de s'éloigner, le roi lui fait signe. Sire Gaultier, l'armée rend hommage à votre vaillance ; veillez seulement à ce qu'elle ne vous entraîne pas trop loin. La discipline est nécessaire : si nous avons été plus unis aujourd'hui, nous aurions la victoire ; tâchons de mieux régler nos efforts l'un sur l'autre, demain.

GAULTIER. — Sire, je combats pour moi ; que chacun fasse de même !

LOUIS. — Non pas : que chacun combatte pour les autres. Ce n'est pas ici un tournoi ; peu importent les faits d'armes ; il s'agit d'atteindre au but.

GAULTIER. — Faites vos recommandations à vos hommes. Pour moi, je m'appartiens.

LOUIS. — Vous me devez obéissance, baron, durant le temps de la croisade. Vous me l'avez promise.

GAULTIER. — Jamais !

LOUIS. — Vous m'obéirez. Je compte sur vous demain, ici, une heure avant l'aube. Que Dieu soit avec vous ! Il sort.

GAULTIER. — Et par le diable ! je ne viendrai pas. Obéir !... Voilà mon maître ! Il se frappe la poitrine. Je n'en connais pas d'autre... Obéir ! le mot odieux ! je me vengerai ! Que m'importe leur armée ! J'aimerais mieux partir, lances en avant, moi et mes hommes, au milieu du désert, que supporter un jour de plus ces ordres dédaigneux... Hugues !... Holà ! Demain, que mes hommes soient prêts, une heure avant les autres, une heure, tu entends ! Nous combattons sans eux. Il sort.

MANFRED, seul avec Ezzelin, à mi-voix. — Ezzelin, hâte-toi : prévien les Sarrasins ; voici le sauf-conduit. Dis-leur que dans une heure le comte de Brèves fera une reconnaissance autour du camp. Quand le moment sera mûr, nous nous joindrons à eux. Ezzelin s'éloigne rapidement. Tout va bien. Cette nuit nous débarrasse de Thibault. Demain, l'armée

franque est partagée en deux camps ; la lutte entre le roi et Gaultier éclate ; madame Rosalie entraîne une partie de ses gens du côté de son amant... Dans deux jours, si Dieu ne les délivre, le saint est prisonnier... L'empereur sera content. Il se retire.

*
* *

Le rapide crépuscule d'Orient. — Le petit Étienne de Coucy et Bérengère viennent furtivement, le long des tentes.

ÉTIENNE DE COUCY. — Bérengère, je t'aime.

BÉRENGÈRE. — Je le sais, mon cher seigneur.

ÉTIENNE. — Tu le savais ? comment ?

BÉRENGÈRE. — Dès vos premiers regards.

ÉTIENNE. — Et toi, m'aimes-tu un peu ?

BÉRENGÈRE. — Oh ! de toute mon âme.

ÉTIENNE. — Hélas !

BÉRENGÈRE. — Qui vous tourmente, mon doux ami ?

ÉTIENNE. — Je devrais être heureux, et j'ai de la peine.

BÉRENGÈRE. — Vous avez tort ; pourquoi ?

ÉTIENNE. — Je ne puis pas te dire.

BÉRENGÈRE. — Moi, je crois que je sais.

ÉTIENNE. — Dis.

BÉRENGÈRE. — Vous pensez à ce qui nous sépare.

ÉTIENNE. — Est-ce que ce n'est point triste ?

BÉRENGÈRE. — Qu'est-ce que cela nous fait ?

ÉTIENNE. — Ah ! je voudrais vivre toujours auprès de toi !

BÉRENGÈRE. — Dieu vous a mis à un rang, monseigneur, et moi à un autre. Nous devons faire chacun notre tâche.

ÉTIENNE. — J'aimerais à faire la tienne, ou que tu fisses la mienne ! Pourquoi sont-elles différentes ?

BÉRENGÈRE. — Cela n'empêche pas de s'aimer.

ÉTIENNE. — Jamais je ne t'aurai tout entière.

BÉRENGÈRE. — Vous suffit-il pas de mon cœur ?

ÉTIENNE. — Ne sentirai-je jamais ton petit corps près du mien ?

BÉRENGÈRE. — Monseigneur, vous savez bien que je ne le puis pas et que vous ne le voudrez pas.

ÉTIENNE. — Non, Bérengère, jamais je ne voudrai rien qui puisse effleurer ton honneur ; mais c'eût été tant de joie, et qu'y avait-il de mal ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu ?

BÉRENGÈRE. — Il est meilleur juge que nous ; c'est peut-être mieux ainsi.

ÉTIENNE. — Est-ce que c'est mieux d'être moins près l'un de l'autre, quand on s'aime si bien, et d'un cœur aussi pur ?

BÉRENGÈRE. — Mais ce n'est pas être moins près que s'aimer de toutes ses forces, sans penser à rien autre qu'à votre âme, à vos yeux, à votre gracieuse bonté, ainsi que je vous aime... Je vous aime, monseigneur ; je ne désire rien de plus.

ÉTIENNE. — Ton âme, Bérengère, est si blanche et si belle que, si je ne t'aimais pas, tu serais aussi heureuse : il te suffit d'aimer.

BÉRENGÈRE. — Bien sûr que de vous aimer est le premier bonheur. Depuis que je vous aime, j'ai le cœur plein de joie. Mais c'est aussi très bon de sentir qu'on est aimé, si bon de pouvoir se reposer sur un cœur ami !... Monseigneur, soyez heureux, je vous en prie.

ÉTIENNE. — Je le suis, Bérengère. Pardonne-moi : on est toujours un peu égoïste ; — pas toi, mais les autres. — C'est difficile d'être tout à fait bon. Je veux l'être. Je veux m'aimer moins, et t'aimer davantage. Bérengère chérie, petite bergeronnette, regarde-moi ; veux-tu être ma fiancée ?

BÉRENGÈRE. — C'est impossible, monseigneur.

ÉTIENNE. — Pas pour ici, mon amie. Pour le ciel. Bérengère se serre contre lui.

BÉRENGÈRE. — Pour toujours, monseigneur, votre servante et votre femme.

ÉTIENNE. — Tu crois que le bon Dieu voudra nous réunir ?

BÉRENGÈRE. — J'en suis sûre. Étienne soupire. Vous soupirez encore ?

ÉTIENNE. — Je voudrais être mort déjà. Ils se sourient. On entend venir des pas. Ils se sauvent en se tenant par la main.

*
* *

Thibault de Brèves et Mathieu de Coucy.

MATHIEU DE COUCY. — Qui s'enfuit devant nous ?

THIBAUT DE BRÈVES. — C'est votre fils, je crois.

MATHIEU. — Il n'était pas seul.

THIBAUT. — La petite Bérengère, sans doute. Ils sont épris l'un de l'autre.

MATHIEU. — La fille du forgeron ! C'est raillerie, Thibault.

THIBAUT. — Ne vous fâchez pas contre ces innocents. Prêtez-vous à leur jeu ; fermez les yeux... Ces rêves d'enfance parfument toute la vie.

MATHIEU. — Voici la nuit venue. Asseyons-nous, en attendant vos gens.

THIBAUT, à un écuyer. — Préviens-moi, quand la troupe sera prête.

MATHIEU. — Je vous accompagnerais, Thibault, si mon devoir n'était de veiller sur le roi.

THIBAUT. — Il était bien faible, ce soir.

MATHIEU. — Dieu nous protège ! Silence. Du camp sarrasin, parviennent quelques sons de musique orientale.

MATHIEU. — Écoutez. Thibault soupire. Ah ! que nous sommes loin !

THIBAULT. — Vous dites ce qui m'étreint le cœur. Silence.

MATHIEU, absorbé. — Il fait nuit à Coucy ; une dernière lueur flotte au sommet des tours. Les brouillards blancs montent des prairies... Silence. Et vous, que voyez-vous ?

THIBAULT, qui rêve aussi. — Tant de choses !... Mon ciel gris, un peu fané ; les grandes ombres des nuages qui passent sur les champs, les vastes plaines blondes aux moissons endormies ; les villages de chaume, comme des nids d'alouettes, cachés parmi les blés ; le lent mugissement des bœufs blancs aux beaux yeux, couchés dans l'herbe haute des prairies closes de haies en fleurs ; les peupliers chantant sur le bord des eaux claires, le dôme des noyers aux feuilles odorantes... O Morvan, collines bleues, rivières transparentes, saules de pâle argent, comme un ruisseau léger ; voûtes profondes des forêts ; auguste bourdonnement des cloches de Vézelay, qui dresse sur son roc, au-dessus de la plaine, sa sainte cathédrale aux deux puissantes tours ; chant lointain qui me vient de mon doux Nivernais !... Un silence.

MATHIEU, secouant ses pensées. — Allons, nous les reverrons. Ne rêvons plus, Thibault : la rêverie est mauvaise. C'est devant qu'il faut regarder ; accomplissons la tâche ; nous reverrons ensuite notre France perdue.

THIBAULT. — Vous peut-être, mais non moi.

MATHIEU. — Pourquoi ?

THIBAULT. — Je ne veux pas assez.

MATHIEU. — Quoi, vous ne voulez pas revoir ce que vous regrettez ?

THIBAULT. — Voyez-vous, mon ami, le pays que je regrette, — las ! il n'existe plus, — c'est le bonheur perdu, les années enfuies. La patrie est bien loin ; mais ma patrie

plus loin. Chaque heure, comme un flot, me pousse vers la nuit.

MATHIEU. — Quelque chagrin profond vous accable.

THIBAUT. — Hélas ! elle ne m'aime pas.

MATHIEU. — Qui donc ?

THIBAUT. — Celle que j'aime.

MATHIEU. — Il n'est pas d'un homme, Thibault, de se laisser abattre par de pareils chagrins.

THIBAUT. — En est-il de plus grands ?

MATHIEU. — Est-ce ici que vous l'osez dire, en un pareil moment, où se jouent la couronne de France et celle du Sauveur ?

THIBAUT. — Elle ne m'aime pas... La couronne de France ne peut point succomber, et le divin Sauveur triomphera toujours ; mais mon cœur n'est qu'un jour ; si elle ne m'aime pas, toute ma vie est perdue.

MATHIEU. — Que vous êtes faible, ce soir !

THIBAUT. — Oui. Pourtant, vous me connaissez, vous savez que dans la bataille je n'ai pas peur... Dans la bataille, chacun peut se défendre. Mais contre la douleur d'amour, le cœur est désarmé.

MATHIEU. — Oubliez.

THIBAUT. — Vous ne savez point aimer.

MATHIEU. — C'est vrai. Je n'ai pas su aimer. Sa voix a changé d'expression. Thibault le regarde avec étonnement.

THIBAUT. — Qu'avez-vous, sire Mathieu ?

MATHIEU, après un silence. — Souffrir n'est rien, Thibault ; mais faire souffrir, faire souffrir qui l'on aime !

THIBAUT. — Faire souffrir, dites-vous ?

MATHIEU. — J'avais une femme ; elle m'aimait ; et je l'aimais aussi, comme je puis aimer... J'ai le cœur violent et égoïste ; le sien était tout abandon au mien ; j'en abusai, Thibault. Sa tendresse malade, son besoin d'être aimée, la consumaient lentement comme une cire odorante ; il me plaisait d'en jouer. Je ne lui sacrifiais rien de ma vie ; mon

humeur ambitieuse m'entraînait, des semaines, des mois loin d'elle; et quand je revenais, quand je la retrouvais épuisée d'inquiétude, il me plaisait de jouer la froide indifférence; j'éprouvais je ne sais quelle douceur à respirer ce parfum de souffrance amoureuse qui s'élevait vers moi... Je fus plus lâche encore: j'aimai d'autres femmes devant elle, moins parce que je les aimais, que parce qu'elle en souffrait... Ah! comment suis-je donc fait? Je l'aimais, Thibault, je l'aimais alors que je la torturais le plus; je n'ai jamais aimé personne comme elle. Elle est morte; ma vie est rongée de remords.

THIBAULT, après un silence. — Votre fils est son fils?

MATHIEU. — Oui, c'est bien la même âme, ses yeux tristes et doux... Ah! je veux au moins qu'elle soit heureuse en lui. Ils se taisent, absorbés, immobiles. Dans la nuit qui est venue, Mathieu se met à chanter.

MATHIEU DE COUCY, chantant. — *« Va dans l'église, et découvre la bière; — vois ta mie, comme elle est changée. — De cette bouche d'où sortaient des fleurs, — à présent sortent des vers; ah! quelle pitié! — Curé, aies-en bien soin! — tiens-lui toujours une lampe allumée¹. »* La chanson s'éteint. — Ils restent, sans parler.

*
* *

Louis arrive, à pas voilés, dans l'ombre. Il s'approche, par derrière, de Thibault et de Mathieu, tristement absorbés; il leur met la main sur l'épaule. Ils tressaillent et se lèvent respectueusement.

LOUIS. — Que faites-vous, assis tous les deux dans la nuit, seuls, sans parler, rêvant, le menton dans la main? Vous êtes tristes, amis?

1. Chant populaire.

THIBAULT. — Sire, excusez-nous. Un moment de faiblesse. Nous pensions tous les deux à la terre lointaine ; et moi, à la jeunesse plus loin encore, perdue. Les peines d'autrefois renaissent avec l'ombre.

LOUIS. — Pourquoi ne pas venir les partager avec moi ?

THIBAULT. — Nous avons honte de notre faiblesse près de vous, monseigneur. Vous avez la paix.

LOUIS. — Pourquoi me flatter, Thibault ? Peut-être que je ne vois pas assez les souffrances qui se cachent au cœur de ceux que j'aime. Messires, pardonnez-moi ; ne vous en allez pas de moi, je vous en prie.

THIBAULT, MATHIEU. — Mon doux seigneur Louis !

LOUIS. — Ainsi, vous avez de la peine, Thibault ?

THIBAULT. — Seigneur, je n'en ai plus que de vous en causer. L'écuyer de Thibault revient. Thibault lui fait signe qu'il va le suivre.

LOUIS, à mi-voix. — Ayez confiance en moi : c'est pour elle que vous souffrez ?

THIBAULT. — Ah ! sire, veillez sur elle, si je ne reviens pas.

LOUIS. — Comptez sur moi, Thibault ; je vous la ramènerai.

THIBAULT. — Elle est si loin de nous !

LOUIS. — Plus près que vous ne pensez. Elle fait souffrir, elle souffre. Quand la lumière se fera en elle, son âme atteindra peut-être plus haut que les autres.

THIBAULT. — Ah ! quand viendra ce jour ?

LOUIS. — Dieu le sait. Il faut sans doute qu'elle souffre d'abord, et vous aussi, ami.

THIBAULT. — Puissé-je donner ma vie pour hâter ce moment ! Il s'agenouille et baise la main de Louis longuement. Il se relève.

LOUIS, souriant. — Adieu. Thibault s'éloigne.

LOUIS. — Vous aussi, Mathieu, vous souffrez. Venez dans

ma tente. Soutenez-moi. Je ne sais ce que j'ai. Je suis très faible, ce soir. Ils sortent tous les deux. — Nuit. — Silence.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES, seule, vient lentement. — Comme ses yeux étaient tristes ! Il m'aime. Pauvre Thibault !... Être aimée, être aimée ! cela peut suffire aux âmes qui ne sont que vanité. C'est aimer que je veux... Il est cruel de faire souffrir ; mais ce n'est pas ma faute. Je ne l'aime pas... Je ne l'aime pas, vraiment ?... Ah ! je ne sais, je ne sais. Elle soupire. Quelle fatigue de penser !...

Je voudrais qu'il fût heureux. Je ne puis supporter l'idée qu'il souffre par moi... Ah ! quel désert m'entoure ! Aimer, aimer !... La vie pour une heure de vie ! La vie, l'éternité, tout jouer sur un instant ! Gaultier de Salisbury arrive, à pas rapides et sourds.

GAULTIER DE SALISBURY. — Rosalie !

ROSALIE. — Me voici.

GAULTIER. — Où es-tu ?

ROSALIE. — Viens, donne-moi ta main.

GAULTIER. — Nous sommes seuls. J'ai vu Thibault partir.

ROSALIE. — Ne me parle pas de lui ! Dis-moi seulement que tu m'aimes, que tu n'aimes que moi, que le reste n'est rien, que ce serait affreux de vivre si nous ne nous aimions pas !

GAULTIER, d'un ton brusquement, profondément sincère. Oui, c'est affreux. La vie est une horreur sans nom.

ROSALIE. — Quoi, tu souffres aussi ? Tu me disais pourtant que tu étais heureux de vivre.

GAULTIER. — Quand je lutte, le jour, au milieu des ennemis... Mais seul, lorsque je retrouve l'abîme auprès de moi !... Ne me parle plus de cela ! Je t'aime. Plus de pensée !

ROSALIE. — Je souffre comme toi ; j'ai besoin que tu m'aimes. Donne-moi la main, sauve-moi du néant !

GAULTIER. — Viens. La voix de Mathieu au loin chante l'air, d'une profonde mélancolie : *Merci clamant de mon fol errement*¹.

ROSALIE. — Qui chante ?

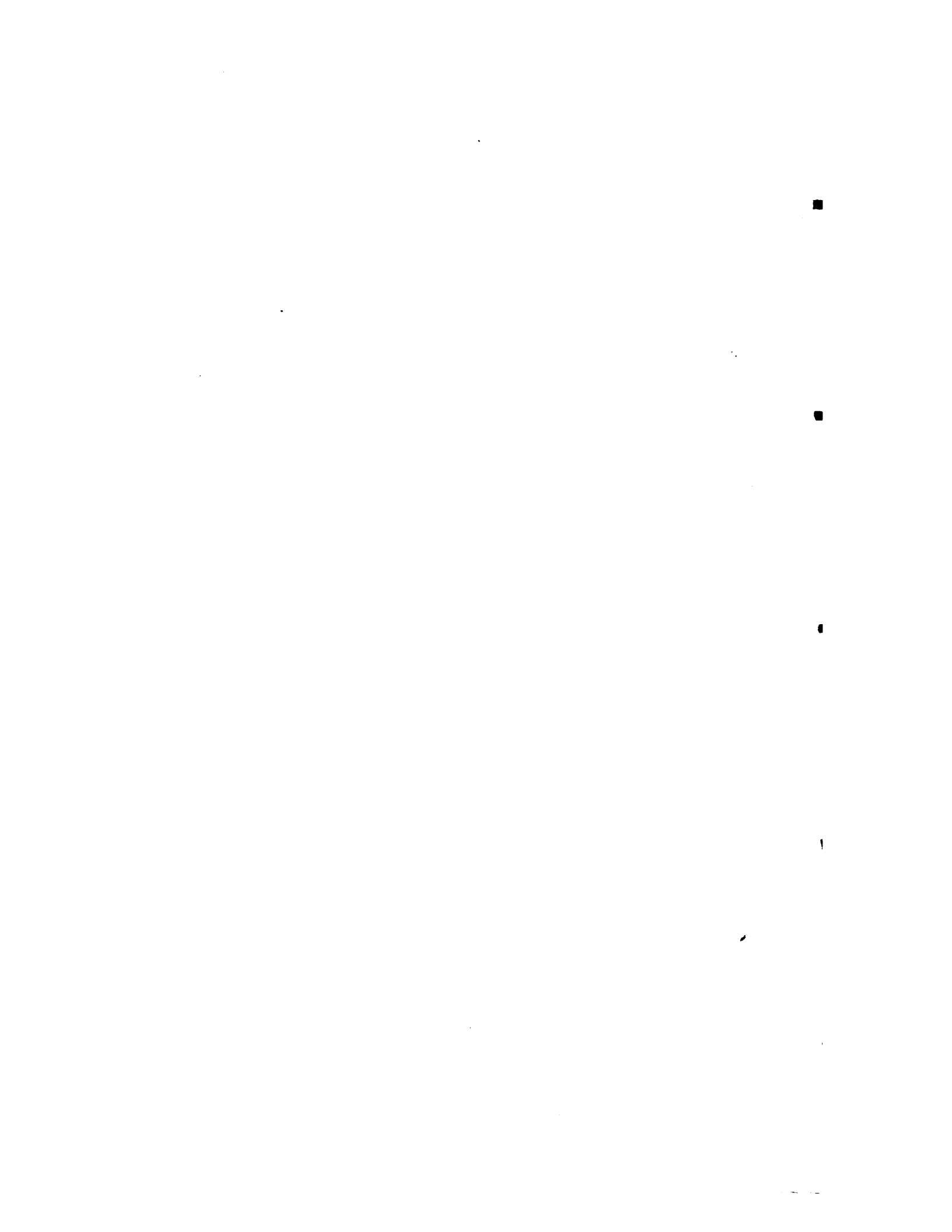
GAULTIER. — C'est Mathieu de Coucy... Viens.

ROSALIE. — Hélas !

GAULTIER, irrité. — Viens donc !

ROSALIE. — Ah ! douleur ! Elle se jette en pleurant dans les bras de Gaultier. Gaultier l'emporte. — Le chant de Coucy s'achève dans la nuit.

1. Air du châtelain de Coucy, trouvère au XI^e siècle.



ACTE IV



SCÈNE I

Devant la tente du Roi. — A l'aube.
Louis, Mathieu de Coucy, et chevaliers armés.

LOUIS. — Le ciel s'éclaire. Une chaude journée va commencer encore.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, vous êtes bien pâle ; ne souffrez-vous pas ?

LOUIS. — Non, mon ami, je suis bien, je suis bien.

MATHIEU, lui prenant la main. — Votre main est brûlante. Vous avez la fièvre.

LOUIS. — Ce n'est rien... Ne parlez pas si fort.

MATHIEU. — Reposez-vous, mon seigneur, rentrez dans votre tente ; il serait imprudent de venir avec nous.

LOUIS. — Il faut que je sois là.

MATHIEU. — N'avez-vous pas confiance en moi ?

LOUIS. — J'ai confiance en vous comme en moi ; mais nous jouons, ce matin, la fortune de l'armée ; il faut être à son poste.

MATHIEU, à Étienne de Coucy. — Malgré tous ses efforts, sous sa cotte d'armes je le vois grelotter.

LOUIS. — Où est Salisbury ?

MATHIEU. — Il est plus exact, d'ordinaire.

LOUIS. — Attendons un instant. A part. Que je suis faible ! Le cœur me fault. Toujours arrêté en chemin par ce misérable corps. Heureux ceux qui respirent d'une poitrine

alerte, ceux que leurs jambes mènent au but sans défaillir... Que dis-je ? Louis, sais-tu ce qui est le mieux pour toi ? Adore ce qui est, et tâche de le comprendre... Seigneur, pardonnez-moi ; si j'ai osé me plaindre, c'est de ne pouvoir pas assez bien vous servir. Mais vous savez ce qui mieux nous convient... Pauvre chair qui me tourmentes, je te regarde sans colère. Poussière qui t'en vas te fanant, j'entends d'heure en heure en la nuit le bruit des liens de mon corps qui se détendent, et la geôle s'ouvrir qui te tient prisonnière, mon âme... Les chevaliers échangent des signes d'inquiétude.

LOUIS. — Qu'avez-vous ? Vous paraissez inquiets... Pourquoi Thibault n'est-il pas là ?

MATHIEU. — Sire, je ne sais.

LOUIS. — Allez le prévenir. Étienne de Coucy sort. A Mathieu. J'ai pensé constamment à lui, cette nuit. Je le voyais souffrir, comme hier soir, Mathieu. Il voulait me parler, mais il ne pouvait ; il tendait ses mains vers moi. Pourtant je ne dormais pas ; j'avais les yeux ouverts, mais la fièvre, sans doute... Dieu veuille que je puisse apaiser son chagrin ! Étienne revient, essoufflé.

ÉTIENNE. — Sire, le comte Thibault n'est pas rentré de son expédition.

MATHIEU. — Que dis-tu ?

ÉTIENNE. — Ni aucun de ses hommes. Madame Rosalie croyait qu'ils étaient près de vous. Dès mes premiers mots, elle est devenue blanche comme un linge ; puis elle a couru vers la porte du camp, par où le comte est sorti hier soir.

LOUIS. — Jésus, ayez pitié !

MATHIEU. — Qui était chargé de la garde des avant-postes ?

LOUIS. — Gaultier de Salisbury.

MATHIEU. — Par la mort ! Il sort en courant.

UN CHEVALIER, accourant. — Sire, le comte Thibault n'est plus. Les Sarrasins renvoient son corps. Ils nous somment

de nous rendre. Les avant-postes sont abandonnés. L'étendard musulman flotte au bord des fossés.

MATHIEU, revenant. — Gaultier est parti du camp, depuis une heure, avec ses gens. Il a bravé vos ordres. Écoutez, il se bat. De tous côtés, soldats, chevaliers, peuple, femmes, se sont amassés, et parlent en désordre. La reine Marguerite est venue près du Roi. Louis, debout, silencieux, dit une prière.

LOUIS. — Adieu, gentil ami. Veille sur nous maintenant, qui avons si mal veillé sur toi.

MATHIEU. — Sire, c'est une trahison !

LOUIS. — Elle sera châtiée.

*
* *

Rosalie, sanglotant, se jette aux pieds du Roi.

ROSALIE DE BRÈVES. — Ah ! sire, Thibault est mort ! Je l'ai tué ! je l'ai tué !

MATHIEU DE COUCY. — La douleur la rend folle.

ROSALIE. — Je l'ai tué ; frappez-moi !

MARGUERITE. — Pourquoi t'accuses-tu ?

MATHIEU. — C'est la traîtreuse négligence de l'Anglais qui l'a livré. Madame, apaisez-vous, nous le vengerons.

LOUIS. — Laissez-la parler.

ROSALIE. — Non, c'est moi ; c'est pour moi que Gaultier négligea son devoir.

LOUIS, lui mettant la main sur la bouche. — Malheureuse, tais-toi.

ROSALIE. — Peu m'importent les autres, je ne crains point leur mépris ; le mien seul m'accable. Salisbury est mon amant. A l'heure où Thibault succombait, j'étais avec ce traître qui l'a laissé mourir.

MARGUERITE. — O quelle bassesse ! une telle vilénie, en un pareil moment !

MATHIEU. — Lâches femelles, toujours prêtes à livrer qui les aime !

LOUIS. — Silence, Mathieu ; elle souffre.

MATHIEU. — Point de pitié pour elle ! elle n'en eut pas pour lui.

ROSALIE. — Oui, pas de pitié, pas de pitié... Va, foule-moi aux pieds ; tu ne peux me faire du bien qu'en me faisant du mal.

LOUIS. — Éloignez-vous. Ils s'écartent. Rosalie sanglote aux pieds de Louis.

ROSALIE. — Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? Cet homme que je déteste, je me suis livrée à lui, j'ai tué celui que j'aimais. Comment ai-je pu !... Quelle folie !... J'ai tué le seul qui m'aimât. Et pour quoi ? qui suis-je donc ? Une bête, livrée à l'instinct, et qui l'assouvit aveuglément ?... Oh ! qu'a-t-on fait de moi ? quel philtre avais-je bu ? quel poison a rongé ma volonté ?... Je l'ai reconquise à présent, mais c'est pour me détester. Ah ! le monde odieux, où l'on peut s'avilir basement, comme moi !

LOUIS. — Tout est vil ici-bas, sans la grâce divine. Tous, nous sommes marqués de la tache du péché. L'onde pure de nos yeux peut seule l'effacer.

ROSALIE. — Ah ! que j'ai mal de honte et de douleur ! Méprisez-moi !

LOUIS. — Certes, tu fus basse et lâchement coupable ; mais je ne puis mépriser l'âme divine que je vois souffrir au travers de tes pleurs.

ROSALIE. — J'ai tué mon ami. Vengez-le, frappez-moi.

LOUIS. — Il est assez vengé ; il ne voulait point l'être.

ROSALIE. — Il ne m'a rien laissé pour réparer mon crime, pas même la consolation de lui offrir ma souffrance.

LOUIS. — Tes larmes seraient douces à celui qui t'aima.

ROSALIE. — Que ne les peut-il voir !

LOUIS. — Tant de fois, mon enfant, tu n'as pas vu les siennes !

ROSALIE. — Oh ! ne m'accablez pas ! Il n'est pas de reproche que je ne me fasse maintenant. Mais à quoi bon !... c'est trop affreux ! la vie est stupide. Il était là ; je ne l'aimais point ; je l'ai fait souffrir. Il est parti, je l'aime, et je souffre à mon tour. Qu'il revienne ! qu'il revienne ! Je mentais, je me trompais, je l'ai toujours aimé. Pourquoi ne lui avoir pas dit?... Je croyais que j'aurais toujours le temps. Je crie en vain : pardon ! Il ne peut plus m'entendre. Chaque minute l'emporte plus avant dans la nuit.

LOUIS. — Notre chère bien aimée, sachez ceci : les hommes sont passagers, mais Notre-Seigneur Dieu reste éternellement. Il est également près des vivants et des morts ; tous les siècles passés et les siècles à venir ne sont qu'un même souffle en son cœur tout-puissant. Soyez donc avec lui : car vous y trouverez celui que vous aimez, et qui vous attend là.

ROSALIE. — Mon Dieu, reprenez-moi ! je ne puis plus vivre.

LOUIS. — Il faut vivre pourtant ; bénis Dieu. Pense qu'il aurait pu te faire mourir cette nuit, sans sacrements, sans repentir, dans l'horreur du Péché qui dévore les damnés.

ROSALIE. — Si ce ne devait être pour toujours loin de lui, j'aimerais mieux ces flammes que la cruauté du repentir inutile.

LOUIS. — Vous ne savez point, ma fille. Quel que soit votre mal, sachez avec certitude que c'est Dieu qui vous visite... Recevez patiemment votre hôte, le chagrin ; soyez humble. La douleur sera joie pour votre âme perdue et l'aidera à monter le chemin du salut.

ROSALIE. — Sire, que faut-il faire ? Guidez-moi, sauvez-moi.

LOUIS. — Il faut souffrir.

ROSALIE. — Ce n'est pas malaisé.

LOUIS. — D'autres pourront te dire que ton crime est léger, que tu n'en fus point maîtresse, et que la faute en

est, non à toi, mais à la faiblesse humaine. Ils te trompent : ta faute est tienne ; tu dois l'expier. Quand le pape t'absoudrait, cela ne servirait de rien, si ta conscience ne t'absout. Elle ne doit point t'absoudre. Expie. Quand pâlera le souvenir de ton deuil et l'éclat de ta douleur, pense toujours à ta faute ; ne l'excuse jamais... Je te pardonne, Rosalie ; ne te pardonne point.

ROSALIE. — Ah ! que votre indulgence m'est cruelle, seigneur !

LOUIS. — C'est parce que je t'aime.

ROSALIE. — Quoi, même après mon crime ?

LOUIS. — Surtout après ton crime : tu en as plus besoin. Rosalie lui baise les mains en pleurant et s'enfuit.

LOUIS. — Marguerite, ne l'abandonne pas. Marguerite suit Rosalie. Mathieu de Coucy s'avance vers le Roi.

*
* *

MATHIEU DE COUCY. — Sire, je viens d'apprendre que Salisbury était averti du piège tendu par les Sarrasins ; et c'est volontairement qu'il a laissé Thibault y tomber et périr.

LOUIS. — Dieu nous punit d'avoir ménagé cet homme. J'ai été coupable. Il me semblait voir en lui la victime sacrée, de toute éternité. Je pensais que ses agitations ne servaient qu'à l'enfoncer plus avant dans l'enfer ; et j'avais pitié malgré moi ; je lui tendais la main, tout en sachant que je ne le sauverais point, si Dieu voulait que non. Dieu me pardonne ! Il sait ceux qu'il choisit, comme ceux qu'il repousse.

MATHIEU. — Vous tremblez, mon seigneur.

LOUIS. — Ne soyez pas si dur pour la comtesse de Brèves.

MATHIEU. — Il est vrai ; j'ai regret de mes paroles. Elle souffre ; elle comprend maintenant l'amour de son Thibault. Il est trop tard.

LOUIS. — Ainsi, chacun fait souffrir et souffre par les autres. Et l'on n'a qu'un instant à passer sur la terre !

MATHIEU, sombre. — La vie est un malentendu incessant et cruel. Chacun vit près des autres sans jamais les comprendre. On se hait, on se torture, on s'efforce à se détruire. Un jour vient où l'on s'aperçoit que l'on était tous de même, et bien faits pour s'aimer : il est trop tard. Le mal que l'on a commis ne peut se réparer. Et l'on n'en continue pas moins à se détruire... Les hommes sont aussi loin l'un de l'autre que la terre des étoiles qui roulent dans l'espace. Elles ne se réuniront que dans la destruction.

LOUIS. — C'est qu'on manque de foi. La terre, les étoiles, les hommes, sont en Dieu. Pour comprendre les autres, il ne faut que l'aimer. Étienne de Coucy, suivi des autres chevaliers.

ÉTIENNE. — Le comte de Salisbury revient avec ses hommes.

LOUIS. — Qu'on l'amène devant moi !

MATHIEU DE COUCY. — Sire, peut-être vaudrait-il mieux taire nos rancunes jusqu'après la bataille.

LOUIS. — Mathieu, vous avez honte vous-même de ce que vous dites.

MATHIEU. — Je sais trop ce qui va se passer : dès que vous aurez parlé, il voudra vous répondre, et d'ici comme de là se lèveront les épées.

LOUIS. — Qu'elles se lèvent ! Dieu me garde de reculer jamais pour défendre son droit !

*
* *

Gaultier de Salisbury, Manfred, Ezzelin et leurs gens. Chevaliers anglais, allemands et italiens. — Le peuple les escorte et les suit en silence, l'air sombre et menaçant.

GAULTIER DE SALISBURY, provocant. — Eh bien, que font-ils donc ? Qu'attendez-vous pour vous battre ?

MANFRED. — Le roi semble courroucé.

GAULTIER. — Qu'il dévore sa colère !

UN CHEVALIER FRANÇAIS. — Soyez prudent, Gaultier !

GAULTIER. — Par le ciel, je ne lui céderai d'un pas.

CHEVALIERS ANGLAIS. — Tiens bon, notre seigneur ; nous sommes là ; parle-leur hardiment.

MANFRED, à mi-voix aux Italiens. — Attention, Ezzelin ! Vous autres, soyez prêts, quand je donnerai le signal : droit au Roi ! Les Italiens et Manfred cherchent à s'approcher du Roi. Mais Mathieu de Coucy et ses chevaliers, étroitement serrés autour de Louis, leur barrent le passage. Avant qu'une parole ait été échangée, on sent de part et d'autre le combat imminent. — Le peuple se presse pour voir.

LOUIS, de plus en plus pâle. — Baron, qu'avez-vous fait des ordres que je vous donnai ?

GAULTIER. — Des ordres ? j'en donne aux autres ; je n'en reçois pas d'eux.

LOUIS. — Qu'avez-vous fait de Thibault, que vous deviez secourir ?

GAULTIER. — Que lui est-il arrivé ?

LOUIS. — Hypocrite !

GAULTIER, tressaillant. — Quoi ! qu'a-t-il dit ?... Tu mens.

MATHIEU, de même, tirant l'épée. — Hôlà, drôle ! Tu insultes notre Roi ! Des deux camps, les épées sortent du fourreau.

LOUIS, d'une voix ferme et calme, bien que frissonnant par moments, et forcé de s'appuyer sur le bras de Marguerite. — Baron, tant que vos crimes n'ont flétri que vous, je me suis efforcé d'oublier l'objet de scandale que vous étiez pour mon armée, et je priais Dieu qu'il eût pitié de vous. Mais chaque jour, votre

péché grandit ; les plus chers de mes sujets en sont la proie ; il est temps de songer à défendre leur faiblesse. Vous avez tué Thibault, vous trahissez l'armée, vous empoisonnez l'âme de ceux qui vous approchent ; le souffle luxurieux et meurtrier qui vous dévore souille qui le respire. J'étoufferai cette peste maudite ; je sauverai ce peuple que Dieu m'a confié. L'honneur de mes chevaliers est le mien. En vous attaquant à eux, c'est moi que vous atteignez... Baron, votre épée.

GAULTIER. — Mon épée, mon épée ! Par le diable, viens la chercher !

LOUIS. — Coucy, exécutez mes ordres.

MATHIEU. — Au nom du Roi, Salisbury, je t'arrête.

GAULTIER DE SALISBURY. — Essaie. Il assène un coup d'épée à Mathieu qui le pare.

LES ANGLAIS. — Tue-le, sire baron ! Mort aux Français !

QUENTIN. — A nous, compagnons ! laisserons-nous ces ribauds se jouer de notre Roi ?

MANFRED, aux siens. — Dans un moment, au Roi !

LOUIS. — Mutins criards, silence ! Je n'ai que faire de vos bras. Vos sauvages violences épouvantent moins les Sarrasins qu'elles ne me font dégoût. Vous êtes venus dans la Croisade, non pour glorifier Dieu, mais pour lui faire outrage. Mieux vaut vous avoir pour ennemis que pour alliés. Je vous chasse de mon armée.

GAULTIER, à ses chevaliers. — Holà ! entendez-vous ? il nous chasse ! lui, cet homme tremblant, qui se soutient à peine !... Français, voici mon gant ; je vous le jette. Osez le relever !

ÉTIENNE DE COUCY, courant lestement vers le gant qu'il ramasse. — Au nom de l'armée ! Les deux partis vont en venir aux mains. Manfred se retourne, pour donner le signal. Les Italiens se sont glissés près du Roi.

LOUIS, la figure transformée, les yeux fixes et comme terrifiés. — Silence, écartez-vous !

QUENTIN. — Regardez le Roi, il semble épouvanté.

LOUIS. — Écartez-vous, amis... La foudre va tomber.

MANFRED. — Qu'a-t-il ?

LES ANGLAIS. — Il a peur ?

GAULTIER. — Il me regarde avec des yeux étranges.

EZZELIN, à Manfred. — Donne le signal. Manfred n'écoute pas.

MATHIEU. — Sire, laissez-nous combattre.

QUENTIN. — A mort, Anglais, félons !

LOUIS. — Non, non... nous sommes inutiles ici, mon ami. Laissons faire Dieu.

MATHIEU. — Dieu ?

LOUIS. — Attends, et prie. Tu verras des choses indicibles... La colère de Dieu est plus impitoyable que notre vengeance.

GAULTIER. — Pourquoi me regardes-tu ainsi?... Français !... Sire, qu'est-ce que tu vois ?

LOUIS, le regardant toujours de ses yeux fixes, calmes et sombres. — La main de Dieu qui descend sur toi.

GAULTIER, troublé de plus en plus ; violemment. — Quoi, que dis-tu ? tu es fou ?

LOUIS, gravement. — Tais-toi ! Recueille-toi, malheureux. Regarde cette terre, avant que d'y descendre. Gaultier tressaille, regarde instinctivement le sol, change de place, et vient vers le Roi. — Mathieu de Coucy et ses chevaliers le tiennent en respect, au bout de leurs épées.

GAULTIER. — Ah ! la terre !... l'abîme !... non !... Je veux aller vers le roi. Manfred et les autres s'agitent, et regardent le Roi et Gaultier avec une terreur croissante.

LOUIS. — Déjà je sens l'odeur de la Mort qui s'élève.

MATHIEU. — Que se passe-t-il, seigneur ?

LOUIS. — Paix, ne voyez-vous pas que cet homme est damné ?

GAULTIER, violemment. — Damné, damné... tu mens ! Il veut frapper le roi. Mathieu et ses chevaliers le repoussent. Tumulte.

LOUIS. — Sa vie tombe. Silence.

GAULTIER, éperdu. — Non, pardon, pardon, tu es un

saint, tu sais tout. Je ne suis pas damné, je ne veux pas l'être!... Je me rends; tiens, voici mon épée; voici mes armes, mon casque. Il arrache son casque. J'étouffe... Arrête-moi, fais de moi ton prisonnier. Frappe-moi! Sauve-moi!... Mais pas damné!... Sauvez-moi, vous tous! Ah! Il porte les mains à sa tête.

LOUIS, calme. — Voilà. Gaultier de Salisbury s'écroule comme une masse. — Tous crient, s'agitent, se pressent d'abord pour voir, puis s'écartent précipitamment, et font le vide autour du corps.

LES CHEVALIERS ANGLAIS. — Sire Gaultier!

— Il est mort!

ÉTIENNE, accourant. — Sire, les Sarrasins ont profité de notre confusion. Les portes du camp sont prises. Ils viennent.

MATHIEU. — A leur rencontre!

EZZELIN, à Manfred. — Manfred, voilà le moment. Donnons le signal!

MANFRED, comme pétrifié par la scène précédente, se réveille, hagard, épouvanté, et s'enfuit. — Ah! fuyons!

ITALIENS. — Sauve qui peut! Ils le suivent en désordre.

PEUPLE. — Le camp est envahi. Seigneur Roi, sauve-nous!

MARGUERITE. — Mon seigneur s'évanouit.

LOUIS, chancelant et frissonnant. — Je ne puis plus marcher. Soutenez-moi.

CHEVALIERS FRANÇAIS, au dehors. — Montjoie! On entend le combat qui se rapproche.

SCÈNE II

Le Désert. — L'armée des Croisés. Quentin et ses fils. Des archers lancent des flèches. — Cris lointains.

UN DES FILS DE QUENTIN. — Père, nous sommes perdus.

QUENTIN. — Il faudrait voir cela!

UN DES FILS. — Les chevaliers tournent bride. Les voici qui reviennent.

UN AUTRE. — Rien à faire, c'est fini.

QUENTIN. — Mais non, mais non, que diable ! Qui m'a donné des gens comme cela ! Moins de cœur qu'une femme !... Tout va bien, au contraire. Regarde monseigneur Mathieu là-bas : hein ! est-il beau ! tout s'écarte devant lui... Tout est le mieux du monde.

UN DES FILS. — Tu vois bien qu'ils se replient !

QUENTIN. — Parfait. Quand nous serons tous réunis, il ne fera pas bon s'y frotter, fils, je te le garantis. Les chevaliers se replient en désordre. — Le Roi, Marguerite, Mathieu de Coucy, Étienne.

MATHIEU DE COUCY. — Allons, nous avons fait ce que nous avons pu !

LOUIS. — Il faut faire retraite. Mes amis, ne vous affligez pas ; ce sont les aventures ordinaires de la guerre ; nous reviendrons plus forts. Rassemblez l'armée. Il trébuché. Mathieu le soutient.

MATHIEU. — Sire, qu'avez-vous ?

LOUIS. — Ce n'est rien.

MARGUERITE. — A tout instant, il défaille.

PEUPLE, se pressant autour du Roi. — Sire, ils viennent sur nous. Où nous as-tu menés ? où est cette Jérusalem que tu nous avais promise ?... Ramène-nous en France, ramène-nous en France !

MARGUERITE, au Peuple. — Voyez comme il est faible : ayez pitié, bonnes gens !

LOUIS, se soutenant à peine. — Pauvres amis, ayez confiance, je vous mènerai dans la patrie.

PEUPLE. — Ils viennent ! Sauve-nous ! O bon roi, sauve-nous !

LOUIS. — Quoi, mes Français, vous avez peur ? Ne me faites pas cette peine. Voyez, est-ce que je ne partage pas vos dangers ? Que craignez-vous ? nous sommes tous réunis. Vienne qui voudra, nous le recevrons ensemble.

MATHIEU. — Sire, il faut fuir ; vous, devant. Nous soutiendrons le choc de la cavalerie sarrasine.

PEUPLE, baisant les mains de Louis, se pressant autour de lui, se jetant à ses genoux. — Sire, ne nous quitte pas. Quand tu es là, nous ne craignons rien ; ne nous laisse pas seuls !

LOUIS. — Non, mes amis, je ne vous quitterai pas. Un père ne laisse pas ses enfants dans la peine.

MATHIEU. — Nous ne pourrons tenir plus d'une heure.

LOUIS. — Ou ramener mon peuple victorieux de l'épreuve, ou tomber avec lui, frappé du même coup.

MATHIEU. — Sire, la reine, votre enfant...

LOUIS. — Fuis, Marguerite.

MARGUERITE. — Si ta place est ici, la mienne est près de toi.

PEUPLE. — Les païens viennent !

MARGUERITE. — Mon Dieu, pitié de nous !

LOUIS. — A ta volonté, Dieu !

QUENTIN, au peuple. — Quoi, serez-vous assez lâches pour laisser mourir notre bon sire avec nous ?

MATHIEU. — Mon seigneur, au nom de la chevalerie !

PEUPLE. — Sire, reste avec nous !

LOUIS. — J'ai dit, je resterai.

QUENTIN, au peuple. — Lâches, lâches, misérables couards ! est-ce que vous en mourrez moins, pour faire mourir le Roi ?

PEUPLE. — Les voici, les voici ! Ils se pressent en désordre autour du Roi.

LOUIS, chancelant, faisant effort pour se tenir debout. — Paix, mes amis... mettez-vous à vos rangs... je suis avec vous.

MATHIEU. — Sire, vous chancelez.

LOUIS. — Non, non, je vais bien... je veux être fort... il faut que je sois fort en ce moment... je veux... Il s'évanouit.

PEUPLE. — Ah !

QUENTIN. — Voyez ce que vous avez fait ! Traîtres !

PEUPLE, ému. — Pauvre Sire !... Oui... oui... Sauvez le Roi !...

MATHIEU, prenant le Roi à bras le corps. — En avant, cheva-

liers ! Sauvons notre seigneur... Toi, il parle à Quentin, commande à ces hommes ; soutiens le choc de l'ennemi ; tiens tant que tu pourras... Pour le Roi, mon ami !

QUENTIN. — Pour le Roi.

MARGUERITE. — Viens, Bérengère.

BÉRENGÈRE. — Près de mon père, madame.

QUENTIN. — Va-t'en !

BÉRENGÈRE. — Nenni.

ÉTIENNE DE COUCY. — Bérengère !

BÉRENGÈRE. — Adieu, mon doux ami.

PEUPLE. — Ils viennent comme un tonnerre.

QUENTIN. — Archers, préparez-vous... Amis, en rangs serrés. Ainsi... les lances appuyées sur l'épaule l'un de l'autre. Ferme sur les jarrets... Archers, sommes-nous prêts ?

MATHIEU, se retournant, le Roi évanoui dans ses bras, voit Étienne hésitant, resté en arrière des autres. — Étienne, que fais-tu ? hâte-toi.

ÉTIENNE. — Pardonnez-moi, mon père. Il court vers Bérengère.

MATHIEU. — Viens, je l'ordonne...

ÉTIENNE. — Adieu... Je l'aime, il montre Bérengère. pardonnez.

MATHIEU. — Mon fils !

CHEVALIER. — Monseigneur, hâtons-nous !

MATHIEU. — Il le faut ! sauvons le Roi !... Il emporte le Roi, en courant.

BÉRENGÈRE, se jetant dans les bras d'Étienne. — Je t'aime.

ÉTIENNE. — Ma bien-aimée, nous allons être réunis pour jamais.

QUENTIN. — Allons, n'ayez pas peur ; nous en viendrons à bout... Par Jésus ! chacun de nous en vaut dix comme ceux-là.

PEUPLE. — Ah ! c'est comme une tempête !

QUENTIN. — Le chant ! entonnez le chant !

PEUPLE, chantant. — *Saint Sépulcre, à l'aide ! Sarrasins et*

païens viennent pour nous fourfaire. Voyez les armes luire ; tout mon cœur en tressaille. Amis, n'en doutez pas, voici notre jugement. Bien le sais : y mourrons pour la gloire de Dieu. Mais bien cher me vendrai, si mon fer ne se brise. Nul n'en garantira ni coiffe ni haubert. Paradis sera nôtre, à eux sera enfer.

QUENTIN. — A toi, Bérengère !

BÉRENGÈRE, chantant. — *Amis, soyez tous assurés ; n'ayez plus doute ni frayeur. Messenger suis du bon Seigneur, qui vous mettra hors de douleur. Ne craignez d'exposer votre corps aux blessures. Oh ! que la mort est douce pour ceux qui aiment Dieu !*

QUENTIN. — Archers, il est temps. Décharges de flèches.

PEUPLE, chantant. — *Qui êtes-vous, beau Sire, qui doucement parlez, et si haut réconfort de Dieu nous apportez ?*

BÉRENGÈRE, chantant. — *Ange suis du Seigneur, beaux amis ; pour votre appui m'a envoyé. Soyez paisibles ; dans les cieux, Dieu vous regarde et vous attend. Allez, bien avez commencé ; pour Dieu serez tous massacrés ; mais la haute couronne du paradis aurez. Je m'en vais ; hosannah ! à Dieu donc, demeurez.*

PEUPLE, chantant. — *Pour Dieu tenons ferme et mourons. Qui de bon cœur le servira, jamais sa peine ne perdra. O sainte et bonne mort qui nous enlève au mal, mort douce et délectable, viens, prends-nous ! Hosannah !*

QUENTIN. — Ferme ! nous y voici ! On entend un grondement de tonnerre et des sonneries de trompettes.

PEUPLE. — Adieu, compagnons. Vive le Roi et Jésus !

ÉTIENNE. — Bérengère, n'aie pas peur.

BÉRENGÈRE. — Je n'ai pas peur, je suis heureuse.

ÉTIENNE. — Ferme les yeux. Ainsi. Ils sont debout ; elle cache sa figure contre la poitrine d'Étienne.

BÉRENGÈRE. — Nous partirons ensemble. Ils s'embrassent.

QUENTIN. — Tout va bien. Nous vaincrons.

PEUPLE, grand cri. — Ah ! Les hommes s'arc-boutent sur leurs jambes. Les premiers rangs parent avec leurs lances.

1

2

3

4

5

ACTE V



SCÈNE I

Le désert. — Une misérable tente, autour de laquelle sont groupés, assis ou couchés, les Croisés. — Mathieu de Coucy, à part des autres, maigri, blêmi, l'expression dure et sombre. — La reine Marguerite, pâle, à demi couchée, les yeux fermés. — Rosalie, en vêtements de deuil, seule debout, regarde le désert. — Beaucoup de chevaliers pleurent, la tête cachée dans leurs mains. — On entend derrière la scène les décharges de feu grégeois, les arquebusades et les cris.

ROSALIE DE BRÈVES. — Dieu, pourquoi les frappes-tu tous, et non pas moi ? Moi seule je suis coupable.

CHEVALIER. — C'est ici notre lieu de sépulture. Ici nos os blanchiront dans le sable.

AUTRE. — L'implacable lumière, sans pitié, sans amour !...

AUTRE. — Impossible de faire un pas en avant, en arrière. Nous sommes bloqués. Que ce soit vite fini !

AUTRE. — Et toujours ces cris, ce feu sauvage et diabolique !

ROSALIE. — Eux, ils tiennent à la vie ; et moi, que je voudrais en être délivrée ! Dieu, pourquoi m'avoir fait naître ? Par moi, un être fut privé de la vie qu'il aimait. Par moi, un autre souffre maintenant les tourments éternels. Est-ce pour cela que j'ai vécu ? Pourquoi ne suis-je pas morte dans le ventre de ma mère ?

CHEVALIER BLESSÉ. — De l'eau ! Rosalie le fait boire.

ROSALIE. — Vous qui souffrez par moi, pardonnez-moi.

CHEVALIERS. — Dieu nous pardonne à tous !

ROSALIE, s'agenouillant auprès de Marguerite. — Marguerite !

CHEVALIER, montrant Marguerite et Mathieu. — Nous ne souffrons que pour nous. Ils pleurent leurs enfants.

ROSALIE. — Marguerite, dis-moi quelque chose. Marguerite, sans la regarder, fait signe qu'elle ne peut pas. Ton silence m'effraie.

MARGUERITE, bas. — Que sert de parler ?

ROSALIE. — Je t'en prie, regarde-moi, ne te perds pas dans ta douleur !

MARGUERITE. — Mon pauvre petit enfant !

ROSALIE. — Que Dieu ne m'a-t-il prise, au lieu de cet innocent !

MARGUERITE. — Non, il faut que tu vives. Écoute. Je vais mourir. Mon cher Louis sera seul. Veille sur lui, ma sœur ; qu'il ne souffre point trop ; oublie ton mal pour ne songer qu'au sien.

UN CHEVALIER, s'approchant de Mathieu de Coucy. — Espérez, monseigneur. Il a peut-être échappé.

MATHIEU DE COUCY, rudement. — Ne me parle pas de lui.

CHEVALIER. — Venez combattre : l'âme s'endort dans l'action.

MATHIEU. — Tout à l'heure ! Je suis brisé.

CHEVALIER. — Courage ! nous n'en avons plus pour longtemps, monseigneur.

MATHIEU. — Non, il ne faut pas mourir encore... Dieu merci, je ne tiens pas à la vie, je la connais assez. Qu'irais-je traîner mes os dans mon château vide ? Mais tant que notre sire restera exposé aux coups des infidèles, je ne veux point mourir : il a besoin de moi.

*
* *

Louis, porté dans sa litière, le visage d'un mourant, mais calme.

CHEVALIERS. — Le Roi. Ils se soulèvent pour le saluer.

LOUIS. — Paix avec vous. Quelques-uns se traînent auprès de lui et baisent ses vêtements. Il les regarde affectueusement. Vous souffrez, sire Roger ?

UN CHEVALIER. — Sire, quelquefois je m'emplis la bouche de sable, pour ne pas crier.

LOUIS. — Prions Dieu qu'il vous aide. Il lui met les mains sur le front, doucement.

LE CHEVALIER. — Vos mains me font du bien.

LOUIS, à un autre. — Et vous, ami, que voulez-vous de moi ? Votre regard m'appelle.

CHEVALIER. — Ah ! sire, écoutez, écoutez ! On entend des décharges d'artillerie. Le chevalier pleure.

LOUIS. — C'est ce bruit que vous craignez ?

CHEVALIER. — Rien ne sert d'être brave. Le feu grégeois dévore tout.

LOUIS. — Rien n'arrive que Dieu ne l'ait voulu.

CHEVALIER. — Mon seigneur Louis, où laisserez-vous mon corps ? Je resterai ici, loin de tout ce que j'aime. Ma chair ne sentira point la caresse de ma terre humide de France ; ce sable dur la retiendra pour toujours, exilée ; rien ne fleurira d'elle. Comme je vais être seul !

LOUIS. — Ne pleurez point, ami, votre poussière. Songez que de ses liens votre âme volera, loin des sables arides, vers le frais paradis. Mathieu de Coucy vient baiser la main de Louis. Pauvre Mathieu, comme te voilà changé !

MATHIEU. — Vous aussi.

LOUIS. — Ils sont au paradis ; ils ne sont pas à plaindre.

MATHIEU. — Mais bien nous, monseigneur.

LOUIS. — Il ne faut pas penser à soi.

MATHIEU, doucement. — Je suis seul.

LOUIS. — Ce n'est qu'un moment. Accomplissons la tâche.

MATHIEU. — Je suis prêt, mais que pouvons-nous faire ? Où aller ?

LOUIS. — A Jérusalem.

MATHIEU. — Nous sommes cernés.

LOUIS. — Dieu nous délivrera.

MATHIEU. — Amen !

LOUIS. — Si je succombe en route, tu me remplaceras.

ROSALIE DE BRÈVES, suppliante. — Sire, regardez-moi, ayez un mot pour moi.

LOUIS, la regardant avec un sourire triste. — Qui reconnaîtrait Rosalie d'autrefois ?

ROSALIE. — J'ai fait ce que vous m'avez dit : ne jamais oublier.

LOUIS. — Fais trêve à tes souffrances, pour soulager les autres. Écarte l'égoïsme jusque de ta douleur.

ROSALIE. — Ah ! ma souffrance m'est chère ; ne me la reprochez point. Je me sens moins seule, quand Dieu m'accable : car je sens qu'Il est là.

LOUIS. — Je ne te reproche rien ; aide seulement ceux-ci à voir, ainsi que toi, au travers de leur peine, le ciel qui s'ouvre aux malheureux. Il fait signe à ses gens de le porter vers Marguerite. Marguerite aimée ! Ils se parlent tous deux, couchés, l'un à côté de l'autre.

MARGUERITE. — Ne me regarde pas ainsi : je perds toutes mes forces.

LOUIS. — Pleure, abandonne-toi ; profitons de ce que nous sommes encore l'un près de l'autre, afin de nous consoler.

MARGUERITE. — Ah ! pourquoi Dieu me l'avait-il donné, puisque c'était pour me le reprendre si vite ?

LOUIS. — Silence. Dieu le sait.

MARGUERITE. — Mais pourquoi l'avoir fait souffrir ? Quand souffre l'un de nous, il peut se dire que c'est pour expier ; il peut lutter ; il comprend au moins pourquoi. Mais lui, cet innocent, il me regardait en pleurant, et il semblait me dire : « Pourquoi me faites-vous du mal ? Que vous ai-je fait ? »

LOUIS. — « *En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleu-*

rerez; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie... Je vous verrai de nouveau; et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie... Ayez la paix en moi. Vous aurez des afflictions dans le monde: prenez courage; j'ai vaincu le monde¹. »

MARGUERITE, s'est tue, puis soupire doucement. — Louis, que tu me fais de bien !... Hélas !

LOUIS. — Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses, Marguerite ?

MARGUERITE. — Quoi ?

LOUIS. — Tu penses que tu vas mourir... je le lis dans tes yeux...

MARGUERITE. — C'est vrai.

LOUIS. — Chère âme, je suis si faible moi-même que je puis bien sourire de ton mal, tendrement. Patience ! C'est la dernière épreuve qui s'approche de nous ; la moins dure de toutes : car elle sera consolée dans les bras de Jésus.

MARGUERITE. — Ce n'est pas de mourir, Louis, qui me fait peur ; c'est de te laisser seul, ici, dans ces dangers... Qui te soutiendra, toi qui les soutiens tous ?

LOUIS. — Ne t'inquiète point, mon âme : Dieu pourvoira à tout.

MARGUERITE. — J'avais rêvé de finir notre vie dans un château de France, là-bas, près de notre Loire, au milieu des champs paisibles, m'endormant dans tes bras, parmi nos chers enfants, dans le recueillement.

LOUIS. — Marguerite, n'est-il pas beau de tomber l'un près de l'autre, dans le combat pour la croix ?

MARGUERITE. — Il est vrai : ici est notre place... Silence.

Marguerite se soulève brusquement, les mains tendues vers Louis.

LOUIS. — Qu'as-tu ?

MARGUERITE. — L'heure est venue. Ne me quitte pas, Louis. Aide-moi à partir.

1. Jean, XVI.

LOUIS, à ses porteurs. — Portez-nous dans la tente. On les emporte sur la même litière.

*
* *

Une partie des chevaliers, avec Mathieu de Coucy, sont sortis en armes, pendant le dialogue du Roi et de Marguerite. Rosalie est restée au milieu des blessés.

ROSALIE DE BRÈVES. — Néant, tout est néant, hors Dieu Notre Seigneur. Rien n'existe qu'en lui ; tout fuit et se dissipe. La chair est pareille au sable qui coule en monceaux mouvants. L'âme est comme ce vent au souffle dévorant, qui tourbillonne en vain parmi les flots de sable... O vie, tu n'es qu'un mot. Amours, désirs, souffrances, il ne me reste plus de tout ce que je fus, que la peine brûlante d'avoir jamais pu l'être, et l'espoir que bientôt je ne le serai plus. Des chevaliers amènent Manfred prisonnier, un chapelet à la main, l'air souriant, peureux et idiot.

CHEVALIERS. — Menons-le vers le roi.

MANFRED. — Non, pas vers lui ; je ne veux pas le voir : son regard donne la mort.

ROSALIE. — Manfred !

UN CHEVALIER. — Madame, voilà le misérable qui perdit votre époux et l'armée. Les païens nous le livrent ; ce traître était venu se joindre à la croisade, pour faire marché de nous avec nos ennemis. Que faut-il faire de lui ?

AUTRES CHEVALIERS. — Tuons-le !

MANFRED. — Paix, il faut que je le répète encore dix fois ce soir. Il montre son chapelet.

CHEVALIERS. — Que fait-il ? il prie ?

PREMIER CHEVALIER. — Il marmonne des lambeaux de prières. Parfois il se jette à genoux et baise son rosaire. Puis il chante des refrains obscènes, qu'il mêle de saints cantiques et de grands signes de croix.

MANFRED. — J'ai pris ce chapelet ; on m'a dit que c'était bon... Non, ce n'est pas cela... Je voudrais savoir les mots qui sauvent et qui font croire.

CHEVALIERS. — Il n'a plus sa raison.

— Il joue la comédie.

— Qu'importe ? Chien enragé, tuons-le ! Rosalie leur fait signe d'écouter.

MANFRED. — Ils croient tous. Ils sont fous... Croire ? Êtes-vous sûrs de croire ? Comment faites-vous ? Dites-moi ce qu'il faut dire ; je le dirai aussi... Le moine m'a ordonné de répéter quarante fois ce rosaire, sans penser à rien autre. Mais je ne sais ce que j'ai : je ne puis. Souvent je suis sur le point d'arriver ; mais le diable m'emporte ! il me passe dans la tête toutes sortes d'idées folles : le souvenir de quelque bon coup, la jambe d'une drôlesse... Simonetta, Mahaut, laquelle est la plus blanche ?... Seigneur, ayez pitié de moi. Il prie.

CHEVALIER. — Madame, qu'ordonnez-vous ?

ROSALIE. — La vengeance ne m'appartient pas : nous sommes le jouet de Dieu. Il eut sa volonté en faisant cet être ; qu'il le défasse s'il lui plaît ! Les grains de poussière ne se jugent pas entre eux.

MANFRED. — Tout est à recommencer. Ah ! si je disais quarante fois ce chapelet en ne pensant à rien, je crois que je serais sauvé... Laissez-moi, ne me touchez pas...

ROSALIE. — Laissez-le aller. Vous ne tenez plus que son ombre. Vous voyez bien qu'il n'est plus. A-t-il jamais été ?

MANFRED. — Prends garde à ta tête, Manfred. Ils sont fous, ils croient qu'ils sont sauvés. Ce n'est pas vrai ; ils mentent. Moi seul, je sais le moyen... Attends seulement que j'aie dit quarante fois mon chapelet.

CHEVALIERS. — Allons, hors d'ici !

MANFRED. — Prends bien garde, Ezzelin. La raison est chose délicate. Prends garde à ta raison... Quoi, est-ce qu'ils

croiront toujours ? Croire, croire !... Je suis libre, moi, je suis libre !... *Miserere !* On le chasse.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES. — Vie, raison, liberté, qu'êtes-vous ? Dieu pense, Dieu veut, Dieu vit pour nous. Moi-même, est-ce que je vis ?... Je voudrais me coucher là, et ne plus me relever. Tout est indifférent.

UNE FEMME, sortant de la tente, effrayée. — Madame, venez vite ! Le Roi... Rosalie accourt. — On entend des clameurs dans le lointain et des sonneries de trompe. Les chevaliers blessés ou assoupis se traînent à quelques pas, pour voir.

D'AUTRES CHEVALIERS, accourant avec joie. — Nous sommes sauvés ! Voici notre avant-garde. Elle vient nous dégager. La ligne sarrasine est forcée ; Coucy a fait sa jonction avec l'autre armée. Le Roi ! où est le Roi ?

MATHIEU DE COUCY, arrivant avec ses gens. — Le chemin est libre jusqu'à la mer.

CHEVALIERS. — Nous reverrons la patrie. Nous reviendrons en France.

MATHIEU. — Prévenez le Roi. Rosalie parait à l'entrée de la tente et fait signe de se taire.

ROSALIE. — La reine est morte.

MATHIEU. — La reine ? Je viens de la voir !

ROSALIE. — Elle s'est éteinte soudain, à peine rentrée dans sa tente.

MATHIEU. — Qu'avons-nous fait à Dieu ? Comme il nous frappe durement !

CHEVALIERS. — Ah ! madame notre reine, vous nous avez quittés !

— Ses yeux pleins de bonté faisaient passer nos peines.

— Elle a tant souffert, l'innocente victime !

MATHIEU — Comment ferons-nous maintenant pour

sauver notre sire ? Tant qu'elle était ici, sa tendresse savait les paroles et les soins qui retiennent la vie sur le point de s'enfuir. Elle partie, qui nous le gardera ?

ROSALIE. — Elle nous l'a confié. Unissons-nous, Mathieu, dans l'amour de notre Roi. Séchons nos larmes, cachons nos deuils, ne pensons plus qu'à lui.

MATHIEU. — Madame, pardonnez-moi mes paroles d'autrefois. La porte de la tente s'ouvre. Louis paraît dans sa litière. Tous se taisent.

MATHIEU. — Sire...

LOUIS, doucement. — Je sais, mon ami... merci... L'armée est délivrée ?

MATHIEU. — Oui, sire.

LOUIS. — Amis, je suis bien faible, ce soir ; je ne puis vous parler... Demain, nous partirons, à l'aube.

MATHIEU. — Pour la France, sire ?

LOUIS. — Pour Jérusalem.

CHEVALIERS. — Jérusalem ?

MATHIEU, se retournant vers ses chevaliers et leur imposant silence, d'un geste impérieux. — Silence ! Ils se taisent. Sire, tout sera prêt.

LOUIS. — A demain. Prions, amis. Que la nuit vous soit douce.

CHEVALIERS. — Sire roi, qu'elle vous console !

SCÈNE II

Une montagne escarpée. — Quelques arbres, cyprès, cèdres, verdure noire ; une petite fontaine sourd faiblement de terre, à droite. — Les chevaliers, les soldats, le peuple gravissent la côte.

HOMMES DU PEUPLE.

— Je n'en puis plus. Il s'assied.

— Marche !

- Cette lumière me rend fou.
- Qu'y faire ? Il faut marcher. Jérusalem est là. Se reme-
tant en marche.
- Oui, Jérusalem. Allons.

CHEVALIERS.

- Appuyez-vous sur moi, sire baron.
- Un instant, près de cette source claire...
- Vous pleurez ?
- Nos amis derrière nous, laissés dans la poussière.
- N'y pensons pas. Si l'on voulait songer aux misères
passées, le souffle manquerait ; on ne pourrait plus vivre.
Allons, Dieu est là, Dieu est là !
- Oui... Remettons-nous en marche. Ils passent.

SEIGNEURS FRANÇAIS.

- Le Roi se meurt.
- Cela ne se peut.
- Il défaille, à chaque pas.
- Ah ! je l'ai vu si faible et si fort à la fois que j'espère
toujours. Il vivra s'il le veut.
- Oui, il n'est plus retenu à la vie que par sa volonté.
- Je ne le comprends pas : à mesure qu'il est plus écrasé
par les choses, il semble les dominer davantage. Vaincu,
malade, mourant, il paraît tout conduire ; et tout ce qui
est, semble être parce qu'il l'a voulu.
- C'est ainsi. Je l'ai plaint autrefois ; je pensais à ce
qu'il devait souffrir de ses espérances déçues. Mais son
âme, à chaque coup, était plus remplie de lumière ; elle ne
voyait pas le malheur, mais la source du malheur, et bai-
sait tendrement la main qui la frappait. Maintenant, il est
si haut que sa volonté n'est plus distincte de Celle qui
conduit l'univers. Louis n'est plus : c'est Dieu qui est
en lui. La litière du Roi, portée par quelques hommes. Près de lui,
Mathieu de Coucy, Rosalie de Brèves.

LOUIS. — Arrêtons nous, Mathieu. Voici le terme du voyage.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, encore un effort : Jérusalem est proche ; la vue du Saint Sépulcre ranimera votre corps.

LOUIS. — Il est trop tard. Voilà bien des jours que mon âme est près de s'échapper de sa prison. Je la sens qui palpète du bonheur de s'enfuir. Cette dépouille ira pour moi dans Jérusalem.

ROSALIE DE BRÈVES. — Ne me quittez pas !

MATHIEU. — Restez avec nous, sire.

LOUIS. — O vous que j'aime, mon cœur reste avec vous.

MATHIEU. — Le soleil est ici moins ardent ; ne sentez-vous pas l'ombre et le frais de cette source vous pénétrer le corps ?

LOUIS. — Non, tournez-moi le visage du côté de l'armée.

LES SOLDATS, tendant les bras au roi. — Hélas ! sire !

— Il se meurt.

LOUIS, souriant. — Courage, mes bons amis ! Si vous ne vous hâtez, je serai avant vous dans Jérusalem... Marchez, marchez, c'est là... Faites que je la voie par vos yeux, avant de vous quitter.

MATHIEU. — Ah ! mourir vaincu, avant d'avoir atteint le but tant désiré !

LOUIS. — Que parles-tu de défaite ? Vois ce peuple qui monte vers le Seigneur. N'ai-je pas réussi à arracher de lui toute pensée mortelle ? N'ai-je pas réussi à faire régner Dieu ? Un moment de silence. On entend les soldats qui s'excitent à marcher. Pendant le reste de la scène, l'armée continue de défiler, gravissant la colline, par un chemin qui tourne à gauche de la fontaine, près de laquelle repose la litière du Roi. Souriant. J'étais un mauvais roi ; j'étais fait pour être moine... Et, pourtant, je crois que je leur ai fait du bien. Les simples âmes de mon peuple de France ont besoin d'un foyer où leur flamme s'étende ; ils souffrent quand ce beau feu d'amour, faute d'aliment, s'éteint

ou se replie. Voyez comme leurs yeux prennent dans les dangers un éclat singulier ! Ils sont heureux, je vous assure... Et qui sait, mon ami ? Il sera peut-être plus utile à mon royaume que j'aie moins pensé à son intérêt qu'à celui de Dieu. Assez d'autres ne songeront qu'au premier. Il ne nuira pas à mes fils qu'un de leurs fols ancêtres soit mort pour l'amour de Dieu seul, sans raison et sans gain.

MATHIEU, à lui-même. — Hélas ! je n'ai plus de fils, à qui serve ma mort. Ma race est effacée ; les siècles que je porte s'éteindront avec moi. Louis caresse, en souriant, la tête de Rosalie, agenouillée devant lui.

ROSALIE. — Dites-moi, dites-moi... Vous croyez que Dieu me pardonnera, un jour ?

LOUIS. — J'ai foi en sa miséricorde ; qui pourrait mourir, s'il ne croyait ?

ROSALIE. — J'ai peur, je fus si coupable !

LOUIS. — Heureuse faute qui fit jaillir de ce front endurci la source pure des larmes ! Pauvre petite, aux pieds, au cœur meurtris, apaise-toi, tu as supporté bien des fatigues pour moi ; à l'avenir, tu n'en supporteras plus. Il s'affaisse. Rosalie s'élançe vers Louis, lui appuie son mouchoir sur les lèvres. Mathieu soutient la tête du Roi.

MATHIEU. — Il est couvert de sang.

LOUIS, épuisé et joyeux. — Dieu soit loué de ce que je puis rendre mon sang pour le sien !

MATHIEU. — Sire, je vous en prie, ne vous agitez pas.

LOUIS, avec joie. — Je me sens mourir, je me sens mourir.

ROSALIE. — Mon roi, vous êtes heureux.

LOUIS. — Mer paisible et puissante, verdoyante et dorée comme la mousse des bois, tu me voiles là-bas dans ton lointain brumeux ma douce terre de France, mon Paris gracieux, les tours argentelées du Louvre qui se mirent dans les eaux murmurantes de ma Seine aux yeux gris, et la dentelle d'or de la Sainte-Chapelle. O mer qui nous sépare, toi sur qui j'ai erré, secoué par le malheur, à la quête

de Dieu qui mourut sur la croix, je m'en vais aujourd'hui sur une mer plus sûre, plus vaste et plus tranquille. Dans le ciel infini; profond regard de Dieu, mon âme délivrée va déployer ses voiles.

MATHIEU. — Il s'endort.

LOUIS, les yeux fermés. — Les tranquilles journées que nous passions tous deux dans les grandes cathédrales, lorsque la nuit montait de l'ombre des piliers, et que le jour glissait comme un rêve silencieux aux jardins merveilleux des vitraux enchantés ! On entend une grande clameur au loin. Marguerite, je viens. La clameur augmente, se rapproche ; tous prêtent l'oreille.

LOUIS, se soulevant. — Mathieu, il est temps. En marche ! Il lui fait signe.

L'ARMÉE, du sommet au bas de la montagne, comme un ouragan.

— Jérusalem !

— Voici Jérusalem !...

— Jésus ! Ils se prosternent, en pleurant et criant.

LOUIS, mourant. — Écoutez ! Voici mon amour, voici mon amour ! Ah ! je languis de vous, Jésus, mon bien-aimé ! Viens, prends-moi ; viens, viens, mon Seigneur ! Il meurt.

ROSALIE, tendant les bras au ciel. — Et moi, et moi ! quand me prendras-tu aussi ?

MATHIEU, fermant les yeux de Louis. — Sa volonté soit faite !

LES CHEVALIERS.

In te, Domine, speravi. Non confundar in æternum.

MATHIEU DE COUCY, se relevant, l'épée haute. — En avant Trompettes.

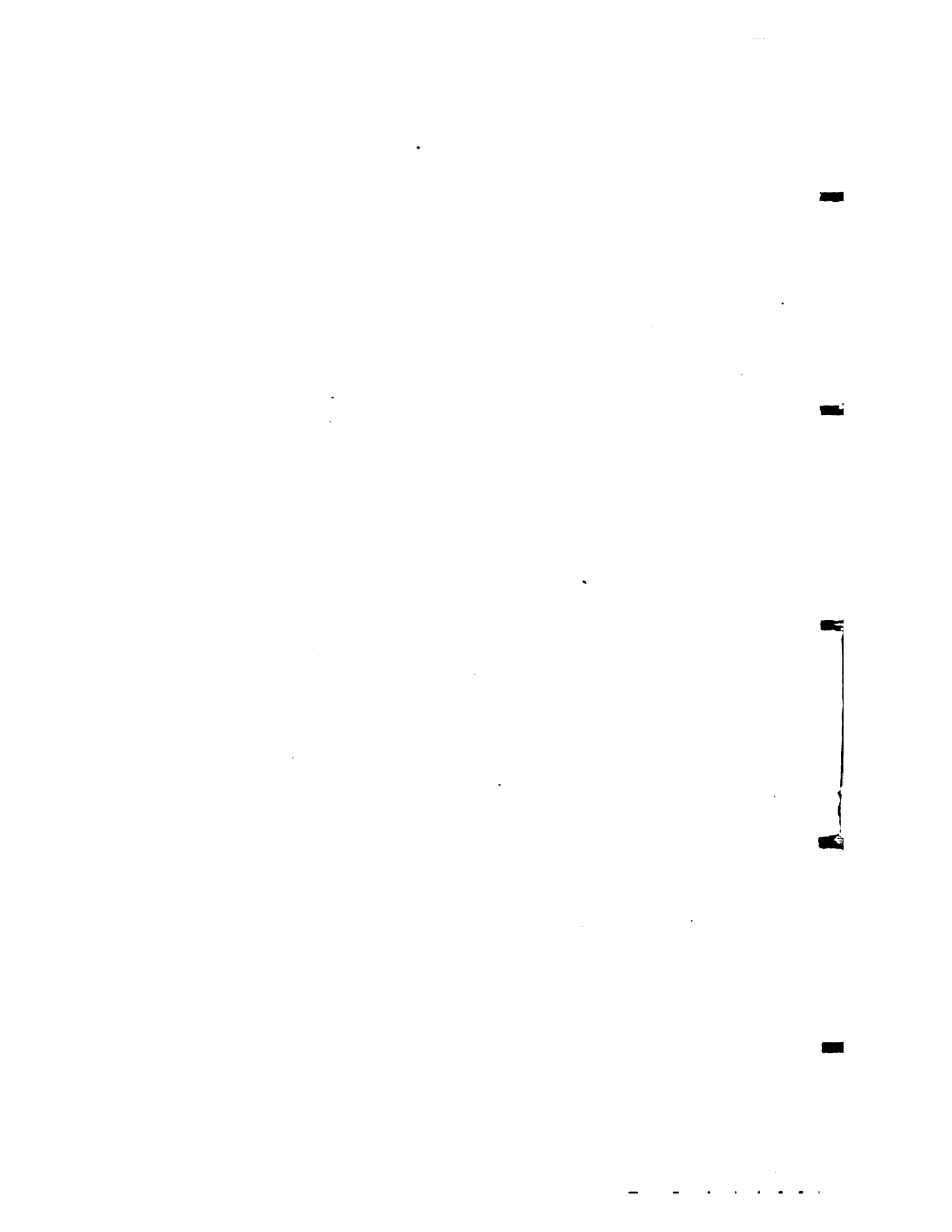
A LOUIS GILLET,
L'AMI DE LA PREMIÈRE HEURE.

Aërt

Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre,
et de réussir pour persévérer.

GUILLAUME D'ORANGE.

*Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre
de l'Œuvre, le 3 mai 1898.*



PERSONNAGES

AERT, 15 à 16 ans
LIA, 23 ans
DIRCK, 20 ans
LE STATHOUDER
MAITRE TROJANUS
LE MÉDECIN
CLAES, valet
GOVERT, ouvrier

M^{lles} Cora Laparcerie
Mitzy Dalti
MM. Ripert
Hardy
Damery
D'Avançon
Buisson
Hérouin

La scène se passe dans une Hollande de fantaisie, au XVII^e siècle.

Un peuple brisé par la défaite, et, ce qui est pis, avili par elle. Devant ses yeux, un avenir de décadence lente, dont la conscience achève de dissoudre les volontés épuisées. Un jeune prince, un enfant, qui représente la dynastie vaincue, le passé de la patrie, son ancienne énergie, — élevé seul, sous une surveillance avilissante et hypocrite, soumis aux influences destructives d'un milieu découragé, corrompu, nihiliste. Cet enfant, réussissant à défendre sa foi contre le doute et l'immoralité générale, et rêvant de ressusciter sa patrie, de secouer le joug de l'étranger.

Tel est le point de départ de cette pièce, née directement des humiliations morales et politiques de ces dernières années.

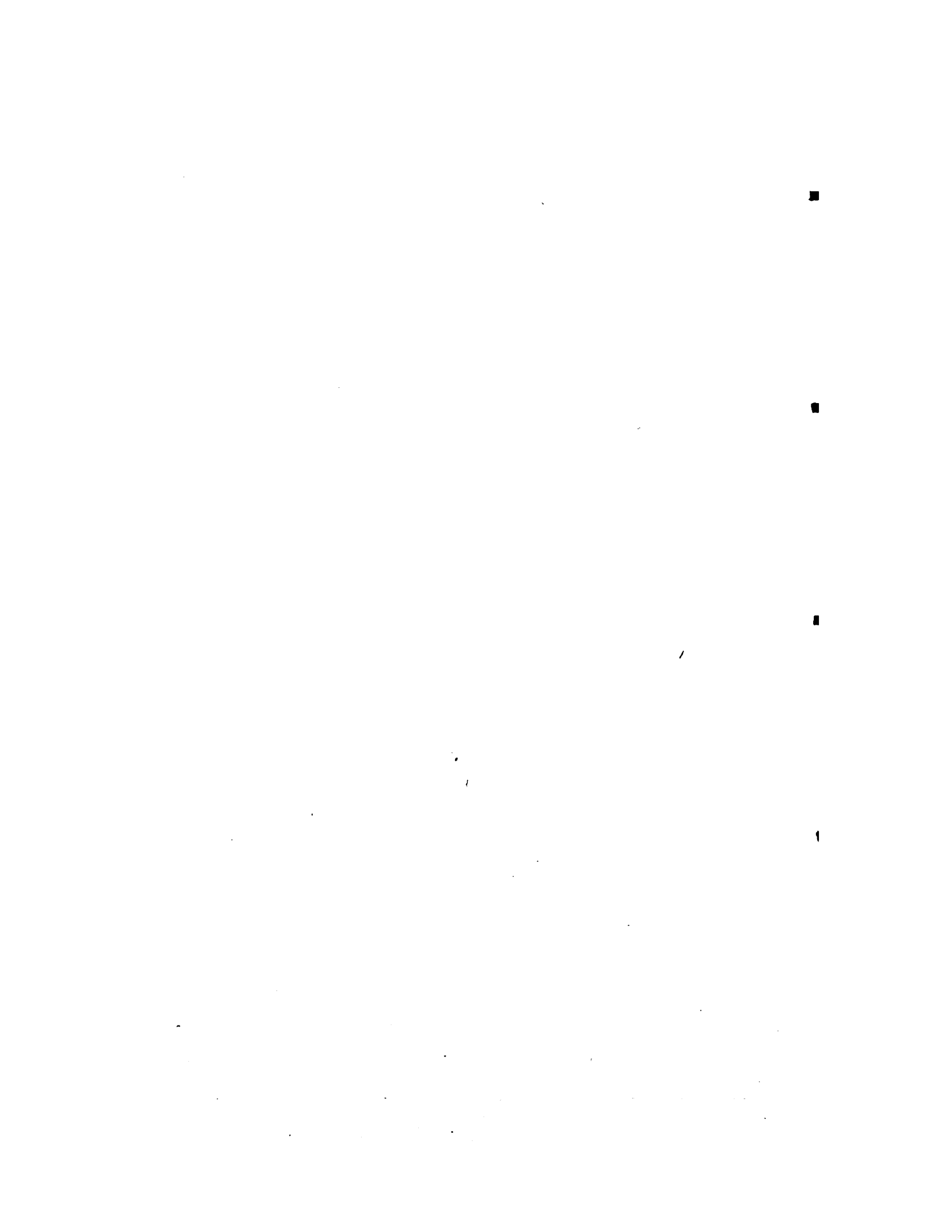
L'action est simple et peut se résumer en ce petit dialogue du *SOIR DES ROIS* (Sc. XIX) :

LE DUC. — Je te reconnais bien. Comment te trouves-tu, mon garçon ?

FESTE. — Ma foi, monsieur, je me trouve mieux de mes ennemis, mais moins bien de mes amis.

(Programme, pour la première représentation, au Nouveau Théâtre, le 3 mai 1898.)

R. R.



ACTE PREMIER

La chambre d'Aërt, dans le palais du Stathouder.

.....

■

!

.....

AËRT est couché. Il dort. Son sommeil est agité comme celui d'un enfant ; un de ses bras nus pend hors du lit. Couché sur le côté, ses draps bouleversés, il semble sur le point de tomber.

Une petite porte s'ouvre dans l'alcôve. Un valet, CLAES, entre sur la pointe des pieds, portant des habits sur son bras. Aërt tressaille, se dresse, les yeux hagards, et se jette à bas du lit.

AËRT, poussant un cri étouffé. — Ah ! Qui est là ? Au secours !
Il court vers la table et se retranche derrière.

CLAES. — C'est moi, monsieur Aërt. Pardon, qu'avez-vous ? C'est moi, votre valet.

AËRT. — Qu'est-ce que tu veux ? N'approche pas...

CLAES. — Je viens pour vous habiller.

AËRT. — Ah !... Quelle heure est-il, Claes ?

CLAES. — Huit heures moins le quart.

AËRT. — Je rêvais.

CLAES, riant. — Je vous ai fait peur.

AËRT. — C'est un jeu pour toi ?

CLAES. — Vous tremblez ?

AËRT. — J'ai froid. Claes lui jette sur les épaules une pelisse.

CLAES. — Recouchez-vous, monsieur Aërt ; je vais d'abord faire le feu.

AËRT. — Non. Il reste assis sur son lit, les jambes pendantes, rêvassant, frissonnant. Claes souffle le feu.

CLAES. — Vous dormiez bien.

AËRT. — Je ne m'endors qu'au matin.

CLAES. — Qu'est-ce que vous avez ?

AËRT. — La tête et les mains me brûlent pendant des heures, la nuit.

CLAES. — C'est ennuyeux, ça. Pourquoi ne vous recouchez-vous pas ? J'entends vos dents claquer.

AËRT. — Je t'ai défendu d'entrer dans ma chambre sans frapper.

CLAES. — J'ai frappé.

AËRT. — Tu ne dois pas ouvrir avant que j'aie répondu.

CLAES. — Je n'y pense jamais.

AËRT. — Crois-tu ?

CLAES. — Quoi donc ?

AËRT. — J'imagine, vois-tu, que tu y penses toujours, au contraire.

CLAES. — Voilà une idée !

AËRT. — Pourquoi ne met-on pas un verrou à cette porte ? il y a des mois que je le demande. On veut me torturer.

CLAES. — Un verrou ? A quoi bon ? Mon lit est de l'autre côté, en travers de la porte. Personne ne peut entrer.

AËRT. — Toi.

CLAES. — Vous avez peur aussi de moi ?

AËRT. — Je n'ai pas peur de toi ; de toi je m'attends à tout.

CLAES. — Ah ! mon Dieu, est-ce possible ? C'est bien la peine de me donner tant de mal !... Pas confiance en moi ! Vous n'avez pas confiance en moi ?... Un enfant que j'ai vu tout petit...

AËRT. — Allons, allons, je n'aime pas les comédiens.

CLAES. — Comme vous me payez de tous mes soins !

AËRT. — Un autre te paye mieux.

CLAES. — Qui cela ?

AËRT. — Le Stathouder, ton maître.

CLAES. — Mon maître, c'est vous.

AËRT. — Je ne suis le maître de rien. Rien ne m'appartient, pas même moi.

CLAES. — Vous savez bien que vous faites de nous tout ce que vous voulez.

AËRT. — Tu m'obéirais, si je te commandais quelque chose, ce matin ?

CLAES, embarrassé. — Certainement.

AËRT. — Je veux sortir.

CLAES. — Où allez-vous ?

AËRT. — Au cimetière.

CLAES. — Au cimetière ?

AËRT. — Nous passerons par ta chambre.

CLAES. — Avez-vous demandé la permission à M. le Stathouder ?

AËRT. — Ce n'est pas la peine.

CLAES. — Qu'est-ce que vous voulez faire, au cimetière ?

AËRT. — Tu le verras.

CLAES. — Un autre matin, monsieur Aërt. Aujourd'hui, il y a le service divin.

AËRT. — Nous serons rentrés à temps.

CLAES. — Non, non, décidément je ne peux pas. M. le Stathouder défend que vous sortiez sans permission.

AËRT. — Ah ! tu vois bien que tu mens ! Es-tu mon valet, ou mon geôlier ?

CLAES. — Comme vous êtes excité, ce matin !

AËRT. — Habille-moi. Claes, agenouillé devant Aërt, lui met ses bas.

CLAES. — Vos pieds sont glacés.

AËRT. — Qu'est-ce que ces bas ?

CLAES. — Des bas de soie blanche, ceux des jours de fête.

AËRT. — Je n'en veux pas.

CLAES. — Vous n'en voulez pas ?

AËRT. — Les noirs.

CLAES. — Vous n'y pensez pas ! Écoutez donc les cloches.

AËRT. — Elles sonnent le glas.

CLAES. — Mais non, pas le glas. Que dites-vous ? Le glas, voilà une histoire ! C'est la fête, au contraire, la fête de M. le Stathouder.

AËRT, rejetant par terre, d'un geste d'enfant, les habits qu'on lui présente. — Mes vêtements de deuil !

CLAES. — Un jour comme aujourd'hui ?

AËRT. — Justement.

CLAES. — Impossible.

AËRT. — Je ne me lève point. Il se recouche.

CLAES. — Allons, mais il faudra que vous changiez tout à l'heure. Vous verrez ce qu'on dira. AËrt reste, sans répondre, a figure cachée dans son oreiller. Claes va prendre des vêtements noirs.

CLAES. — Quel caprice ! Qu'est-ce que vous avez donc, ce matin ? Des habits noirs... Une visite au cimetière...

AËRT, relevant la tête. — Écoute, tu n'as pas fait ce que je te demandais ; au moins, je t'ordonne de n'en parler à personne.

CLAES, tout en l'habillant. — Non, monsieur AËrt ; mais pourquoi vouliez-vous faire cette promenade ?

AËRT, le regardant. — Tu ne le sais pas, vraiment ?

CLAES. — Non, ma foi.

AËRT, bas. — C'est en ce jour que mon père est mort.

CLAES, troublé. — En ce jour ? C'est vrai, vous avez raison.

AËRT. — Tu avais oublié ?

CLAES. — J'avais oublié. C'est-à-dire... Enfin, je n'y pensais pas.

AËRT. — Tu pensais à la fête du Stathouder et tu ne pensais pas à la mort de mon père. Cela est étrange. Il y a pourtant un rapport entre les deux.

CLAES, troublé. — Il ne faut pas parler de cela, voyez-vous ; il ne faut jamais parler de cela. Il est agenouillé et chausse AËrt. AËrt le regarde ; son visage prend une expression de souffrance et de mépris. Il a peine à se contenir, et porte nerveusement les mains à sa poitrine.

CLAES. — Quoi donc ?

AËRT, amèrement. — Tu as connu mon père ?

CLAES, se relevant et époussetant ses genoux. — Certainement... Enfin, je l'ai vu, comme tout le monde. Il rencontre le regard dur d'Aërt, baisse les yeux, et détourne la conversation. Comme vos bras sont maigres ! Vous ne prenez pas assez d'exercice.

AËRT. — On ne me laisse pas sortir.

CLAES. — Eh ! bon Dieu, vous ne voulez voir personne. Vous refusez toutes les occasions de vous distraire. Le Stathouder serait content que vous vous amusiez ; mais point. Vous voulez être seul. Vous restez toujours absorbé ; le diable sait à quoi vous pensez !

AËRT. — Tu voudrais bien le savoir, toi ?

CLAES. — C'est par affection pour vous.

AËRT. — Eh ! bien, tu ne le sauras pas, Claes ; jamais, mon bon Claes.

CLAES, piqué. — Je ne cherche pas à dérober vos secrets.

AËRT, méprisant. — Comme tu gagnes mal ton argent !

CLAES. — Je fais de mon mieux, pourtant.

AËRT. — Oh ! cela, je le crois.

CLAES, peignant la chevelure blonde d'Aërt. — Vous ne savez pas combien je vous suis attaché !... Quelle quantité de cheveux ! on dirait une fille... A propos, j'ai une commission pour vous. Aërt ne répond pas. Je ne devrais pas vous la faire, vous êtes si injuste pour moi !

AËRT. — Parle si tu veux. Si tu ne veux pas, tais-toi.

CLAES. — C'est de la petite Judith.

AËRT. — Quelle Judith ?

CLAES. — La fille de l'avocat, cette belle demoiselle avec de grandes tresses roulées et un petit nez droit, que vous regardiez l'autre jour, au concert du palais.

AËRT, irrité. — Ainsi, tu m'espionnes sans cesse !

CLAES. — Sa vue semblait vous plaire.

AËRT. — Que t'importe ?

CLAES. — Je n'ai rien voulu faire cette fois, sans vous prévenir. Elle est très bien disposée pour vous.

AËRT. — Combien l'as-tu achetée ?

CLAES. — Elle vous aime, je vous jure.

AËRT. — Tant pis. Je ne l'aime point.

CLAES. — En voulez-vous une autre ?

AËRT. — Tu fais un joli métier.

CLAES. — Qu'y a-t-il de mal ? Il faut bien aider les jeunes gens.

AËRT. — Je t'ai dit de ne plus me parler de cela jamais.

CLAES, achevant la toilette d'Aërt. — Mais enfin, monsieur Aërt, pourquoi ne voulez-vous pas ? Y a-t-il quelque autre chose qui vous ferait plaisir ? Voyons, pas une femme alors ?

AËRT, se dégageant des mains de Claes. — Va-t'en !

CLAES. — Monsieur Aërt... Il s'approche.

AËRT. — Va-t'en ! Ne me touche plus !

CLAES. — On ne sait plus que vous dire. On cherche à vous contenter. Voilà comme vous traitez ceux qui ont de l'affection pour vous !

AËRT, violemment. — Je te défends !... Tu entends, je te défends de dire que tu as de l'affection pour moi.

CLAES. — Pourquoi ?

AËRT. — Parce que tu me soulèves le cœur.

CLAES. — Bon ! M. le Stathouder s'inquiète de vous voir sans amour, sans amusement, comme les autres jeunes gens de votre âge. Il dit que ce n'est pas naturel, que vous cachez quelque chose ; et la faute retombe sur moi. Est-ce juste, dites-moi ?

AËRT. — Il faut te rendre justice ; toi et ton maître, vous avez toujours tout fait, tout ce que vous pouviez, pour me salir le corps et l'âme.

CLAES, s'approchant. — Quels vilains mots, monsieur Aërt

AËRT, éclatant en sanglots. — Je te méprise, je te méprise !

Ma vie si pauvre, tu as trouvé moyen de la rendre plus misérable encore, d'empoisonner toutes mes pensées. Je te hais ! Il court dans la pièce à côté, où il s'enferme.

CLAES, interloqué. — Monsieur... Monsieur Aërt... Seul. Ah bien, ah bien... je ne reste plus ici. Il est fou. On ne sait de quel côté le prendre. Cela finirait mal pour moi... C'est qu'il me hait, comme il le dit... Il y a de cela un an ; depuis cette nuit où je l'ai enfermé dans sa chambre, avec une fille dans son lit. Il ne m'a pas pardonné. — Je regardais, à la porte. Quelle fureur ! La fille terrifiée poussait des cris de paon. Il a fallu rouvrir. Elle détalait toute nue. Il rit. Une femme qu'il aimait ! quel idiot ! — Je ne comprends rien à ce qu'ils fabriquent ici, aussi bien les uns que les autres. Quel intérêt le Stathouder a-t-il à choyer ce benêt ? Il n'a pas lieu d'aimer le fils d'un ennemi mort. J'aurais d'autres procédés. — Enfin, c'est son affaire.

Entre LE STATHOUDER, homme d'une cinquantaine d'années, robuste figure bourgeoise, mélange de ruse et de bonhomie joviale et brutale.

LE STATHOUDER. — Où est Aërt ?

CLAES. — Monsieur le Stathouder, il achève sa toilette.

LE STATHOUDER. — Pourquoi n'es-tu pas avec lui ?

CLAES. — Il ne veut pas de moi.

LE STATHOUDER. — Tu l'as encore maladroitement blessé ?

CLAES. — Que M. le Stathouder juge par lui-même ; il est trop facile de dire que les gens sont maladroits, quand on ne voit pas les choses avec ses yeux.

LE STATHOUDER. — Que s'est-il passé ?

CLAES. — M. Aërt s'est refusé obstinément à mettre les habits de fête que je lui avais préparés ; il a déclaré qu'il ne se lèverait pas, si on ne lui donnait ses vêtements de deuil.

LE STATHOUDER. — Tu as cédé ?

CLAES. — Que pouvais-je faire ? il me disait que c'était l'anniversaire de la mort de son père.

LE STATHOUDER. — Comment ? il y pense encore ? Je croyais qu'il avait oublié. Il n'en parle jamais.

CLAES. — Dame, il ne parle pas souvent ; et quand il a une fois résolu de se taire, on ne lui ouvrirait pas la bouche avec les deux mains.

LE STATHOUDER. — Pourtant, j'avais fait en sorte que ces événements, que la date au moins s'effaçât de sa mémoire. Il faut que quelqu'un lui en ait reparlé, ces jours derniers.

CLAES. — Ne serait-ce pas M. le précepteur ? Ils causent souvent ensemble, de dates et d'histoire.

LE STATHOUDER. — C'est possible. Il est distrait et aime trop parler. Je le lui ai déjà dit. Il faut surveiller chacun de ses mots, quand on est avec cet enfant. Tout se grave dans sa tête. Telle de mes paroles, prononcée en passant, et qu'il n'a pas relevée, — six mois après, il me la ressort, comme s'il venait de l'entendre.

CLAES. — Vous croyez qu'il se rappelle ce qui s'est passé pendant la Révolution ?

LE STATHOUDER. — Il y a dix ans de cela. Il avait quatre ans quand éclata la guerre provoquée par l'intraitable orgueil de son père ; il a pu voir le siège, la bataille dans la ville. Quand la Révolution envahit le palais et que mon parti, aidé de mes alliés d'Espagne, renversa l'ancien Stathouder et me mit en sa place, il avait près de cinq ans. Il ne put voir son père massacré par le peuple : car un domestique avait emporté l'enfant et fuyait avec lui, hors de la ville, vers les dunes ; mais quand nous l'avons repris et ramené ici, c'est par-dessus les cadavres des siens qu'il est rentré.

CLAES. — Il était trop petit. Il ne peut se souvenir.

LE STATHOUDER. — Qui sait ? Peut-être n'a-t-il que des lueurs de tout cela. Peut-être cache-t-il sa pensée. Les enfants ont déjà de la mémoire, à cet âge. Je me défie, Claes. Je l'ai toujours pensé : il était trop vieux de deux ans.

CLAES, s'approchant. — Monsieur le Stathouder...

LE STATHOUDER. — Eh bien ?

CLAES, regardant du côté de la porte par où est sorti Aërt ; à mi-voix. — Pourquoi ne s'en débarrasse-t-on pas ?

LE STATHOUDER, vivement, irrité. — Fi donc ! Un enfant ! Brute, pour qui me prends-tu ? C'est honteux ! Je te chasse ! Un silence. Il reprend, radouci. Et puis, Claes, il vaut bien mieux qu'il vive. S'il venait à disparaître, c'est son frère cadet qui deviendrait le prétendant légitime ; et comme celui-là est libre, et dans le camp des bannis, cela me gênerait beaucoup plus.

CLAES. — Ah ! je comprends, je comprends. Il faut le bien soigner pour qu'il se plaise en cage.

LE STATHOUDER. — C'est cela. Dore lui son perchoir, et tâche qu'il s'amuse.

CLAES. — J'aimerais autant amuser le pape.

LE STATHOUDER. — Il se fait tard. Va voir s'il est prêt.

CLAES. — J'oubliais de vous dire : il m'a tourmenté tout à l'heure pour que je le conduise au cimetière.

LE STATHOUDER. — Vraiment ? il a demandé cela ? Sur ta tête, Claes, garde-toi d'en rien faire.

CLAES. — Il n'y a pas de danger ! Je me doutais que vous le défendriez.

LE STATHOUDER. — Je crois bien ! L'orphelin allant prier sur la tombe des siens, en un jour comme celui-ci ! Cette manifestation indécente risquerait d'éveiller la pitié du peuple imbécile. Ah ! le petit renard ! Il ne sortira pas seul, aujourd'hui.

CLAES. — Le voici. Ne lui dites pas que je vous ai parlé...

AËRT rentre, pâle, les yeux rouges ; il se contient d'abord et semble calme ; il prend froidement la main que lui tend le Stathouder, sans lever les yeux vers lui.

LE STATHOUDER. — Eh bien, petit, tu es réveillé ? Comment vas-tu, ce matin ?

AËRT. — Je vous remercie, monsieur, je me sens très las.

LE STATHOUDER. — Las de quoi ? A cette heure, déjà ?

AËRT. — Je me sens toujours plus fatigué, le matin.

LE STATHOUDER. — Mais quoi ? Qu'est-ce que ces habits ?

AËRT. — Vous le savez bien, monsieur, puisque vous venez de causer avec Claes.

CLAES. — Monsieur, je n'ai rien dit. Je ne dis jamais rien.

LE STATHOUDER. — Tu ne penses pas venir ainsi affublé, à l'office divin ?

AËRT. — Non, sans doute ; je désire rester enfermé aujourd'hui.

LE STATHOUDER. — Tu ne peux te dispenser de prendre part à la fête de l'État.

AËRT. — Vous ne pouvez exiger, monsieur, qu'un fils se réjouisse, le jour de la mort de son père.

LE STATHOUDER. — Les autres années, tu n'as jamais fait montre ainsi de ta douleur.

AËRT. — Vous m'aviez toujours caché la date.

LE STATHOUDER. — Et d'où la sais-tu maintenant ?

AËRT. — Je l'ai lue dans un livre.

LE STATHOUDER. — Tu as dû voir dans ce livre, alors, qu'après la mort de ton père, je l'ai remplacé pour toi, et que je t'ai fait élever comme mon propre fils.

AËRT. — Pardonnez-moi, je n'ai pas lu cela.

LE STATHOUDER. — Qu'y avait-il donc ?

AËRT. — Le livre disait qu'après l'assassinat du Stathouder, un de ses fils, le plus jeune, s'était réfugié à l'étranger, et que l'aîné, Aërt, était gardé comme otage, aux frais des États de Hollande.

LE STATHOUDER, irrité. — C'est un mensonge et une bêtise. D'où vient ce livre ?

AËRT. — Est-ce qu'il ne dit pas vrai ?

LE STATHOUDER. — Même s'il disait vrai, tu n'en devrais qu'apprécier davantage ma bonté. Ne t'ai-je pas pris dans ma maison, près de moi ? As-tu rien à me reprocher ? Est-ce

que je ne t'ai pas donné l'éducation la plus soignée ? Est-ce que je ne fais pas tout ce que je puis pour ton bien ? Où est ta reconnaissance, ingrat ?

AËRT. — J'ai autant de reconnaissance pour vous que vous avez d'affection pour moi.

LE STATHOUDER. — Montre-la-moi donc, en t'associant à mes joies.

AËRT. — Vous n'avez pas besoin de moi. Vous êtes heureux, et votre peuple vous fête. Mon père est seul et malheureux. Je ne puis l'abandonner.

LE STATHOUDER. — Eh ! laisse les morts tranquilles ; ils n'ont besoin de rien.

AËRT. — Puis-je oublier que ces morts vivent en moi, que ce corps est leur chair ?

LE STATHOUDER. — Écarte ces idées malades. Il vaut mieux, vois-tu, pour toutes sortes de raisons, que tu rompes la chaîne qui te lie au passé. Tu le connais mal. Ce serait un triste héritage, s'il t'était transmis.

AËRT. — Expliquez-vous.

LE STATHOUDER. — Je respecte tes sentiments. Je me tais.

AËRT. — Je ne crains pas d'entendre.

LE STATHOUDER. — N'importe ! Il est des égards qu'on est tenu d'observer envers la mémoire d'un mort et la piété d'un fils. AËrt veut répondre ; mais sa voix s'étrangle.

LE STATHOUDER. — Crois-moi, mon enfant, efface ces souvenirs. Aide-moi à en enlever la trace, et à rétablir la paix dans le royaume ruiné. — Allons, viens au temple, je t'attends.

AËRT. — Je ne puis pas, ce matin, je vous assure. Je suis malade.

LE STATHOUDER. — Veux-tu que je t'envoie le médecin ?

AËRT. — Non, je vous prie ; c'est inutile.

LE STATHOUDER. — Je lui dirai un mot, en passant. Il faut que tu puisses venir ce soir à la fête du palais.

AËRT. — Non, s'il vous plaît.

LE STATHOUDER. — Je le veux.

AËRT. — Il était inutile alors de chercher à me convaincre.

LE STATHOUDER. — Voici ton précepteur. Je vais lui dire que tu préfères te reposer maintenant.

AËRT. — Laissez. Cela me fera du bien de causer avec lui.

MAITRE TROJANUS, petit vieillard replet et souriant, aux mouvements indécis et distraits. — Monsieur, ma distraction est telle que j'avais oublié la solennité d'aujourd'hui, et que, même en chemin, je ne pris point garde aux fanions, banderoles, et bannières éclatantes, qui habillent la ville. Je méditais en marchant un beau texte de Gelle, que je me proposais de savourer avec vous. Ce n'est qu'en arrivant à l'entrée du palais, que la pompeuse mine des grands porte-hallebardes me fit ressouvenir de l'auguste fête de M. le Stathouder et de l'inopportunité de notre leçon. J'ai cru devoir pourtant monter prendre de vos nouvelles : car vous m'aviez semblé un peu souffrant hier.

AËRT. — Maître, je ne suis pas bien. Si vous n'êtes pas pressé, voulez-vous me tenir compagnie, quelque temps ? J'aurais plusieurs demandes à vous faire.

MAITRE TROJANUS. — Vous savez que j'ai toujours plaisir à causer avec un esprit aussi curieux et aussi distingué.

LE STATHOUDER. — Maître Trojanus, un mot s'il vous plaît. Il l'attire à part.

MAITRE TROJANUS. — Monsieur le Stathouder...

LE STATHOUDER. — Vous n'avez pas apporté à Aërt, ce mois-ci, des livres d'histoire nouveaux ?

MAITRE TROJANUS. — Si vraiment, deux ou trois.

LE STATHOUDER. — D'histoire contemporaine ?

MAITRE TROJANUS. — D'histoire contemporaine.

LE STATHOUDER. — Ne vous-ai je pas prié d'éviter toute lecture, qui pût réveiller en lui le souvenir des guerres civiles ?

MAITRE TROJANUS. — Monsieur, il n'y a rien de mal dans ces livres, je vous assure ; ce sont des ouvrages tout à fait impartiaux : ils sont de notre parti.

LE STATHOUDER. — Peu importe ! Je n'en veux d'aucune sorte... Nous ne pouvons discuter. Il nous regarde... Qu'avez-vous là, aujourd'hui ?

MAITRE TROJANUS. — Oh ! cette fois, rien à craindre. Quelques livres d'aventures.

LE STATHOUDER. — Permettez-moi d'y jeter un coup d'œil.

MAITRE TROJANUS, tirant des livres de sa poche. — Des récits sans danger : Prouesses des grands capitaines. Les batailles d'Alexandre. La geste de Charlemagne. Les chroniques de Hollande.

LE STATHOUDER. — Halte-là, celui-ci est de trop, et peut-être les autres.

MAITRE TROJANUS. — Bah ! c'est le meilleur des livres. Il retrace les luttes héroïques de l'aïeul de M. Aërt contre les papistes espagnols. Rien de plus propre à éveiller chez un enfant un généreux enthousiasme et le désir des grandes choses.

LE STATHOUDER, impatienté. — Mais ! vous ne comprenez donc rien à ce que vous devez faire ici ? A quoi sert-il de réveiller un passé, qui ne peut pas, qui ne doit pas renaître ? Ce n'est pas un roi que vous avez à former, c'est un sujet. Ne voyez-vous pas que cet héroïsme, ce romanesque de batailles, qui ne doit pas se dépenser, est dangereux pour lui et pour nous ?

MAITRE TROJANUS. — Je n'y avais pas songé. Toutes ces histoires de guerre me semblent faire partie d'un passé qui est mort. Je n'y vois pour mon compte que des récits d'aventures. Il m'arrive, le soir, pour me reposer l'esprit, d'en lire quelques pages : cela est fort amusant, et je n'ai jamais remarqué que mes mœurs en souffrissent. Peut-être n'en est-il pas tout à fait de même pour un enfant. Oui, vous avez peut-être raison. Mais je voulais le distraire. Il s'ennuie.

Le **STATHOUDER**. — Il ne faut pas céder à ses caprices. Regardez-le, avec ses yeux brillants et cernés, ses joues creusées, sa pâleur, ses mouvements nerveux, comme il suit fébrilement notre entretien, en cherchant à le deviner d'après notre visage. Allons, assez là-dessus ! Nous en parlerons. A **AËRT**. Je vois que tu t'impatientes. Je te cède la place. Il sort. — **Claes** est déjà sorti. **AËRT** et **Maître Trojanus** restent seuls.

AËRT. — Que vous disait-il, maître ?

MAITRE TROJANUS. — Oh ! rien, rien, de petits conseils sans importance.

AËRT. — Il vous a défendu de me donner ces livres ?

MAITRE TROJANUS. — Quels livres ?

AËRT. — Ceux que vous teniez à la main, tout à l'heure ?

MAITRE TROJANUS. — En effet, en effet.

AËRT. — Oh ! je le déteste !

MAITRE TROJANUS. — C'est pour votre bien. Il disait que vous êtes trop nerveux, trop impressionnable.

AËRT. — Quels livres étaient-ce ?

MAITRE TROJANUS. — Des livres d'histoire. Les chroniques de Hollande.

AËRT. — Donnez-les moi, je vous en prie. Il ne le saura pas.

MAITRE TROJANUS. — Je ne peux pas.

AËRT. — Alors, dites-moi ce qu'il y a dedans.

MAITRE TROJANUS, souriant. — Non plus.

AËRT, avec désespoir. — Oh !... Une chose, au moins. Est-ce qu'il y avait là des faits... il hésite honteux pour ma famille ? Il baisse les yeux.

MAITRE TROJANUS. — Bien au contraire, monseigneur.

AËRT. — Ah ! des choses glorieuses, n'est-ce pas ?

MAITRE TROJANUS. — Tout à fait glorieuses.

AËRT. — Quel bonheur ! Il lui prend la main. Vous étiez bon de m'apporter cela.

MAITRE TROJANUS, un peu troublé. — Monseigneur... Enfin,

nous ne devons plus parler de cela. Que vouliez-vous me demander ?

AËRT. — Maître, il y a certains faits que je ne comprends pas bien, dans l'histoire que vous m'avez donnée ces jours derniers.

MAITRE TROJANUS. — Ah ! c'est précisément un des sujets que nous devons écarter de notre conversation.

AËRT. — Quoi ! la Révolution ?

MAITRE TROJANUS. — Oui, toute cette histoire passée.

AËRT. — Eh bien, nous ne parlerons plus du passé, je vous promets, plus jamais. Seulement un mot encore, un seul.

MAITRE TROJANUS, souriant. — Mais quand cela est défendu, un mot est aussi coupable que mille.

AËRT. — Mon cher maître Trojanus, vous avez toujours été meilleur que les autres pour moi ; faites encore cela, je vous prie.

MAITRE TROJANUS. — Allons, dites vite alors.

AËRT, de nouveau très sérieux. — Est-ce vrai que je dois...

MAITRE TROJANUS. — Eh bien ?

AËRT. — Que je dois rougir...

MAITRE TROJANUS. — Voyons, qu'est-ce que vous avez ?

AËRT. — Que je dois rougir de mon père ?

MAITRE TROJANUS. — De votre père ?

AËRT. — Oui, de ce qu'il a fait pendant la guerre passée ?

MAITRE TROJANUS. — Non, monseigneur, il a été un héros ; il n'a pas réussi, mais il a été d'un courage admirable.

AËRT, qui lui tient la main, la baise. — Oh ! c'est vrai, bien vrai ? Il disait qu'il s'était... Oh ! le lâche !

MAITRE TROJANUS, inquiet. — Ah ! M. le Stathouder disait ?... Mon Dieu, c'est possible... Je ne sais pas très bien. Les choses ont toujours deux aspects. En apparence... Enfin, je ne sais pas.

AËRT. — Comment ! vous ne savez pas ? Vous venez de me dire...

MAITRE TROJANUS. — Je ne sais pas, je ne sais rien, je n'ai rien dit. Vous abusez de ma bonté. En voilà assez là-dessus. Aërt tressaille de colère, tourne le dos au précepteur, va à la fenêtre, regarde au dehors, puis revient.

AËRT. — Voulez-vous que nous parlions alors de choses moins importantes ? Ce ne sera plus du passé.

MAITRE TROJANUS. — Ni du présent non plus ?

AËRT. — Non, ce sera de l'avenir.

MAITRE TROJANUS. — Voyons.

AËRT. — J'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit l'autre jour sur la paix universelle. Il semble qu'elle soit pour vous l'idéal de l'humanité, et que tous nous y devions travailler.

MAITRE TROJANUS. — Oui.

AËRT. — Est-ce bien vrai ?

MAITRE TROJANUS. — Mais cela saute aux yeux.

AËRT. — Qu'a-t-elle de si précieux, la paix ?

MAITRE TROJANUS. — Mais la tranquillité de la vie, l'abondance des biens, le repos de l'esprit, le travail paisible et régulier. Faut-il que je recommence tout ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que vivre, sans être jamais sûr du lendemain, de l'utilité de sa peine ? *Barbarus has segetes...*

AËRT. — Je sais, je sais. Mais quel prix ont ces biens, si l'on n'en jouit pas librement, si la nation, je suppose, est humiliée par l'ennemi, opprimée par le souvenir d'une défaite et la surveillance tyrannique des vainqueurs ?

MAITRE TROJANUS. — Opprimé, cela ne veut rien dire. Quelles que soient les conditions politiques, pourvu qu'on ait la paix, on peut toujours penser ; et n'est-ce pas le principal ?

AËRT. — C'est vous qui le dites, maître.

MAITRE TROJANUS. — Ce n'est pas à des hommes intelligents comme nous d'en douter.

AËRT. — J'estime la pensée ; mais je crois qu'il y a quelque chose au-dessus.

MAITRE TROJANUS. — Quoi donc ?

AËRT. — La grandeur morale.

MAITRE TROJANUS. — Il n'y a pas contradiction. La force morale s'accommode de tous les états. Elle n'a pas besoin de se manifester par des actes ; il lui suffit de prendre conscience de soi. Quelle plus grande jouissance que celle de l'esclave qui se sait plus intelligent que le maître et le méprise en secret, tandis qu'il obéit à ses ordres stupides !

AËRT. — Non, c'est une souffrance pour moi.

MAITRE TROJANUS, stupéfait. — Pour vous ?

AËRT. — La plus cruelle des souffrances : obligé de plier sous des maîtres odieux, de cacher ma pensée, de me mentir à moi-même...

MAITRE TROJANUS. — A vous-même ?

AËRT, embarrassé. — Je parle en général. Colère. Tenez, je mens encore.

MAITRE TROJANUS, tousse et regarde autour de lui. — Hum ! hum !

AËRT. — Que pensez-vous de ce que j'ai dit ?

MAITRE TROJANUS. — Moi ?... Je suis un peu distrait, vous savez ; je n'ai pas très bien entendu.

AËRT. — Ouvrez donc vos oreilles. Ce n'est pas un jeu pour moi. Je dis que j'aimerais mieux consumer toute ma vie dans une guerre sans fin, la sentir emportée par les angoisses de la lutte, sans un jour de répit pour jouir de moi-même, pour penser, pour regarder en moi ; oui, j'aimerais mieux cette tempête éternelle que d'être tranquillement au chaud dans ma maison close, esclave sous des maîtres même généreux pour moi, et me donnant le luxe stérile de dominer l'univers par la pensée. Que me fait cette pensée morte, qui m'appartient à peine ? Quand vous m'avez appris un théorème nouveau, j'en éprouve une joie d'un moment ; mais je me dis aussitôt : « Sot ! de quoi te réjouis-tu ? que viens-tu de gagner ? Cette vérité qu'on t'a dite, existait avant que tu ne l'eusses sentie ; elle n'a pas besoin de toi ; elle est

dans tous les cerveaux ; elle n'est pas à toi. Ce n'est donc pas la vie. C'est une arme pour la vie ; elle n'a de prix que par la main qui la tient. » Mais je sens au contraire, quand je lutte contre les autres, que c'est bien moi qui vis ; oui, j'ai raison de vivre, je n'ai pas vécu en vain. Ce que je fais, seul, je puis le faire ; un autre ne saurait prendre ma place. Chacune de mes actions est faite avec mon sang, je suis tout entier en elle ; toutes mes forces sont en jeu ; tout mon être m'appartient. Je règne sur moi-même et j'accomplis ma tâche.

MAITRE TROJANUS. — Laquelle ?

AËRT. — Je vis.

MAITRE TROJANUS. — Un égoïsme juvénile parle en vous, et vous ne vous doutez pas du mal que peut causer ce besoin instinctif d'agir, fût-ce aux dépens des autres.

AËRT. — Qui vous dit que ce ne serait pas à leur profit ?

MAITRE TROJANUS. — Parlons franchement. Vous ne pouvez rien faire de plus utile aux autres que de renoncer à votre ambition.

AËRT. — Pourquoi ?

MAITRE TROJANUS. — C'est que la paix est le résultat péniblement obtenu par l'équilibre actuel, et le moindre geste que vous feriez, à supposer qu'on vous en laissât libre, aurait pour premier fruit la guerre déchaînée.

AËRT. — Vous le croyez vraiment ?

MAITRE TROJANUS. — N'en doutez pas. C'est pourquoi le Stathouder vous impose peut-être ces contraintes qui vous pèsent, afin de préserver le pays contre vous, mais davantage encore afin de vous préserver contre vous-même. Je ne vous le dirais point, si je ne voyais les pensées qui vous obsèdent, et qu'il faut étouffer avant qu'elles ne se développent.

AËRT. — Je vous remercie, maître ; vous me parlez avec plus de franchise qu'on ne fait d'ordinaire. — Au reste, je savais cela.

MAITRE TROJANUS. — Vous le saviez ? Qui vous l'a dit ?

AËRT. — Personne. Je l'ai pensé moi-même.

MAITRE TROJANUS. — Vous le pensiez ? et pourtant vous désirez agir ?

AËRT. — Peut-être.

MAITRE TROJANUS. — Mais ces dangers, monseigneur, ce débordement de passions, ce réveil d'animalité, ces fureurs bestiales...

AËRT. — Si le feu était autour de votre maison, et que l'air commencât à manquer dans votre chambre, que feriez-vous ?

MAITRE TROJANUS. — Je recommanderais mon âme à Dieu.

AËRT. — Moi, je sauterais au travers des flammes.

MAITRE TROJANUS. — Nous mourrions tous les deux.

AËRT. — Mais pas de la même façon.

MAITRE TROJANUS. — Quelle est la différence ?

AËRT. — Jamais je ne me résignerai. Vous, vous serez déjà mort avant que la mort vous prenne.

MAITRE TROJANUS. — Que voulez-vous dire ?

AËRT, avec une expression obstinée et fermée. — Rien.

MAITRE TROJANUS, à part. — Je ne sais quel fanatisme couve dans cet enfant. Je ne le comprends pas bien. Que faire ? Prévenir le Stathouder ? Non, ce n'est pas mon métier... Ce serait mon devoir, pourtant. Le Stathouder revient avec le médecin, figure louche et ricanante.

LE STATHOUDER. — Voilà ton médecin, petit. Je l'ai rencontré par hasard et je te l'amène.

AËRT, irrité. — Je vous ai dit que je ne voulais pas le voir.

LE MÉDECIN, obséquieux. — Pourquoi ? vous êtes souffrant.

AËRT. — Cela ne vous regarde pas.

LE STATHOUDER, tirant à part maître Trojanus. — Comment l'avez-vous trouvé, maître ?

MAITRE TROJANUS. — Très exalté.

LE STATHOUDER. — Est-ce qu'il vous a dit quelque chose ?

MAITRE TROJANUS, embarrassé. — Pardon ?

LE STATHOUDER. — Ne vous a-t-il rien confié ?

MAITRE TROJANUS, après avoir hésité. — Non, mais il faut veiller.

LE STATHOUDER. — Pourquoi ?

MAITRE TROJANUS. — Il faut veiller. Il va saluer Aërt, qui lui serre la main. Il sort.

LE STATHOUDER, à part. — Je ferai remplacer ce pédant. Il ménage trop de choses. Ils s'approchent d'Aërt.

LE MÉDECIN, obséquieux et railleur. — Vous n'avez décidément pas grande affection pour moi. Me gardez-vous rancune de mes ordonnances ?

AËRT. — Monsieur, ce n'est pas de vos drogues que j'ai besoin ; c'est de certaines choses précises, que je puis vous dire moi-même.

LE MÉDECIN. — Eh bien, voyons-les donc.

AËRT. — D'abord, pourquoi ne met-on pas un verrou à la porte de ma chambre, comme je le demande depuis longtemps ?

LE MÉDECIN. — Un verrou ? Où cela ?

AËRT. — A la porte de l'alcôve.

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

AËRT. — Chaque fois qu'on l'ouvre brusquement, cela me fait un coup au cœur, surtout quand je suis couché.

LE MÉDECIN. — Il faut donc fermer cette porte. Pourquoi a-t-on tardé à le faire ?

LE STATHOUDER. — Cette porte est utile pour les besoins du service.

LE MÉDECIN. — Ah ! vraiment... Dans ce cas...

AËRT. — Monsieur, puisque vous n'avez aucun souci de ma santé ni de mes plaintes les plus légitimes, j'en parlerai ce soir à l'ambassadeur d'Angleterre.

LE STATHOUDER. — Que veux-tu que cela lui fasse ?

AËRT. — On saura avec quels égards vous me traitez en secret.

LE STATHOUDER. — Voyons, c'est un enfantillage. Je veux bien consentir. Mais tu viendras à la fête ce soir, et tu seras aimable ?

AËRT. — Faites chercher un serrurier.

LE STATHOUDER, à Claes, qui rôde dans la chambre. — Va, Claes. Claes sort. Mais tu viendras ?

AËRT. — Je ne sais pas pourquoi vous me le demandez. Je ne puis faire autrement.

LE STATHOUDER. — Mais sans cette mine morose qui fait mauvais effet sur tous ?

LE MÉDECIN. — Elle se déridera d'elle-même, à la vue des gentilles dames qui seront réunies pour fêter le retour de la princesse Lia.

AËRT. — La princesse sera là ? Je ne veux pas venir.

LE STATHOUDER. — Comment ! ma fille te fait fuir ? Qu'est-ce encore que cette lubie ?

LE MÉDECIN. — Voilà qui n'est pas galant. Vous étiez pourtant bons amis autrefois.

LE STATHOUDER, d'un ton confidentiel et railleur. — Ah ! je vois ce que c'est... Écoute, je te dirai une bonne nouvelle : son mari ne sera pas là. Elle l'a laissé en Flandre.

AËRT, haussant les épaules. — Elle ne peut pas laisser avec lui son nom déshonorant.

LE STATHOUDER, irrité. — Qu'est-ce que ce langage ?

AËRT. — Votre fille, femme d'un prince ennemi ! Quelle honte !

LE STATHOUDER. — Ces ennemis sont des alliés maintenant.

AËRT. — Des protecteurs.

LE STATHOUDER. — Ces paroles te coûteraient cher, mon garçon, si tu étais un homme. Aërt, que le médecin a attiré près de lui pour l'examiner, cherche à se dégager et gronde.

LE MÉDECIN, la tête collée contre la poitrine d'Aërt, qu'il maintient. — Allons, allons, au fond vous êtes jaloux. Aërt remue, im-

patienté. Chut, ne bougez pas, il faut que je vous écoute... Bon, ce n'est rien... Vous ne dormez toujours pas ? Vous avez de la fièvre ?... Tout cela, je vous l'ai dit vingt fois, c'est la faute de votre vie sédentaire. Vous n'avez rien de malade ; seulement un peu de faiblesse et une surexcitation nerveuse, qui vient de la vie que vous menez. Vous savez le remède : que ne vous amusez-vous ? il faut que les jeunes gens s'amuse... Entendez-vous ? Aërt garde un silence obstiné.

Bon, vous faites le mort. Voulez-vous que je vous dise ?... Vous étiez né pour être un homme d'action et de plaisir. Vous vous obstinez à contrarier votre nature. La nature se venge. On est toujours vaincu quand on lutte avec elle. Avez-vous fait un vœu pour gâter votre jeunesse ? Je voudrais être à votre place... Que ne répondez-vous ?

AËRT. — J'attends que vous ayez fini, monsieur.

LE MÉDECIN. — J'ai fini.

AËRT. — Merci. Il va s'asseoir au fond de la chambre et prend un livre.

LE MÉDECIN. — Monsieur, c'est dans votre intérêt que je parle.

AËRT. — Je suis fâché que vous vous soyez dérangé. Je ne vous avais point demandé. Il lit.

LE STATHOUDER, prenant le médecin à part. — Comprenez-vous cela ?

LE MÉDECIN. — Sans doute, sans doute.

LE STATHOUDER. — Comment l'expliquez-vous ?

LE MÉDECIN. — Il y a un manque d'équilibre dans cette nature ; elle n'est pas saine... Une sorte d'exaltation morale, une discipline ascétique... Je ne sais pas... Il me semble... Tout paraît tourner en lui autour d'une idée fixe.

LE STATHOUDER. — Laquelle ?

LE MÉDECIN. — Ah ! cela, je ne sais pas.

LE STATHOUDER. — Il faudrait le savoir. Claes entre avec Govert, chargé de ses outils.

CLAES. — C'est le serrurier, monsieur le Stathouder.

LE STATHOUDER, préoccupé. — Bien. Govert regarde attentivement, en passant, Aërt qui lit près de la fenêtre. Claes le conduit dans l'alcôve. Il y demeure caché et commence son travail.

CLAES, revenant. — Monsieur le Stathouder, le jeune M. Dirck demande s'il ne peut venir causer avec M. Aërt.

LE MÉDECIN, au Stathouder. — Le fils du maréchal de la cour ?

LE STATHOUDER. — Oui. C'est le seul jeune homme qui ait réussi à entrer un peu dans l'intimité d'Aërt.

LE MÉDECIN. — Ah ! ah !... Eh ! bien, laissons-les seuls. Vous allez savoir tout ce que vous voulez.

LE STATHOUDER. — Vous avez raison. Il faut bien que les amis servent à quelque chose. Ouvrant la porte. Entre, Dirck, Aërt sera bien aise de te voir. Il sort avec le médecin.

DIRCK, entrant. Jeune homme à la figure spirituelle, incorrecte, élégamment vêtu, mais un peu débraillé, à la Steen. — Enfin ! j'ai cru qu'ils ne sortiraient pas. Que vous disaient-ils, Aërt ?

AËRT, pour la première fois depuis le commencement de la pièce, a pris, en voyant arriver Dirck, une expression enfantine, souriante, moins tendue. — Oh ! Dirck, je suis si las, et ils viennent tous, l'un après l'autre, me tourmenter sans pitié !

DIRCK. — Mon pauvre prince, vous pourriez être heureux, si vous vouliez !

AËRT. — Quoi ! Dirck, c'est ma faute ?

DIRCK. — Un peu ; pardonnez-moi.... Qu'est-ce que ce bruit ? On entend Govert frapper avec un marteau.

AËRT. — C'est enfin ce verrou que je demandais depuis des mois.

DIRCK, un peu railleur. — Vous allez donc pouvoir dormir ?

AËRT. — Ne te moque pas, Dirck. Je ne t'ai jamais dit tout ce qu'ils m'ont fait, les lâches.

DIRCK. — Quoi donc ?

AËRT. — J'ai le sommeil léger, et chaque bruit me réveille. Que de fois ai-je vu dans la nuit cette odieuse porte s'ouvrir, et la tête ignoble de Claes paraître et me regarder ! Et je pensais, à chaque fois : « Est-ce cette nuit qu'ils veulent m'assassiner ? »

DIRCK. — Que pensez-vous là ?

AËRT. — Pourquoi pas, mon cher ? Et je me forçais à rester sans bouger, sans paraître avoir peur, afin de le mépriser. Une ou deux fois, j'ai demandé : « Que fais-tu là ? Va-t'en ! » Il m'a répondu : « Je regardais si vous n'aviez besoin de rien. » Mon cher, je suis certain que, la plupart du temps, il le faisait par jeu, parce qu'il savait qu'il me faisait mal ainsi.

DIRCK, indigné. — Le vilain drôle ! je le rouerai de coups, en sortant.

AËRT. — Cela ne servira qu'à l'exciter contre moi ; car on se gardera bien de le remplacer. On a eu soin de ne mettre auprès de moi que des ennemis éprouvés. Toi-même, Dirck, tu es le fils d'un de ceux qui firent le mieux souffrir mon père. Peut-être que tu es mon ennemi aussi.

DIRCK. — Le croyez-vous vraiment ?

AËRT, découragé. — Non, je ne le crois pas... Ainsi, Dirck, je suis malheureux par ma faute ?

DIRCK. — Ah ! cher prince, je sais bien que c'est aussi la faute des autres ; mais il vous serait si facile de déjouer leurs calculs, et d'être heureux, si vous vouliez !

AËRT. — Comment, Dirck ?

DIRCK, à voix basse. — Voyons, que veulent-ils de vous ? La certitude que vous ne gênez pas leur ambition. Vous savez bien de qui je parle ; je ne puis le nommer. — Eh bien, que vous en coûte de lui donner cette certitude ?

AËRT. — Parle plus clairement.

DIRCK. — Je suis sûr que s'il pensait que vous ne prétendez pas au pouvoir, il aurait pour vous toute l'affection possible.

AËRT. — C'est trop, je n'en veux pas.

DIRCK. — Ne raillez pas, et dites-moi franchement... Est-ce que vous voudriez être Stathouder ?

AËRT. — Il faut le demander à Claes.

DIRCK. — Bon, vous vous défiez de moi. Je voudrais sa-

voir comment on peut désirer, — vous surtout, — une vie aussi peu enviable !

AËRT. — Pourquoi moi surtout ?

DIRCK. — Parce que vous pouvez jouir de la plus agréable qui soit, des plaisirs de la souveraineté, sans en avoir les charges. Vous êtes prince ; on ne vous demande que de renoncer aux fatigues du commandement ; en échange, toute satisfaction est offerte à vos désirs ; l'inquiétude même du Stathouder est intéressée à ce que vous soyez heureux ; et vous aimez mieux poursuivre une chimère dangereuse que prendre le bonheur qu'on vous offre ?

AËRT. — Qui te dit que je pense à une chimère ?

DIRCK. — Vous ne sacrifieriez pas sans cela votre jeunesse. Vous feriez comme nous. Vous vous mêleriez à nos fêtes.

AËRT. — Vos plaisirs me répugnent.

DIRCK. — Vous ne les connaissez pas. Vous ne savez pas comme il est bon d'être jeune. Vous languissez dans un tombeau ; vos sens restent inactifs, vous ignorez la joie de les lâcher à toute bride, ivres de vie, comme de beaux chevaux qui galopent dans une plaine. Le monde appartient à ceux qui le possèdent avec des sens frais et forts, et non aux ambitieux qui se fatiguent à saisir l'ombre de la souveraineté. Je voudrais bien savoir quel plaisir on peut avoir à êtreindre un royaume. Un royaume ! la belle réalité ! Si vous aviez tenu une nuit dans vos bras le corps de mon Hendrickje, vous sauriez ce qu'est une étreinte qui vaut d'être vécue.

AËRT. — Tu n'as pas de devoir, toi ; tu peux ne penser à rien. Moi, je ne serais pas heureux : je me tourmenterais toujours.

DIRCK. — Quel devoir avez-vous, avant celui de vivre ?

AËRT. — La vie n'a pas été mesurée la même pour tous les hommes.

DIRCK. — Pourquoi ? tous ont une bouche, des yeux, les mêmes besoins.

AËRT. — Non, pas les mêmes, Dirck. Tu ne sens pas les miens.

DIRCK. — Quels sont-ils ?

AËRT. — Tu as faim de plaisir, toi ; moi aussi, peut-être. Mais vois-tu, j'ai encore plus faim de justice.

DIRCK. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

AËRT. — Écoute, tu t'es battu quelquefois ?

DIRCK. — Sans doute.

AËRT. — Il t'est arrivé de tomber sous ton adversaire ?

DIRCK. — Il n'y a pas si longtemps !

AËRT. — Est-ce que tu n'avais pas honte et désir de te venger ?

DIRCK. — Non. Nous nous serrions la main, comme de bons joueurs, et nous allions bras dessus, bras dessous, à la taverne la plus proche.

AËRT, après un silence. — Je voudrais te demander encore autre chose.

DIRCK. — Où voulez-vous en venir ?

AËRT. — Tu aimes Hendrickje ?

DIRCK. — Un peu.

AËRT. — Si un rival te la prenait, que ferais-tu ?

DIRCK. — Je ne dis pas que nous n'échangerions point quelques coups. Peut-être que je la rosserais aussi, cela soulage. Mais je n'irais pas me désespérer pour elle. Le monde est grand ; il y en a d'autres. Ou, — mon Dieu, je ferais comme avant.

AËRT, sérieusement. — Tu ne sauras jamais, Dirck, quel dégoût j'ai pour toi.

DIRCK, éclatant de rire. — Merci. Il s'approche d'Aërt.

AËRT. — Non, va-t'en.

DIRCK, affectueusement. — Cher Aërt, vous m'en voulez ?

AËRT. — Vois-tu, il y a des mondes, des mondes entre nous.

DIRCK. — Vous vous imaginez cela. Je sais bien que je ne vaud pas cher. Mais je vous assure que je ferais tout au monde pour vous.

AËRT. — C'est vrai ?

DIRCK. — Bien sûr.... Vous me regardez durement ! Je ne comprends pas en quoi je vous ai déplu. Est-ce que vous avez une Hendrickje, vous, et vous l'a-t-on enlevée ? Pour vous, ce n'est pas la même chose. Dites-moi seulement qui, et je me charge de l'homme.

AËRT. — Viens à la fenêtre.

DIRCK. — Pourquoi ?

AËRT. — Regarde.

DIRCK. — Oui.

AËRT. — Qu'est-ce que tu vois ?

DIRCK. — Des gens, des gens, ils ont des habits de fête.

AËRT. — Là.

DIRCK. — Des officiers.

AËRT. — Quels officiers ?

DIRCK. — Espagnols.

AËRT. — Ah ! et qu'est-ce qu'ils font ici ?

DIRCK. — Ils restent d'après les conventions, pour veiller au maintien de la paix.

AËRT. — Quelle paix ?

DIRCK. — Vous le savez bien : celle qui a été établie par les traités.

AËRT. — Dirck, voilà ceux qui m'ont enlevé mon Hendrickje.

DIRCK. — Oh ! ne vous en plaignez pas, si c'est du pouvoir que vous voulez parler. Terrible responsabilité, surtout en ce moment, où tout est si tendu que le moindre mouvement suffirait à faire crouler les pires catastrophes ! Que feriez-vous, mon pauvre petit, sous le poids de ces soucis ? Vous seriez écrasé tout de suite, vieilli par l'inquiétude, maudit peut-être par le pays.

AËRT. — Il ne s'agit pas d'en être aimé ; il s'agit de lui faire du bien.

DIRCK. — De grâce, ne vous en mêlez pas. Il est heureux ainsi. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire d'être vainqueur

ou vaincu? Les impôts ne sont pas plus lourds, le commerce va bien, on vit plus largement qu'avant. Quelques villes, il est vrai, sont aux mains des Espagnols; mais elles n'en sont pas plus malheureuses, et somme toute, nos rapports avec elles sont les mêmes. De grâce, qu'on nous laisse, qu'on ne touche pas à la paix!

AËRT. — Je suis fatigué, Dirck. Adieu.

DIRCK, qui furete sur tous les meubles, feuilletant un livre. — Tiens, tiens, qu'est-ce que ce livre?

AËRT. — Quel livre?

DIRCK, très intéressé. — Vous ne vous ennuyez pas... — *Les Postures anciennes et nouvelles...*

AËRT, se levant d'un bond, rouge de colère et de honte. — Quoi, que dis-tu? où as-tu trouvé cela? quand est-ce venu ici?

DIRCK. — Je ne sais pas. C'était dans ce coin. Il continue à feuilleter, en riant.

AËRT. — C'est encore cet ignoble Claes qui me l'a sournoisement glissé là tout à l'heure. Il ne se passe pas de semaine, Dirck... Explique-moi le plaisir qu'il a à m'apporter ces ordures. Dirck regarde le livre, et ricane.

AËRT. — Ferme ce livre.

DIRCK. — Non pas, non pas... Et que dit votre tuteur?

AËRT. — Le Stathouder affecte de ne pas les voir. Il n'y a que les livres d'histoire qu'il me défend.

DIRCK. — Je voudrais avoir de tels parents. Il continue de rire.

AËRT, furieux. — Donne-moi ce livre.

DIRCK. — Attendez un moment.

AËRT, de même. — Donne-le moi, je te dis. Il le lui arrache des mains.

DIRCK. — Qu'en voulez-vous faire? Aërt, ne le jetez pas, donnez-le-moi plutôt. Aërt court à la fenêtre et jette violemment le livre dehors. Quelle sottise! une rareté, un livre de haut prix! Bon, où est-il tombé? Il regarde par la fenêtre. Ah! il n'est pas perdu. Il va sortir.

AËRT. — Va le chercher si tu veux, mais ne reviens plus ici.

DIRCK, après avoir hésité. — Eh bien, je n'irai pas, tyran. Mais ne voulez-vous pas me donner la main ?

AËRT. — Non, Dirck ; excuse-moi : je ne puis ; je ne t'aime pas en ce moment ; ce serait un mensonge.

DIRCK. — Vous êtes intraitable... Vous me faites de la peine.

AËRT. — Hendrickje te consolera.

DIRCK. — Mauvais garçon ! Tenez, j'ai quelque chose pour vous.

AËRT. — Quoi?... Ah ! tu as pensé à ce que je t'ai demandé hier ?

DIRCK. — Sans doute ; voici les fleurs. Il tire de sa poche quelques fleurs soigneusement enveloppées.

AËRT. — Tu as été au cimetière ?

DIRCK, après un silence. — Pendant que j'étais là, la princesse a passé.

AËRT. — Quelle princesse ?

DIRCK. — Lia. Vous savez qu'elle est revenue. Elle m'a demandé comment vous vous portiez. Elle s'est agenouillée devant la tombe et s'est mise à prier.

AËRT. — Hypocrite ! que lui fait cette tombe ? Cette tombe est à moi. Elle n'avait pas le droit de prier là.

DIRCK. — Elle m'a semblé plus triste qu'autrefois... Adieu. Me pardonnez-vous ?

AËRT. — Si je te disais oui, ce ne serait pas vrai, Dirck ; je t'en veux. Mais je te remercie de tout mon cœur. Adieu. Dirck sort.

AËRT, seul, assis dans un fauteuil près de la fenêtre, serre les fleurs contre ses lèvres ; il a l'air accablé et épuisé. — Comme je suis malheureux ! Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi, si je ne me défends pas ? C'est si lassant de se défendre toujours, d'être toujours sur ses gardes ! Je voudrais être mort. Je serais avec vous, mes âmes, vous qui m'aimiez, vous qui avez souffert comme moi, plus que moi !...

Non, je ne dois pas mourir. Mourir, c'est être vaincu, et vaincu pour toujours. Au moins, pas sans combat!....

Les lâches pourraient me tuer; mais cela ne leur suffit pas: ils veulent m'avilir; ils cherchent à déshonorer en moi ma famille vaincue. J'ai compris leur calcul. Bien des pensées de vengeance couvent dans la nation depuis la mort des miens. Comme il serait habile de me faire travailler moi-même à les détruire, de me montrer au peuple comme un prince abâtardi, qui ne pense qu'au plaisir et pactise bassement avec les meurtriers de son père! Si je pouvais leur dire que je lis dans leur jeu! Le plus cruel, c'est d'être obligé de dissimuler toujours, de ménager ces traîtres qui guettent tous mes mots pour les tourner contre moi. Oh! Dieu, depuis que je suis né, n'avoir pas un seul ami, à qui je puisse parler sans contrainte! Cela est dur!... On a tant besoin d'aimer. Et il faut haïr ou soupçonner tout le monde.

Courage, Aërt, ne cède point. Rien ne doit te détourner de ton but, rien ne doit exister pour toi, que tu ne l'aies atteint. Délivre ce peuple, venge la patrie; et d'abord, fais-toi libre. Ni joie, ni désespoir. Une seule idée en toi; pense-y constamment: il faut vaincre, il faut vaincre!

Ah! sentir tant de forces qui s'agitent en mon cœur, et penser qu'un valet, le dernier des coquins placés autour de moi, peut les tuer par une dénonciation, une vengeance, un mensonge! Par instants dans leurs yeux, je vois flotter le crime... Ainsi, tout ce que je rêve de puissant et de bon, il dépend du caprice d'un rustre de l'étrangler quand il voudra! Mon Dieu, ne le permets pas, sauve-moi, sauve mes pensées! — Qui vais-je prier? Je sais bien que tu n'existes pas. Tu es le Dieu de mes ennemis; c'est sur toi qu'ils s'appuient pour sanctionner leurs crimes; tu es associé à leurs fêtes de famille; tu n'es pas de ma famille, tu es avec les vainqueurs. Je n'ai à compter que sur moi.

Oh! vide, vide qui m'entoure, vide où je suis étouffé, air empoisonné que je respire, que je ne meure pas en vain! Que

je souffre toutes souffrances, mais que je vive, que mes rêves ne soient pas stériles, que la sève qui me gonfle ne se dessèche pas sans fruit ! Je veux agir. Des forces qui m'effraient et m'enivrent, montent en moi de toutes parts. Ma tête et ma poitrine éclatent sous leur poussée. Mon corps est trop petit pour les contenir ; c'est l'âme d'un royaume qui bat en lui. Vivre, il faut que je vive, il faut que ma Hollande vive, ma Hollande vaincue et étouffée comme moi !

GOVERT, à demi caché derrière les rideaux de l'alcôve, a écouté avec une émotion croissante ; il vient près d'Aërt, sans que celui-ci le voie, et s'agenouille devant lui, en déposant par terre ses outils de serrurier. Aërt recule, effrayé.

AËRT. — Ah ! Qui êtes-vous ? Que voulez-vous de moi ?

GOVERT. — Mon maître, je vous retrouve.

AËRT. — Que dites-vous ?

GOVERT. — Ah ! mon pauvre seigneur, comme on vous fait souffrir !

AËRT. — Vous m'avez écouté ?

GOVERT. — J'étais là, j'ai tout entendu. Pardonnez-moi.

AËRT. — Qui êtes-vous ?

GOVERT. — Le serrurier Govert. Monseigneur, j'ai été l'ennemi de votre père. Il avait été très dur pour moi, il avait fait mourir mon fils ; je l'ai mal défendu, je l'ai abandonné. Mais à peine fut-il tué que j'aurais donné ma vie pour le rappeler à la vie. J'ai compris à quelles mains nous venions de nous livrer. Depuis ce temps, le remords me mange. Je vois mon pays livré aux étrangers. Ces gueux nous méprisent ; nos chefs nous déshonorent. Nous n'avons plus personne qui nous sauve de la honte. Les députés sont vendus, les bourgeois ne songent qu'à amasser des écus. On disait que le prince Aërt... Ah ! Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

AËRT, très pâle. — Ah ! l'on disait de moi... ?

GOVERT. — Pensez-vous que si nous avions su qui vous étiez, nous vous aurions lâchement laissé languir ici ?

AËRT. — Ah! Govert, sauve-moi! que je leur montre que je ne suis pas un lâche!... Oh! vous avez pu croire?... Il pleure. Je voudrais mourir, mourir pour votre gloire et la mienne.

GOVERT. — Mourir, monseigneur? Non pas: il faut vivre pour nous. Pensez que nous n'avons que vous.

AËRT. — Est-ce que vous êtes nombreux?

GOVERT. — Non, monseigneur; nous sommes bien peu, jusqu'à présent; mais maintenant, les autres nous rejoindront. Que pouvions-nous faire avant de vous connaître? Il n'y a que moi et quelques vieux entêtés comme moi, qui persistions à espérer sans espoir. Et puis, le mal dont nous souffrons est de ceux que l'on cache. Ce n'est pas la misère (nos affaires vont bien), c'est la honte qui nous écrase. On sent cela dans son cœur; mais on n'aime pas à le dire, et on cherche à ne pas le voir, tant qu'on n'a point d'espoir d'y échapper jamais. Montrez-vous, monseigneur; qu'ils vous voient seulement, comme je vous ai vu tout à l'heure; et ils sentiront tous, je vous jure, le poids de leur esclavage, aussitôt qu'ils auront le moyen de s'en délivrer.

AËRT. — Tout mon sang pour laver la souillure de ma patrie!

GOVERT. — Tout notre sang pour épargner le vôtre.

AËRT. — Prends garde, on peut venir.

GOVERT. — Avant tout, il faut vous arracher de leurs mains. Je vais tout préparer. Je reviendrai, monseigneur, j'ai le prétexte là. Il montre l'alcôve.

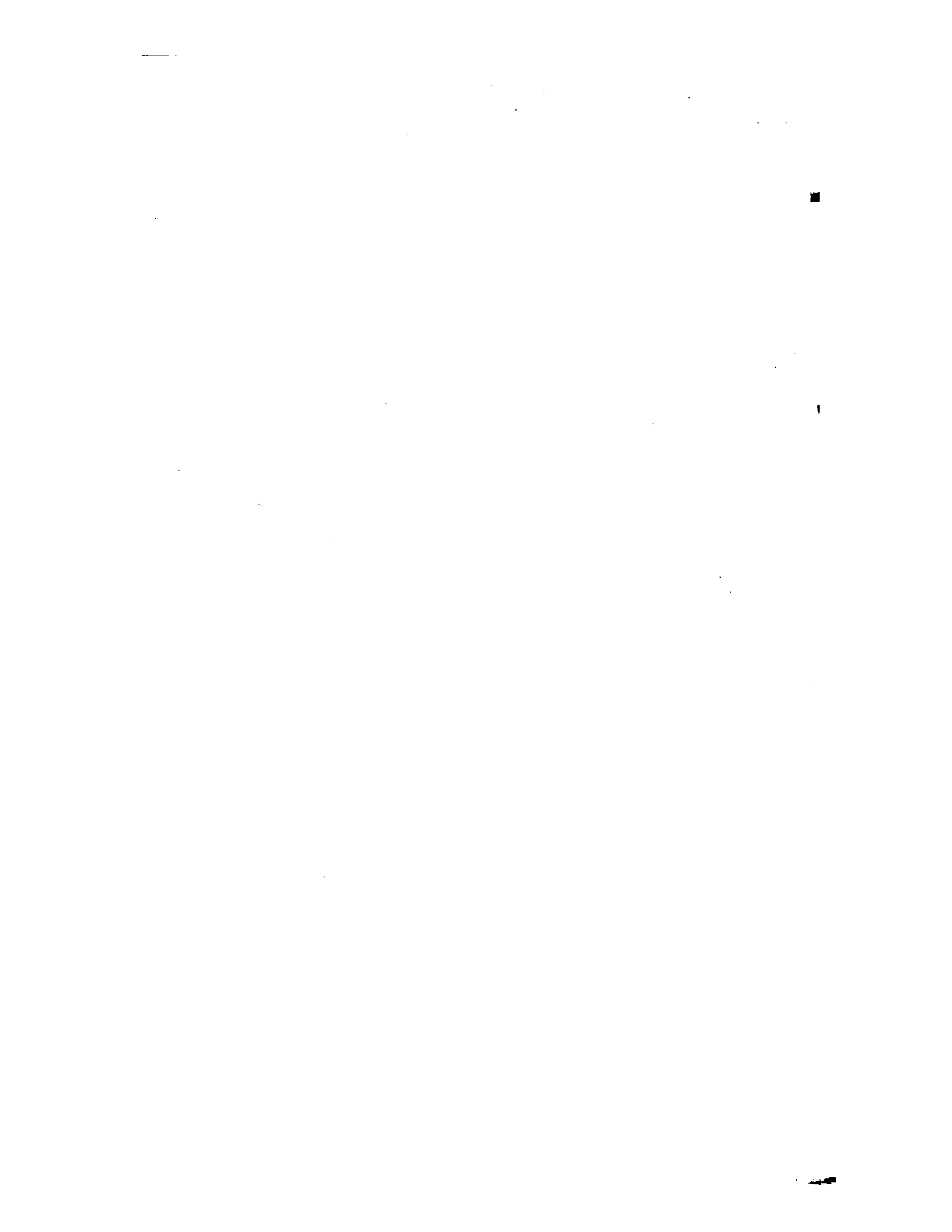
AËRT. — Fais ce que tu voudras; je me confie en vous.

GOVERT. — Monseigneur... Il lui baise la main. Oh! que le travail me semble léger, à présent! J'ai vingt ans de moins sur les épaules. Il sort.

AËRT, seul, après un silence. — Et peut-être qu'il me trahit. Peut-être est-ce là un piège... N'importe! une heure de vie, et puis, vienne que pourra!... O bonheur d'espérer! bonheur de lutter! Vivre! vivre!

ACTE II

La lisière du petit bois près de Harlem. — Grande prairie, coupée de canaux dissimulés dans l'herbe, où passent de temps en temps des voiles de bateaux. Au loin, des moulins battent des ailes. Champs de tulipes, diaprés, et reflets d'eaux dormantes.



AERT et LIA viennent lentement. Quelques personnes de la maison de la princesse la suivent, à quelques pas. Elle leur fait signe de s'écarter.

LIA. — Voulez-vous que nous nous asseyions ici, Aërt ?

AËRT. — Je veux bien.

LIA. — Vous avez l'air fatigué.

AËRT. — Je ne suis plus habitué à sortir.

LIA. — Nous avons joué ici plus d'une fois, quand nous étions enfants.

AËRT. — Je ne crois pas, madame. Nous étions trop âgés, quand nous étions enfants.

LIA. — C'est vrai, vous étiez un petit garçon toujours sérieux ; et moi, j'avais six ans de plus que vous, et je vous dédaignais. — Pourtant, ce ruisseau ne vous rappelle-t-il rien ? Ce si petit ruisseau, que je pourrais sauter aujourd'hui, appuyée sur votre main, il me semblait alors une grande rivière. Nous y avons barboté bien souvent, sans bas et sans souliers. Ne vous souvenez-vous pas ? Un jour, nous avons joué, nous étions assis côte à côte sur le bord ; nous séchions nos petites jambes toutes mouillées dans l'herbe ; vous ne disiez rien : tout à coup, — vous aviez les yeux brillants, — vous vous êtes penché, et vous avez posé vos lèvres sur mon pied nu.

AËRT. — De grâce, madame, ne parlons plus de ces choses.

LIA. — N'en parlons plus, Aërt, si vous ne voulez pas. Est-ce que je vous ai déplu ?

AËRT. — Non.

LIA. — Tout cela m'est revenu, en voyant ce ruisseau. Aërt ne répond pas.

LIA. — Aimez-vous mieux que je ne parle pas ?

AËRT. — Oui... Pardonnez-moi. Il y a si longtemps que je ne suis venu ici, et cela me fait du bien. — Moment de silence. A mi-voix. Cette grande plaine, large comme le ciel, et calme... Voyez-vous là bas ?

LIA. — Où donc ?

AËRT. — Au bout de l'horizon, dans la brume fine...

LIA. — Les ailes minuscules de ce petit moulin ?

AËRT. — Elles palpitent en silence, comme une artère qui bat, la nuit, pendant qu'on pense.

LIA, souriant. Ici. — Elle met le doigt sur la tempe d'Aërt.

AËRT. — Que faites-vous ?

LIA, de même. — Là, dans cette veine bleue, — je veux sentir les ailes du petit moulin. — Votre peau est si transparente qu'il semble qu'on puisse lire comme au travers d'un voile. Je vois le sang couler.

AËRT. — Pourtant je n'en ai guère.

LIA. — C'est vrai : vous avez changé, Aërt.

AËRT. — Vous aussi, madame.

LIA. — Ne pouvez-vous m'appeler d'un nom moins indifférent ? Aërt se tait.

LIA, un peu triste. — Qu'avez-vous fait pendant ces longues années ?

AËRT. — Je me suis défendu.

LIA. — Contre qui ?

AËRT. — Contre mes ennemis.

LIA. — Vous avez des ennemis ?

AËRT. — Est-ce que j'ai des amis ?

LIA. — Aërt, que dites-vous ? quel petit oiseau de proie farouche vous êtes devenu ! Je ne vous ai rien fait, pour que vous cherchiez à me donner des coups de bec. — Vous souriez ?

AËRT¹. — Non.

LIA. — Mais si, ne vous en défendez pas : c'est tellement mieux, quand vous avez l'air enfant !

AËRT. — Vous ne pensez qu'à votre plaisir.

LIA. — Mais non, méchant ; c'est au vôtre que je pense. Si vous étiez plus enfant, vous seriez plus heureux.

AËRT. — Si j'étais plus heureux, je serais plus enfant.

LIA. — Habitez-vous toujours la chambre ronde, au-dessus du canal ?

AËRT. — Oui.

LIA. — J'y suis venue une fois, quand j'étais petite fille. Vous étiez malade ; vous vous étiez fait une entorse, en descendant l'escalier.

AËRT. — Vous ne sembliez pas ravie d'être venue me voir.

LIA. — Non. J'avais été envoyée pour prendre de vos nouvelles. Je boudais. Cela me semblait triste chez vous.

AËRT. — Vous m'avez dit : « Bonjour, Aërt, vous êtes donc toujours malade ? » comme si vous aviez du dédain pour un garçon toujours malade. Je me suis senti humilié de votre reproche ! Et puis, vous êtes allée à la fenêtre, vous avez regardé l'eau, et vous ne m'avez plus rien dit.

LIA. — Oh ! comme vous vous souvenez ! A mon tour, Aërt, ne parlons plus de ces choses. Un petit silence. Votre lit a des courtines en velours, n'est-ce pas, de couleur brune ? Et sur les tentures, on voit une kermesse, avec une bordure de fruits ?

AËRT, souriant. — Oui. C'est vous qui y revenez.

1. Pendant toute cette première partie du dialogue, Aërt ne regarde presque jamais Lia, en lui parlant ; il a les yeux obstinément fixés devant lui, ou à ses pieds. Au contraire, les yeux de Lia ne quittent pas les yeux ou les lèvres d'Aërt, et sa physionomie reflète les nuances du visage de l'enfant.

LIA, souriant. — C'est vrai. Que faites-vous, du matin jusqu'au soir ?

AËRT. — Je lis, je rêve, je tâche d'oublier.

LIA. — Pourquoi ? Ne voyez-vous jamais une figure qui vous plaise ?

AËRT. — Jamais.

LIA. — Le jeune Dirck est de votre âge et, je crois, vous aime bien.

AËRT. — Dirck aime tant de choses et de tant de façons qu'il se peut que j'aie aussi une place dans son cœur ; mais à côté de qui !

LIA. — On dit que vous êtes sauvage, et que vous avez peur des femmes.

AËRT, avec un sérieux naïf. — Elles me dégoûtent, madame.

LIA, souriante, un peu gênée. — Fi, enfant.

AËRT, sérieux et sans emphase, à mi-voix. — Elles sont lâches. Leurs pensées tournent toujours autour d'une action basse ; elles n'hésitent jamais à sacrifier, quand elles aiment, une vie d'homme pleine de choses éternelles, pour leur plaisir qui dévore et qui souille.

LIA, triste. — Vous êtes sévère, Aërt. Les pauvres femmes sont victimes, elles aussi. Elles croient donner la vie, et ce n'est pas leur faute, si c'est la mort de l'âme que récolte leur désir.

AËRT. — Pardon, madame. Je vous ai offensée.

LIA. — Aërt, d'où savez-vous ces choses que vous me dites ?

AËRT, soupirant. — Ah ! madame !

LIA. — Eh ! bien, vous avez une maîtresse ?

AËRT. — Oh ! non.

LIA, souriant. — Alors, d'où vous sont venues ces vilaines idées ?

AËRT. — Ah ! si je vous disais...

LIA. — Quoi donc ?

AËRT. — Tout ce que j'ai vu de laid, toutes les bassesses

dont j'ai à me défendre ! Ce ne sont pas des mots, je n'ai pas appris cela dans les livres !

LIA. — Que vous ont-il fait, Aërt ?

AËRT. — Je ne puis pas vous le dire, j'ai trop honte, j'ai trop honte...

LIA. — Mon pauvre enfant, dites-moi, ayez un peu confiance.

AËRT. — Quel intérêt ont-ils tous, tous, à m'avilir ?

LIA. — Qui ? Je les ferai chasser.

AËRT. — Et s'ils ne font qu'obéir à des ordres reçus ?

LIA. — Que dites-vous ?

AËRT. — Ce que je sais.

LIA. — Je vous défendrai contre tous, Aërt ; dites-moi tout, je vous en prie.

AËRT. — Je ne puis pas, je vous assure, cela est trop vilain.

LIA. — Me cacheriez-vous rien si j'étais votre mère ?

AËRT. — Vous n'êtes pas ma mère.

LIA. — Il me semble que je le suis, en vous entendant parler. Ne le voulez-vous pas ? Je vous défendrai. Oh ! je ne puis supporter qu'on vous fasse du mal.

AËRT. — Vous vous rappelez ma mère, madame ?

LIA. — Oui, Aërt.

AËRT. — Vous l'avez vue souvent ?

LIA. — Non, elle est morte trop tôt, peu après... votre malheur. Mais je me souviens bien, j'avais onze ans. Elle était belle, très pâle ; elle parlait à peine, depuis le terrible jour où elle vit votre père... Elle s'arrêta. Aërt lui prend les mains et l'interroge des yeux. On m'a menée chez elle, un matin. Elle habitait cette grande chambre sombre dans l'aile droite du palais, avec des barreaux devant. Elle était étendue. Vous jouiez, couché sur le carreau ; vous ne compreniez pas. La pauvre femme m'a regardée ; elle essaya de me sourire, tristement ; elle ne semblait pas m'en vouloir, mais ses yeux faisaient mal. Je suis partie le plus vite que j'ai pu. Elle est morte, trois jours après.

AËRT. — Vous êtes heureuse de vous rappeler. Moi, je ne puis pas la voir. Je ne me souviens que de ses douces mains glacées et de ses larmes qui coulaient sur mes joues, pendant qu'elle m'embrassait. Elle pleurait toujours.

LIA. — O mon chéri, mon chéri !

AËRT, étonné. — Vous pleurez aussi ?... Lia, ma chère Lia, vous pleurez ?

LIA. — Vous êtes si malheureux, mon pauvre petit Aërt ! Comme vous êtes seul !

AËRT, pressant sa poitrine avec ses mains. — Mon Dieu, il me semble que je cesse de l'être...

LIA, l'attirant dans ses bras. — Est-ce que vous ne voulez pas que je sois un peu votre mère ? Oh ! je ne la ferai pas oublier ; mais je vous aime comme elle ! Voulez-vous ? voulez-vous ?... Le bon Dieu ne m'a pas accordé la joie d'avoir des enfants de ma chair ; mais depuis un instant, il me semble que je ne pourrais pas les aimer mieux que vous ; je vous aime comme si je vous avais porté de longs mois dans mon sein. Venez vous y réfugier, ma petite figure pâle. Dites que vous voulez bien. Je vous consolerais. Je saurais vous défendre. Je ne veux pas qu'on touche à mon petit enfant. Dites, dites-moi quelque chose.

AËRT, la figure blottie dans le sein de Lia. — Protégez-moi, protégez-moi, Lia.

LIA, souriante et émue, penchant sa figure vers la figure d'Aërt, et lui soufflant doucement : — « Maman. »

AËRT, doucement. — Maman. Il passe ses bras autour du cou de Lia. Après un moment, il se détache d'elle, et, à genoux devant Lia, il la regarde d'un air pensif.

LIA. — Pourquoi me regardez-vous, avec des yeux si tristes ?

AËRT. — Lia ! Lia !

LIA. — Parlez, Aërt. Qu'avez-vous à me reprocher ?

AËRT. — Oh ! Comment avez-vous pu ?...

LIA. — Eh bien ?

AËRT. — Comment avez-vous pu épouser cet homme ?

LIA, lui mettant la main sur la bouche. — Chut !

AËRT. — Cet ennemi, Lia, ce meurtrier, cet être détesté.

LIA. — Je t'en prie !

AËRT. — Est-ce que ce n'est pas affreux que vous ayez contribué, vous aussi, à vendre la patrie, ma patrie, Lia !

LIA. — Oh ! comme vous me faites mal ! Elle reste, un moment, accablée.

AËRT. — Parlez-moi, répondez-moi, Lia.

LIA. — Vous me méprisez. A quoi bon ?

AËRT. — Je vous aime. Si je ne vous aimais pas, je ne vous aurais rien dit. Expliquez-moi, Lia. Je vous ai fait de la peine ; mais moi, cela m'en fait aussi. Dites-moi pourquoi, pourquoi vous avez fait cela.

LIA. — Mon père le voulait. Il le fallait, pour affermir son pouvoir.

AËRT. — Mais vous, vous n'avez donc pas de volonté ?

LIA, un peu troublée. — Je voulais bien, Aërt.

AËRT. — Quels charmes avait-il pour vous séduire ?

LIA. — Il était beau, Aërt.

AËRT. — Cela n'est pas. Il est laid et vulgaire.

LIA, souriante et gênée. — Mais non, je vous assure ; il est très beau, Aërt. Tu ne t'y connais pas, mon cher petit enfant. Comment pourrais-tu savoir ce qui nous plaît, à nous ?

AËRT. — Je sens bien ce qui est vraiment beau. Cela élargit le cœur. C'est comme ce bon ciel.

LIA. — Ah ! cela, c'est une autre beauté ; c'est celle que tu as.

AËRT, mélancolique. — Je n'ai pas l'autre, n'est-ce pas ?

LIA, le serrant dans ses bras. — Non, mon petit maigriot ; pas du tout, pas du tout. Console-toi, cela vaut mieux ; je t'aime bien plus ainsi. Mais alors, je ne savais pas ; j'ai-
mais...

AËRT. — Quoi donc ?

LIA, souriante, caressant avec ses mains la figure d'Aërt. — Eh bien, la hardiesse, l'élégance, je ne sais quel charme trouble... Qu'est-ce que tu me fais dire ? Elle détourne la tête.

AËRT. — Non, Lia, parle-moi, je t'en prie... Se reprenant. Je vous en prie... Vous dites que vous le trouvez beau. Soit ; mais c'était un ennemi.

LIA, doucement. — Un ennemi est un homme comme un autre : ne peut-on vivre tous amis ?

AËRT. — Un ami qui fait du mal aux vôtres, est-il un ami ?

LIA. — Faut-il donc éterniser les haines ? Ne doit-on pas oublier le mal qu'on nous a fait, pour qu'on oublie aussi celui que nous avons fait ?

AËRT. — Non, quand l'ennemi ne renonce pas au fruit de l'injustice.

LIA. — Est-ce que tout ne vaut pas mieux que la guerre ?

AËRT. — Non.

LIA. — Non, Aërt ?

AËRT. — La guerre vaut mieux que toute injustice.

LIA. — C'est la pire de toutes.

AËRT. — Vous dites ce que vous avez entendu dire, Lia. Mais si j'étais vraiment votre enfant, et qu'on me fit du mal, ne risqueriez-vous pas tout pour me secourir ? Et si vous aviez une fille, et qu'un homme qui lui fût odieux vous l'emportât, devant quels moyens reculeriez-vous pour l'arracher à cette hideuse possession ? Diriez-vous que c'est injuste ?

LIA. — Non, Aërt.

AËRT. — N'est-ce pas la même chose ?

LIA. — Ce ne sont pas mes enfants.

AËRT. — Vous n'avez pas le cœur assez grand.

LIA. — Peut-être ; mais il aime ceux qu'il aime, et il a peur pour eux. C'est si affreux, la guerre !

AËRT. — Oh ! oui.

LIA. — Alors pourquoi la faire ?

AËRT. — Le monde aussi est affreux. Pourtant, nous y vivons.

LIA. — Tâchons de le rendre moins laid.

AËRT. — Tâchons de le rendre plus juste.

LIA. — Vous n'avez donc pas peur de la guerre, vous ?

AËRT. — Ah ! si je vous disais !

LIA. — Dites.

AËRT. — Je n'ose pas.

LIA. — Voyez comme je vous ai tout dit. Et pourtant, c'est plus difficile à une femme.

AËRT. — C'est qu'il est dur aussi, quand on est homme, d'avouer qu'on est lâche.

LIA. — Vous êtes lâche ? Il ne répond pas. Elle lui caresse les cheveux. Tu es lâche, mon enfant ? — Non, je ne te crois pas.

AËRT. — J'ai eu si peur de la guerre, tant d'années, tant d'années ! Encore maintenant, je n'en suis pas tout à fait délivré ; c'était un cauchemar pour moi, il a empoisonné mon enfance. Tout petit, quand je comprenais à peine, je sens au fond de ma tête une secousse effroyable, un fracas qui rend fou, des cris d'effroi, des flammes qui s'élèvent : — une bombe était tombée (plus tard on me l'a dit), dans la chambre où je dormais... Je me rappelle aussi, — oh ! cela me déchire — je me rappelle qu'on m'emportait, — qui ? je ne sais. On montait l'escalier, le grand escalier de marbre ; des deux côtés, une foule ; je ne puis rien distinguer ; mais des bouches ouvertes, comme pour mordre, et des hurlements de bêtes. Sur les marches, un homme étendu ; la pierre était rouge, autour. Je ne l'ai pas reconnu. Depuis, j'ai su... Mon père... — Telle fut ma première rencontre avec la guerre. Comment n'eût-elle pas été une terreur pour moi ?... — Puis, ceux qui m'entouraient, ceux qui étaient chargés de ma garde, ils m'ont tous élevé dans cette lâcheté. Sans s'être donné le mot, tous me parlaient d'elle, Les uns prenaient un ton de raillerie fanfaronne ;

mais dès qu'ils s'arrêtaient de parler, je sentais qu'ils avaient peur. D'autres la déploraient, au nom de la raison ; et si froide que fût leur voix, et si mort leur esprit, il restait dans leur chair encore assez de vie pour avoir peur. Tous, — ceux qui gaillardement nommaient la guerre une nécessité inévitable, et ceux qui affirmaient qu'elle avait fait son temps, — ils avaient tous peur, surtout quand je les regardais. Car je le compris un jour, — pas tout de suite, assez tôt cependant, — moi, si débile, si lâche, j'étais l'incarnation de la guerre, l'héritier des revanches sanglantes. Oh ! la triste ironie ! le piteux fantôme des batailles, que cet enfant sans force, sans courage, blême, rongé d'angoisses ! Comme elles m'étouffaient ! Ah ! Lia ! chère Lia ! que de fois les os m'ont fait mal, en pensant aux coups de sabre ! Je m'éveillais la nuit, trempé de sueur ; je tâtais ma tête, mon corps avec mes mains, et je pensais que tout cela pourrait sûrement, que rien ne me sauverait de cette horreur, et que ma tâche au contraire me poussait au devant. Je me sentais lâche, et j'étais malheureux, jusqu'à l'agonie.

Il se tait, la figure cachée dans ses mains.

LIA. — Pauvre enfant ! quand as-tu tant souffert ?

AËRT. — Comme c'est vil, n'est-ce pas !

LIA. — Tout le monde sent cela, Aërt ; mais on tâche de s'étourdir. Tu avais plus de temps pour y penser que les autres.

AËRT. — Alors, vous ne me méprisez pas ?

LIA, le serrant contre elle. — On voit bien que tu n'as jamais aimé.

AËRT. — Pourquoi ?

LIA. — Crois-tu que tu ne me sois pas plus cher par tes faiblesses et tes misères ?

AËRT, sérieux. — Ah ! cela, j'aimerais mieux que non.

LIA. — Tu ne veux pas que je t'aime ?

AËRT. — Je voudrais que vous m'aimiez, à mesure que je le mérite.

LIA, souriant. — Quel petit puritain ! Je t'aime, à mesure que tu en as plus besoin.

AËRT. — J'ai besoin surtout qu'on m'aide à devenir grand.

LIA. — Puis-je t'enseigner le mépris de la mort, que je crains comme toi ?

AËRT. — Non, Lia ; c'est inutile maintenant : j'ai fait des progrès, tout seul.

LIA. — Est-ce que tu t'es accoutumé aussi à ce qui te faisait horreur ?

AËRT. — C'est la guerre que vous voulez dire ? Oui, je commence à sortir de ma lâcheté.

LIA. — Hélas !

AËRT. — Ne dis pas cela, si tu m'aimes ! Tu ne peux pas souhaiter que je sois lâche et que je souffre ? Lia ne répond pas.

AËRT. — Réponds, chère Lia, tu le souhaites ? réponds, qu'est-ce que tu as ?

LIA. — Je suis égoïste, Aërt ; je pense que cela vaudrait mieux pour nous.

AËRT. — Pour vous ? c'est pour le Stathouder que vous voulez dire ?

LIA. — Pour nous, Aërt : pour toi et pour moi.

AËRT. — Je suis prisonnier. Tu sais bien que je rêve.

LIA. — Tu rêves de t'enfuir, de t'éloigner de nous ; hélas ! tu rêves de nous combattre, de nous faire du mal.

AËRT. — Pas à toi, chère Lia : à ceux qui font du mal.

LIA. — On ne calcule pas tous les coups que l'on porte. Une guerre juste commet plus d'injustices qu'une paix malhonnête... Ah ! et puis, c'est une arme si lourde pour des bras comme les tiens !

AËRT. — J'ai réfléchi à tout cela. J'ai un vieux maître philosophe, qui m'entretient souvent du bonheur de l'humanité. Pour lui comme pour tant d'autres, la paix est le premier bien, la condition de tout progrès, la base des

temps nouveaux ; et pour frayer la voie à cette bénédiction de Dieu, la paix universelle, il se soumet sans peine et veut qu'on se soumette à l'injuste victoire, au crime accompli, à la grasse sécurité sous l'abri de la tyrannie. Je l'ai bien observé, Lia, lui et ceux de sa sorte. J'ai vu qu'il y avait plus d'égoïsme que de bonté en eux. Ils ne sont pas méchants, ils ne feraient pas le mal ; mais ils le subissent plutôt que d'ébranler la quiétude de leurs petits travaux, dont ils s'exagèrent l'importance pour se faire illusion. Cet amour de l'humanité, vois-tu, c'est surtout chez eux l'amour de soi-même ; et l'amour de la paix, c'est la peur de l'action.

LIA, le regardant attentivement. — Donc, tu veux agir ?

AËRT, baissant les yeux. — Je suis prisonnier.

LIA, après l'avoir observé un moment. — Que ferais-tu, si tu étais libre ?

AËRT, de même. — Libre, ce n'est pas assez.

LIA, plus bas. — Que ferais-tu, si tu étais le maître ?

AËRT. — Tant de choses ! tant de choses !

LIA. — Ne te défie pas de moi ; dis-moi quelles choses, Aërt.

AËRT. — La première de toutes : je leur rendrais goût à vivre.

LIA. — Ne l'ont-ils pas déjà ?

AËRT. — Non, on n'aime pas vraiment la vie, tant qu'on a peur constamment de mourir.

LIA. — N'est-ce pas au contraire qu'ils aiment trop la vie ?

AËRT. — Appelles-tu vivre cette existence de boutiquiers, âprement attachés aux petits gains de chaque jour, et en faisant deux parts, une pour des économies niaises dont ils n'useront jamais, et l'autre pour des satisfactions à pleurer de dégoût ?

LIA. — Je ne l'aime pas plus que toi ; mais si grossière qu'elle soit, tu vois bien qu'elle leur plait, puisqu'ils ne craignent rien tant que de la perdre.

AËRT. — Ah ! c'est justement parce qu'ils sentent l'ineptie de cette vie ; ils ne veulent pas mourir avant d'avoir tenté s'ils ne seront pas plus heureux une autre fois, s'ils ne comprendront pas, au moins, pourquoi ils ont vécu. Qui peut se résigner à l'absurdité de perdre tout d'un coup, pour toujours, des années d'efforts et de souffrances, sans que cela ait servi à rien, sans que cela signifie rien !

LIA. — Il ne suffit pas que la vie ait un sens, pour que l'on soit heureux. Si tu étais mon fils, j'aurais été sans cesse rongée de la crainte de te perdre.

AËRT. — Cela ne t'aurait-il pas fait plaisir de te sacrifier pour ton enfant ?

LIA. — Oui, cela me ferait plaisir.

AËRT. — Tu vois bien !

LIA. — Faut-il donc se sacrifier toujours ? Je le ferais pour te sauver ; mais c'est une triste joie. Hélas ! si l'on était sûr, au moins, de sauver ceux qu'on aime ! — Non. Je t'ai. Je te garde.

AËRT. — Vous pensez toujours à ce que vous pouvez garder ou perdre. Pensez donc à ce que vous pouvez donner. Vivez, soyez comme l'eau qui coule. Ce ruisseau ne s'inquiète pas s'il emporte avec lui la terre rongée des bords. Il verse paisiblement sa petite urne pleine. Le monde n'existerait pas sans ce bonheur des êtres, des fleurs jusqu'au soleil, cette joie de donner sa vie, jusques à l'épuiser, — qui est aussi une joie de mourir constamment.

LIA. — Nous ne sommes pas inconscients ; nous ne pouvons nous donner, sans savoir pourquoi.

AËRT. — Et c'est pourquoi je veux vivre, Lia, afin de vous montrer. Ah ! les raisons ne manquent pas, pour lesquelles se donner.

LIA. — Tu as une foi ?

AËRT. — J'ai l'âme brûlée de foi.

LIA. — Ce n'est plus l'âge des croisades.

AËRT. — Ce n'est pas en Dieu que je crois.

LIA. — En qui donc ?

AËRT. — En l'homme. — Longtemps j'ai cru en Dieu ; quand je souffrais le plus, c'est de lui que j'attendais mon secours, sans agir. Que son silence m'a fait souffrir ! — Un jour, j'ai réfléchi amèrement au proverbe ironique : « Aide-toi, le ciel t'aidera », et j'ai compris le sens caché sous son ironie : le ciel est en nous, Lia ; ici est Dieu.

LIA. — Quel Dieu ? tu viens de le nier.

AËRT. — Pense aux choses éternelles, et tu es éternel.

LIA. — Cela dépend-il de nous ?

AËRT. — Imagine un de ces juifs, de ces tristes marchands, qui possèdent des navires, des palais remplis d'or, et qui vivent toute leur vie dans d'infectes soupentes, sans air et sans lumière. Voilà comme ils sont tous ; seulement, les pauvres gens, personne ne leur a montré l'étendue de leurs biens ; enfermés dans le coin le plus sordide de la maison, ils n'ont jamais pensé qu'ils en pouvaient sortir. Je veux ouvrir la porte du taudis, je veux leur montrer ce qui leur appartient. Comme les employés à gages d'un maître difficile, ils tremblent de perdre leur salaire ridicule. Je veux qu'ils sachent qu'ils ne dépendent de rien, qu'ils sont maîtres d'une immense fortune, inactive, endormie. Qu'ils osent la regarder ! Éternels, qu'ils se sachent éternels ! Quelle magie que ce mot ! Comme la vie s'élargit ! La vue n'est plus troublée par les transes passagères. Les maladies, la mort, les peines quotidiennes, les craintes qui rongent la vie, quand elle se croit bornée à de niaises limites, s'effacent comme pluies d'avril, sous un rayon de soleil. On comprend que l'important est de ne pas vivre en vain, mais qu'il faut enfoncer sa griffe dans l'éternel, oser jouer sans cesse la vie contre la mort.

LIA. — Ne peut-on les convaincre, sans soulever la révolte et la guerre ?

AËRT. — Ne vois-tu pas qu'on vous empêche de vivre ? Afin d'être maîtres de vous, on endort votre pensée. Ceux

qui tiennent le pouvoir vous soufflent le néant, pour que vous ne sentiez pas le prix de la liberté qu'ils vous dérobent. Je viens à votre secours, au tien aussi, Lia ! Toi aussi, aide-moi ! Vous trouvez-vous heureux ? N'avez-vous pas honte du prix auquel vous avez acheté ce bien-être, qui ne vous est même plus sensible ? Vous souffrez en secret, sans oser vous le dire, parce que toute votre vie n'est qu'un pacte avec une injustice qui vous déshonore. Quelque prix qu'il en coûte, soyons libres. Et s'il n'est d'autre moyen que la guerre, vienne la guerre ! Ne crains pas. Le sang qui coule pour la justice, fait lever les moissons de joie. La vie ne produit pas de jouissance plus haute que celle de la donner.

LIA. — Tu sacrifieras la tienne, mon enfant, la nôtre peut-être : pour quel fruit ? Où nous entraînes-tu ?

AËRT, avec une exaltation croissante et malade. — A la joie. Je briserai les chaînes qui lient notre volonté. De quel droit des hommes qui ne croient à rien prétendent-ils étouffer l'énergie des êtres simples et sains ? Moi, je sens une foi qui m'emporte. Je dois la verser à ceux qui en ont besoin. Je réveillerai mon peuple, je serai son aiguillon, je déchaînerai l'héroïsme, au risque de lancer les tempêtes. Et que la vie me brûle et me dévore ensuite, pourvu que je l'aie rallumée dans les autres et en moi ! Il retombe frissonnant dans les bras de Lia.

LIA, émue. — Apaise-toi, apaise-toi !... O mon pauvre chéri, comme ces tempêtes balayeront tes petits os !... Aërt, haletant, ne peut répondre. Mon Dieu, tu ne peux plus respirer ! Tu es en sueur, tu trembles !... Te trouves-tu mal, Aërt ? Il fait signe que non, sans pouvoir parler. Repose-toi, mon petit, — là, sur mes genoux. Après un instant de silence, mettant les mains sur les épaules d'Aërt. Aërt !

AËRT. — Lia.....

LIA, prenant la tête d'Aërt entre ses mains, écartant ses cheveux, et plongeant ses yeux dans les yeux de l'enfant ; à voix presque basse. — Aërt, veux-tu que je t'aide ?

AËRT. — Quoi, que dis-tu, Lia ?

LIA. — Veux-tu de moi ?

AËRT. — Pour quoi ?

LIA. — Pour ce que tu as projeté !

AËRT. — O Lia, as-tu bien compris ce que je veux faire ?

LIA. — J'ai compris.

AËRT. — Tu es mon ennemie, Lia.

LIA. — Une ennemie qui donne tout, pour que tu l'aimes un peu.

AËRT. — Oh ! n'est-ce pas un jeu ?

LIA. — Je veux te délivrer, je veux mettre en tes mains le pouvoir que tu rêves ; je veux que tu tiennes de moi tes armes contre moi.

AËRT. — Pas contre toi, Lia.

LIA. — Contre nos injustices. Elles pèsent sur mon cœur, d'un poids insupportable. Depuis que tu as parlé, c'est un remords qui m'accable. Que faisons-nous du pouvoir que nous t'avons enlevé ? Toi, tu veux de grandes choses. Accomplis-les, Aërt. Fais ce que tu as rêvé !

AËRT. — Ainsi, tu es avec nous !

LIA. — Avec vous?... Quel autre est avec toi ?

AËRT. — Tu sauras tout, Lia. J'allais jouer ma vie sur un coup de fortune. Dans quelques jours, nous commençons la lutte pour sauver la Hollande.

LIA, toute pâle. — Quoi, Aërt, que tentes-tu ?

AËRT. — Prends garde ; une parole imprudente est maîtresse de nos vies.

LIA. — C'est une conspiration ?

AËRT. — Une évacion.

LIA, avec angoisse. — Quand, Aërt ?

AËRT. — A la fin de la semaine.

LIA. — Déjà !

AËRT. — Il y a tant d'années que j'attends !

LIA. — Mais moi, il y a une heure que je t'ai ; et demain, ce sera fini.

AËRT. — Nous nous reverrons. N'es-tu pas pour toujours mon amie?

LIA. — Oui, dis-moi ton projet.

AËRT. — A la chasse, samedi, nous allons en canot dans les marais d'Alkmaar. Près du bois de sapins, des amis sont cachés ; ils m'enlèvent. En une heure, nous arrivons à la mer. Une barque nous prend. Je rejoins les bannis, et je reviens à leur tête. Tu ne dis rien....

LIA. — J'ai peur.

AËRT. — C'est bon de risquer sa vie !... Comme tu sembles abattue !

LIA. — Aërt, ne te fâche pas de ce que je vais te dire.

AËRT. — Non, Lia.

LIA. — Reste encore. Pas cette fois !... Ah ! si tu étais tué !

AËRT. — Je puis mourir, chaque jour que j'attends.

LIA. — Tu as attendu des années ; ne peux-tu m'accorder encore quelques semaines ?

AËRT. — Impossible.

LIA. — Quelques semaines seulement. Pour mon bonheur.

AËRT. — Je le ferais si je pouvais, je te promets. Mais je ne suis plus seul en cause. Tout est prêt ; mes amis sont avertis. Un contre-ordre pourrait, non seulement les décourager, mais les perdre.

LIA. — Je les préviendrai.

AËRT. — Y penses-tu ! Tu jetterais la défiance parmi eux. Et vois, il suffit d'un seul oubli : ce serait la mort pour tous, et la ruine de mes espérances.

LIA. — Aërt, laisse-toi sauver par moi, par moi, Aërt !

AËRT. — Ne me sauves-tu pas ?

LIA. — Non, je ne fais rien, je ne fais rien dans tout cela. Tout a été prévu sans moi. Tu n'as pas besoin de moi.

AËRT. — J'ai besoin que tu m'aimes.

LIA. — A quoi bon ?

AËRT. — Cela me donne tant de courage !

LIA. — Tu en as plus que nous.

AËRT. — O ma chère Lia, ne sois pas si méchante ! Es-tu donc comme ces autres mamans, qui aiment tant leur fils que, pour le garder plus étroitement à elles, elles voudraient qu'il restât sans femme, sans amis, sans raisons de vivre, sans vie ?

LIA, avec un sourire attristé. — Oui, Aërt, je t'aime trop. Aërt soupire. Pourquoi presses-tu tes mains contre ton cœur ?

AËRT. — Ah ! il est si mal fait pour supporter la joie ! Avec une tendresse enivrée. O monde, je ne suis plus seul ! Monde, tu n'es plus mon ennemi !... Tu dois l'être pourtant. Les yeux à demi clos, avec un sourire de langueur fatiguée. Je ne sais plus haïr. Il me semble que j'ai perdu la moitié de mes forces. Lia regarde Aërt, souriante, hésitante, comme si elle voulait et ne voulait plus parler.

AËRT, l'interrogeant des yeux. — Quoi ?

LIA. — Rien.

AËRT. — Si, tu as quelque chose à me demander.

LIA. — Où doivent débarquer les bannis ?

AËRT. — Dans la baie de Borkum.

LIA. — C'est là que tu les rejoins ?

AËRT. — Oui. Pourquoi ?

LIA. — Pour rien. Elle frissonne.

AËRT. — Tu as froid ?

LIA. — Le brouillard monte des prairies. Ils se lèvent.

LIA, tendrement. — Reste, Aërt.

AËRT, suppliant. — Lia...

LIA, de même, à mi-voix. — Reste !

AËRT, avec une expression obstinée. — Non. Il s'écarte de Lia.

LIA, avec colère et dépit. — Ah ! Elle se détourne, fâchée, en tapant du pied, comme une fillette irritée. Puis presque aussitôt elle regarde Aërt du coin de l'œil, et, voyant sa peine, elle se rapproche et lui tend les bras. Il s'y jette et l'embrasse. Ils se séparent très vite, en entendant venir les gens de la suite de la princesse, et ils retournent lentement vers la ville, comme au début de l'acte, sans se parler, se regardant à peine.

ACTE III

Dans la chambre d'Aërt.

■

■

LIA et DIRCK, seuls.

LIA. — Qu'avons-nous fait ?

DIRCK. — C'était le seul moyen pour le sauver, madame.

LIA. — Êtes-vous certain qu'il n'eût pas réussi comme il voulait, si nous l'avions laissé faire ?

DIRCK. — Eh ! madame, je connais mon pays. Il faut être un petit niais, un pauvre petit niais généreux comme lui, toute sa vie enfermé dans une chambre, pour croire qu'on ressuscite un peuple, avec un appel aux armes. Rien ne les tirerait de leur apathie ; ils n'ont aucun désir de changer, et ils ont raison. Quand un pays est pourri, la sagesse est de n'y point toucher. Tous les changements, toutes les réformes ne font que hâter sa chute.

LIA. — J'ai honte ! j'ai honte !

DIRCK. — Ne vous inquiétez pas ; je prends le déshonneur sur moi.

LIA. — J'en ai ma part ; c'est moi qui vous ai conseillé.

DIRCK. — En ces sortes de choses, l'idée n'est rien ; il n'y a que l'exécution qui compte.

LIA. — Comme vous êtes avide d'accaparer toute la honte !

DIRCK. — J'en braverais bien d'autres pour un ami que j'aime.

LIA. — Je prévois sa peine et j'ai peur.

DIRCK. — Il ne s'agit pas de ménager sa peine, mais sa vie.

LIA. — Vous êtes bien sûr qu'elle eût été perdue si nous n'avions agi ainsi ?

DIRCK. — Est-ce que vous en doutez, madame ? Un mouvement populaire serait étouffé avec la dernière cruauté. Les armées ennemies, qui ont déjà une fois écrasé la Hollande, n'attendent qu'un signal, massées à la frontière, pour se ruer sur le pays. Que voulez vous que fassent des bandes d'ouvriers, mal armés, mal conduits ? Car où le pauvre Aërt aurait-il pu apprendre à diriger une guerre ? A la première rencontre, c'eût été la déroute ; et alors commençait une extermination impitoyable, sa tête mise à prix, Aërt traqué, vendu, livré à ces brutes féroces, qui se seraient amusées de le faire souffrir.

LIA. — O mon pauvre petit ! oui, je puis bien être lâche, pour le sauver de ces horreurs !

DIRCK. — Nous ne le sauvons pas seul, mais des milliers de gens et le pays entier. Le moindre prétexte suffirait à l'ennemi pour rançonner de nouveau la patrie, qui se relève à peine de ses ruines. Et nous ne pouvons oublier non plus, madame, que notre premier devoir est de préserver nos parents d'une insurrection meurtrière.

LIA. — Trop de raisons ! Vous cherchez à vous convaincre vous-même.

DIRCK. — C'est vrai ; celle-ci suffit : je veux sauver Aërt, avec ou malgré lui.

LIA. — Y réussirons-nous ? Qu'avez-vous dit à mon père ? Vous n'avez pas compromis Aërt ?

DIRCK. — Ne craignez rien, j'ai été prudent. Le récit que j'ai fait laisse entendre qu'Aërt est resté étranger au projet de soulèvement. Je n'ai nommé personne. J'ai dit que j'ai surpris l'autre nuit une conversation de paysans. Ils parlaient d'un débarquement ennemi ; leurs propos confirmaient les rapports de nos espions sur les préparatifs des bannis à l'étranger. Pas un instant à perdre pour empêcher les navires d'aborder. Les ordres sont donnés, La côte est

gardée, et la révolution, privée de ses chefs, attendant vainement un signal qui ne viendra pas, s'éteindra d'elle-même, sans une goutte de sang.

LIA. — Qu'il va souffrir, quand il verra se briser l'espoir qui le faisait vivre !

DIRCK. — Vous le consolerez, madame. Vous avez des secrets pour effacer ses peines.

LIA. — Comme vous avez dit cela, Dirck ! On croirait que vous me le reprochez.

DIRCK. — Nullement. Vous doutez de vous, je vous rends confiance dans votre pouvoir. Il n'est pas sans douceur d'essuyer les larmes de ceux qu'on aime.

LIA. — Dirck, vous êtes jaloux.

DIRCK. — Quelle idée, madame !

LIA. — Vous êtes jaloux de ce que j'aime Aërt.

DIRCK. — Et quand cela serait !... Souriant. Pardon.

LIA, souriant. — Vous l'aimez donc bien, vous aussi ?

DIRCK. — J'avais de l'affection pour lui, une amitié d'enfance ; mais je ne me doutais pas de ce qu'il était pour moi, jusqu'au moment où j'ai vu que j'allais le perdre. Maintenant encore, j'ai peine à me l'expliquer. J'avais plaisir à le voir, à le consoler, à le railler parfois, à exciter contre moi sa colère naïve ; je croyais m'en amuser. Quelle place cette petite figure pâle a prise dans mon cœur ! Si elle s'en retirait, quel vide ce serait en moi !... Mais quoi ? qu'est-elle donc pour moi ? J'ai la gorge serrée, à la pensée qu'il pourrait mourir. Mais qu'est-ce que je deviendrais, moi ? Je ne donnerais pas un florin de ma vie !

LIA. — Je sens tout cela, Dirck ; mais je suis surprise que vous, vous le sentiez.

DIRCK. — Personne n'en peut être plus étonné que moi. Cette demi-heure que j'allais passer, tous les deux ou trois jours, dans sa chambre, par pitié à ce que je croyais, surtout par habitude, aujourd'hui elle me paraît le centre au-

tour duquel tourne ma vie tout entière. Pourquoi, dites-moi pourquoi ?

LIA. — Vous ne le comprenez pas, Dirck, parce que vous aviez le bonheur de jouir constamment de sa présence. Il a fallu un choc pour que vous vous en aperceviez. Mais moi, je puis vous le dire, qui, pendant des années, ai été séparée de lui et ne l'ai vu vraiment que depuis quelques jours. C'était comme si je respirais pour la première fois la fraîcheur virginale des champs. Je m'y attendais si peu, et cela fut si fort que je fus près de défaillir. J'ai senti combien j'avais été malheureuse jusque-là, et la misère de ma vie. Je la supportais, avec un dégoût caché, et je n'avais pas la force de m'élever au-dessus ; je m'abandonnais, découragée, à la lâcheté des pensées qui règnent dans notre monde ; et déjà se levaient, du fond de mon ennui, les mornes et odieux désirs, où l'âme malade achève d'agoniser. A quoi sert de lutter, s'il n'y a que sottise ou ignominie ?... Mon Dieu ! quand je vis cet enfant, seul au milieu d'ennemis, luttant de toutes ses forces avec ses bras débiles et son cœur héroïque, ah ! ce fut comme si sa faible main se tendait vers moi qui me noyais. Avec quel désespoir je la saisis ! Pour la première fois, j'ai senti le prix de la vie, en le regardant vivre.

DIRCK. — C'est vrai, madame : celui qui, sans agir, garde son âme pure, fait plus de bien au monde que celui qui veut faire du bien, avec une âme souillée.

LIA. — Ses yeux éclairent ma vie. S'ils s'éteignaient, je retomberais de nouveau dans la nuit d'où ils m'ont retirée... Ne me quitte pas, Aërt !...

DIRCK. — Silence, le voici.

AËRT, avec une expression, toute nouvelle chez lui, d'abandon juvénile et serein. — Lia, Dirck, tous deux ici ! Vous m'attendiez ? Vous avez l'air de deux enfants pris en faute. — Que faisiez-vous, Lia, avec ce méchant garçon ? Vous conspiriez contre moi, je suis sûr.

LIA. — Pourquoi dites-vous cela, Aërt ? Vous savez bien que nous vous aimons.

AËRT. — Oui, je le sais ; pardon, je plaisante. J'ai foi en vous. Ah ! vous ne connaissez pas le bonheur qu'on éprouve à croire enfin en un ami. Lia, c'est à vous que je le dois ; avant, je doutais de tout, et cela fait bien mal.

DIRCK. — Merci pour moi.

AËRT. — Dirck, je ne veux pas te faire de peine ; mais on eût dit que tu prenais plaisir à m'inquiéter. Comment aurais-je pu être tout à fait sûr de toi ? Au fond, avoue-le, tu ne l'étais pas toi-même.

DIRCK. — Diable ! laissez-moi au moins mes illusions.

AËRT. — Excuse-moi si je me trompe. Il me semblait voir d'étranges choses en toi. Peut-être que ce n'était pas vrai, et que je les inventais.

DIRCK. — Dites un peu.

AËRT. — Tu es un garçon bizarre. A des moments, tu te serais jeté dans le feu pour moi. A d'autres... Non, je ne dois pas dire...

DIRCK. — Mais si, mais si, parlez.

AËRT. — A d'autres, tu avais envie de m'y pousser.

DIRCK. — Aërt !

AËRT. — Oui, je savais bien, j'ai eu tort de parler ; mais est-ce que ce n'est pas un peu vrai ?

DIRCK, sans répondre. — Et maintenant, doutez-vous toujours ?

AËRT. — Non, je ne doute plus.

DIRCK. — Vous croyez que j'ai changé ?

AËRT. — Non, ce ne sont ni tes mérites, ni les miens, qui m'ont rendu la foi ; ce sont ceux de ma chère Lia. Sa pitié, les larmes qu'elle a versées, ont effacé de moi les soupçons qui me rongeaient. Mon ami, pardonne-moi ma défiance passée. J'en étais la première victime.

LIA. — Vous avez l'air tout heureux.

AËRT. — Je vous vois, chère Lia.

LIA. — Non, méchant, ce n'est pas pour cela. Hélas ! c'est tout le contraire.

AËRT. — Chut. Il regarde Dirck.

DIRCK. — Vous avez des secrets à vous dire ; je vous laisse. Il sort.

LIA. — Est-ce que ce n'est pas vrai, Aërt ? Tu es heureux, parce que tu penses à me quitter.

AËRT. — Non parce que je vais te quitter, Lia ; mais parce que je vais être libre.

LIA. — Oh ! libre, libre, qu'est-ce que cela a donc de si précieux ? Est-ce que je t'en aimerai mieux ?

AËRT. — Chère égoïste ! Mais moi, je t'aimerai mieux, non comme un petit esclave, mais franchement, en plein jour.

LIA. — Ah ! moi, je serais bien l'esclave de celui que j'aime !

AËRT. — Ne m'en veux pas. L'heure est venue, l'oiseau doit quitter son nid.

LIA. — Il n'y est pas seulement resté huit jours.

AËRT, souriant. — Chère Lia, souris-moi, j'ai honte d'être heureux.

LIA. — Alors c'est vrai, c'est vrai ?

AËRT. — Quoi donc ?

LIA. — C'est une si grande joie pour toi ?

AËRT. — Mais tu l'as dit toi-même.

LIA. — Oui, mais j'espérais que tu me démentirais.

AËRT. — C'est ma vie, Lia.

LIA. — Et si pourtant cela ne se pouvait plus ?

AËRT. — Que dis-tu ?

LIA. — Si ton projet échouait, si tu ne pouvais partir...

AËRT. — Je mourrais.

LIA. — Non, ne dis pas cela.

AËRT. — C'est toi qui me le demandes.

LIA. — Ne serait-il pas bon de vivre tous deux ensemble ?

AËRT. — J'ai juré de ne pas survivre un jour à la ruine

de mon rêve. Je ne ferai pas comme les autres hommes. Jamais je n'accepterai une réalité rebelle à mon désir. J'ai horreur de la défaite consentie, des lâches résignations. Ma volonté forgera ma vie, ainsi qu'elle l'a résolu ; ou elle la brisera, comme un fer mal trempé.

LIA. — Mon Dieu !

AËRT. — Mais pourquoi t'amuses-tu à te tourmenter toi-même ? Nous vaincrons, je te promets.

LIA. — Des deux côtés, je vois le chagrin pour moi. Si tu es vainqueur, qu'advient-il de mon mari, de mon père, que mon silence trahit ? Et si tu es vaincu...

AËRT. — Ne crains rien de ma victoire, je protégerai les tiens. Ils m'ont fait beaucoup de mal ; mais je n'ai plus de haine, je ne veux que sauver la patrie de leurs mains. O Lia, ne parle pas de trahison. Tu sais que ce n'est pas pour moi seul que je lutte ; ce n'est pas une ambition personnelle. Il s'agit de délivrer notre pays opprimé. Quelle joie de penser que nous y travaillons ensemble, que mon amie, mon aimée, celle dont mes rêves d'enfance étaient déjà remplis, marche à côté de moi, nos doigts entrelacés, et que plus tard son nom, ce doux nom, que tant de fois j'ai murmuré le soir, avant de m'endormir, par le peuple de Hollande sera marié au mien.

LIA. — Hélas !

GOVERT *entre bouleversé.*

GOVERT. — Monseigneur Aërt...

AËRT. — Govert !

GOVERT, *voyant Lia.* — Excusez, monseigneur. C'est par rapport à cette serrure. J'ai deux mots à vous dire.

AËRT. — Quoi donc ? Il s'approche.

GOVERT, *bas et vite.* — Éloignez la princesse. Il faut que je vous parle.

AËRT, *à Lia.* — Pardon, madame. Un instant seulement. Il va avec Govert au fond de la chambre, près de la fenêtre. Lia feuillette un livre ; mais très préoccupée, elle ne cesse de regarder de leur côté.

GOVERT. — Monseigneur, tenez-vous bien ; le sacré bon Dieu de malheur s'acharne contre nous. Nous sommes flambés. Ils savent tout.

AËRT. — Quoi, Govert, nos projets ? Cela ne se peut.

GOVERT. — Le plus terrible reste à dire. Aërt ne peut parler ; il fait signe à Govert de continuer. La petite troupe des proscrits a débarqué hier. On les a laissés descendre, s'engager dans le pays. La route est maintenant barrée derrière eux, ils sont cernés... Que faites-vous, monseigneur ?

Aërt chancelle.

AËRT. — O Govert ! c'est comme si le monde s'écroulait.

GOVERT. — Attention ! On est là.

AËRT. — Qui nous a trahis ?

GOVERT. — Il a fallu qu'on nous écoutât ; il y a certains détails dont ils sont avertis, et que vous seul et moi, nous connaissions.

AËRT. — Moi seul et toi, dis-tu ?

GOVERT. — Ce n'est pas le temps d'y songer. Nous sommes trahis, voilà le fait ; et là-bas, six cents braves gens sont pris dans l'étau meurtrier. Ce soir, demain, l'étau se resserrera, et ce sera fini.

AËRT. — Bien, ce n'est pas le moment des larmes en effet. Il va prendre son manteau.

GOVERT. — Que voulez-vous faire ?

AËRT. — Je viens avec toi. Allons les rejoindre.

GOVERT. — Restez. A quoi bon vous perdre aussi ?

AËRT. — Tu ne crois pas que je vais vous abandonner ?

GOVERT. — Eh ! il ne nous reste plus qu'à mourir.

AËRT. — Nous partirons, cette nuit.

GOVERT. — Vous ne pourrez. La ville est remplie de patrouilles.

AËRT. — Trouve un moyen. Je veux sortir d'ici.

GOVERT. — Soyez prudent.

AËRT. — Il ne s'agit plus de prudence. Il faut expier maintenant.

GOVERT. — Expier, monseigneur ? Expier les fautes des autres ? Pauvre cher innocent, vous allez payer pour tous.

AËRT. — Je paye aussi pour moi. Va, tu ne sais pas, Govert. Govert sort.

LIA s'approche timidement d'Aërt. — Aërt, qu'est-ce qu'il vous a dit ? Est-ce qu'il y a de mauvaises nouvelles ?

AËRT, les yeux baissés, n'osant regarder Lia. — Oui, il y a de mauvaises nouvelles.

LIA. — Quelles, Aërt ?

AËRT ne répond pas. Après un instant. — Je pars, ce soir.

LIA. — Ce soir ! Non, tu ne peux partir.

AËRT, la regardant. — Pourquoi ?

LIA. — Le complot est découvert, tu viens de le dire, ils savent... Je ne veux pas.

AËRT. — Je n'ai rien dit, Lia. Lia détourne les yeux.

AËRT, la regardant. — Ainsi, c'est vrai ?

LIA. — Quoi ? Que veux-tu dire ? Tais-toi, tais-toi ! Elle lui met la main sur la bouche.

AËRT, se détournant. — Sois tranquille, je ne dirai rien ; je n'ai pas la force de parler. Mon cœur se briserait si je disais ce que je sens. Oh ! cela me déchire !

LIA. — Aërt, Aërt, je t'aime !

AËRT. — Au moins, fais comme moi : de grâce, ne parle pas.

LIA. — J'ai peur de ce que tu caches. Dis-moi ce que tu penses, ce que tu penses de moi. Aërt s'est assis, et pleure, le visage caché dans ses mains.

LIA, se jetant à ses genoux et tâchant d'écarter ses mains. — Mon enfant ! mon petit !

AËRT, la repoussant. — Non.

LIA. — Dis que tu resteras, que tu ne partiras point.

AËRT, se soulevant brusquement, et regardant Lia, avec des yeux égarés. — Non, je ne peux pas le croire. Lia, tu ne sais pas ce que tu as fait ? C'est trop affreux ! Lia !

LIA. — Qu'ai-je fait ? Que, sais-tu ?

AËRT. — Tu as attiré les miens dans un guet-apens. Ils sont séparés de leurs vaisseaux et cernés. Six cents hommes vont mourir, par toi.

LIA, violemment. — Ce n'est pas vrai !

AËRT. — Govert vient de me le dire.

LIA, bouleversée. — C'est faux ! Aërt, tu ne crois pas que je le savais ? Tu ne crois pas que je l'ai voulu ? Aërt ne répond pas.

LIA. — Oh ! tu le crois !... Écoute-moi, Aërt, je te dirai tout... Écoute : je t'ai trahi... Laisse-moi aller jusqu'au bout. Après, tu me jugeras ; tu feras de moi ce que tu voudras... Je ne voulais pas te perdre ; je ne pouvais supporter de ne plus te voir. J'ai tâché de retarder tes projets. Je voulais... on devait empêcher le débarquement des proscrits... mais pas les attirer !... Mon Dieu ! on m'a trahie, moi aussi ! Aërt, Aërt, crois-moi, dis-moi que tu me crois ! Aërt la regarde en silence. Ne me regarde pas ainsi ; ton mépris me fait mal. Dis-moi que tu me crois !

AËRT. — Je te crois. Et pourtant... Mais je ne pourrais vivre, si je ne te croyais pas. Et il faut que je vive, il faut que je fasse mon devoir.

LIA. — Ton devoir est de rester, d'attendre une autre occasion. Je te jure de t'aider, de te faire vaincre plus tard.

AËRT. — Plus tard ? Penses-tu qu'à présent un millier d'hommes vont mourir par ma faute ?

LIA. — Mon crime, non le tien.

AËRT. — Ne dois-je pas le réparer, si je t'aime ?

LIA. — Oh ! tu m'aimes encore !

AËRT. — Non, non, n'approche pas, ne parle pas. Je ne sais plus ce que je dis. Je ne veux plus penser. J'ai besoin de toutes mes forces. Rentre Dirck, l'air sombre.

LIA. — Oh ! Dirck, si vous saviez !

DIRCK. — Je sais, je sais.

LIA. — Alors, c'est vrai ?

DIRCK. — C'est vrai. Il s'assied, accablé. Qui vous l'a dit ?

LIA. — Govert. O Dirck, il veut partir, il veut aller les rejoindre.

DIRCK, se levant précipitamment. — Vous ne ferez pas cela, Aërt.

AËRT. — Ne t'inquiète pas de moi.

DIRCK. — Il n'y a plus d'espoir. Une armée espagnole sera ici dans trois jours.

AËRT. — Que dis-tu ?

DIRCK. — Elle est en route maintenant. On l'a mandée cette nuit, en vue d'un soulèvement.

AËRT. — Elle arrivera trop tard.

DIRCK. — Quel est votre dessein ?

AËRT. — Ainsi, toi aussi, Dirck, tu m'as trahi ?

LIA. — O Aërt, Aërt !

DIRCK. — Vous savez ? Eh bien, que m'importe ? Oui, je vous ai trahi. Je ne veux pas que vous vous fassiez casser la tête sottement pour la patrie, que vous ne sauverez pas et que vous allez achever de détruire. Vous voulez partir, cette nuit. Vous ne partirez pas. Vous me connaissez : vous savez que je ne reculerai devant aucun moyen pour vous en empêcher. Je me moque du mépris. Je vous aime. Je vous trahirai.

AËRT. — Tu n'as aucun pouvoir sur ma vie. Demain, je serai sorti de cet odieux palais.

DIRCK. — Je ne vous quitterai pas d'une minute, cette nuit.

AËRT. — Fais donc. Tu veilleras un mort.

LIA, tâchant de réprimer sa douleur, revient près d'Aërt. — Non, Dirck, silence, je vous l'ordonne. Nous avons fait un crime ; ne l'aggravez pas encore. Aërt, apaise-toi : tu partiras, je te le promets ; oui, moi, je t'aiderai à partir.

AËRT. — Est-ce vrai ? Cette nuit, je partirai ?

LIA. — Tout à l'heure, tout de suite, comme tu l'ordonneras.

AËRT. — Oh ! je ne t'ai donc pas perdue tout à fait !

DIRCK. — Vous êtes folle, madame ; il va mourir.

LIA. — Dirck, nous étions libres de nous déshonorer ; mais il ne nous est pas permis de lui infliger notre honte, sous prétexte de le sauver. Je l'aime trop pour pouvoir supporter la pensée qu'un jour il se mépriserait, comme je me méprise en ce moment.

DIRCK. — Je tiens plus à sa vie qu'à tout le reste.

LIA. — Sa vie est de toute façon perdue maintenant, et la nôtre aussi. Il s'agit de sauver le reste. Aërt, assis toujours, les regarde tous deux, immobile et rêvant. Silence.

LIA, regardant à la fenêtre. — Voici la nuit. — Aërt, prépare-toi. Dirck, après un violent combat intérieur, s'agenouille en silence devant Aërt, et lui baise la main. Aërt le regarde sans bouger. Lia, debout près du fauteuil, lui prend l'autre main. Ils l'interrogent des yeux. Aërt les regarde tour à tour, avec un sourire triste.

AËRT, avec un soupir. — Allons !

DIRCK, se relève. — Monseigneur, les rues sont pleines de police et de troupes. Vous ne ferez pas deux pas sans être reconnu. Puisque le sort en est jeté, il faut brusquer les choses. Je m'en vais chez Govert.

AËRT. — Que veux-tu faire ?

DIRCK. — Il faut qu'on vous enlève ; on ne vous laisserait pas, je le sais, sortir librement du château. Govert passera par hasard dans la cour, ici, avec quelques solides compagnons. J'amènerai de mon côté trois ou quatre bons drilles qui vont droit à leur but par le chemin le plus court. J'entrerai avec eux par la porte de la tour. Vous descendrez alors. Je réponds du coup de main. Avant que les gens de M. le Stathouder aient eu le temps de se remettre de leur surprise, vous serez hors du château, au milieu de vos amis. Mais il faut qu'aus-sitôt la ville se soulève, ou vous êtes perdu.

AËRT. — Ils n'attendent que le signal.

DIRCK. — Je m'en vais le donner. Il va vers la porte, puis revient.

AËRT. — Que veux-tu ?

DIRCK, un peu troublé. — Il faudrait... J'ai besoin que vous

me donniez un signe qui me fasse reconnaître de vos partisans. Aërt écrit quelques mots, qu'il lui remet.

AËRT. — Je ne mets point ton nom, pour ne pas te compromettre.

DIRCK, lisant. — « Ayez confiance en lui, comme j'ai confiance moi-même. »... Aërt!... Aërt lui sourit, avec un mélange d'affection et de hauteur, et lui fait signe de sortir.

LIA cache son trouble en s'occupant d'Aërt. — Est-tu vêtu chaudement? La nuit est humide.

AËRT. — J'ai mon manteau.

LIA. — Ce justaucorps est léger. Mets plutôt celui que tu avais hier, le velours gris. Elle cherche parmi les vêtements.

AËRT. — Laisse, Lia, je ferai bien cela tout seul.

LIA. — Non, c'est mon dernier plaisir. Elle pleure brusquement, en l'habillant.

AËRT. — Ne pleure pas, Lia. Lia... Il lui prend doucement la main. Lia fait effort pour ne pas pleurer, et tâche de parler d'un ton tranquille ; mais sa voix tremble.

LIA. — Ton col est trop ouvert. Elle lui noue sa cravate. Aërt embrasse les mains de Lia.

LIA. — O mon petit Aërt, vraiment, tu m'aimes encore?

AËRT, hochant la tête avec gentillesse. — Je crois bien !

LIA. — Après tout ce que j'ai fait ?

AËRT. — Tout se pardonne, quand on va mourir.

LIA. — Pas cela, Aërt, pas cela !

AËRT. — Il me semble que je suis déjà mort et que tu m'habilles sur mon lit.

LIA. — Ah ! savais-tu ce que tu étais pour moi, combien j'avais besoin de toi ? Qu'est-ce que je deviendrai ?

AËRT. — Pauvre Lia, oui, tu méritais un meilleur sort.

LIA. — Ce qui me désespère le plus, c'est de penser que ma vie n'aura servi qu'à perdre la tienne.

AËRT. — Ne te tourmente pas. Qui sait ? Je n'étais peut-être pas fait pour vivre.

LIA. — Nos pauvres vies gâchés, qui auraient pu être heureuses...

AËRT. — Pourquoi ne nous sommes-nous pas connus plus tôt, Lia ?

LIA. — J'ai été si longtemps près de toi, et je n'ai pas su te voir !...

AËRT. — Moi-même, je ne me voyais pas. L'âme sommeille pendant la longue enfance. Elle s'éveille brusquement un jour, et l'on sent que le maître est venu, qu'il faut lui obéir.

LIA. — Que dois-je faire ? que dois-je faire ?

AËRT. — Pense à moi, quand je n'y serai plus. Garde mes rêves. Tâche qu'ils revivent un jour dans d'autres petits Aërts, de vrais enfants de ton sang, qui me ressemblent.

LIA. — Non, je n'aurai jamais qu'un seul enfant, un cruel et bien aimé garçon, qui veut me laisser seule. Une cloche sonne.

LIA. — Mon Dieu ! l'heure approche, il faut que tu sois prêt. Elle lui met son épée. Tu es heureux de lutter, de savoir ce que tu veux ! Moi, je reste, j'hésite, je vais me torturer, attendre dans l'angoisse. Tu es heureux d'avoir foi en ton devoir et de l'accomplir sans peur !

AËRT, tout bas. — Lia, il ne faut pas dire cela. J'ai un peu peur aussi... Que ferai-je au milieu de ces brutes armées ? Je ne sais pas parler aux hommes. Et puis, ces boucheries... Et la mort est terrifiante toujours, même quand on l'appelle. Mais je dois passer outre. C'est mon lot : il faut bien l'accepter.

LIA. — Mon enfant ! Et je te prends une partie de tes forces ! Aërt, je ne serai plus lâche. Je ne serai plus un obstacle pour toi. Va, suis ta destinée, donne ta vie. Aërt sourit, en regardant Lia.

LIA. — Tu souris. C'est ridicule, n'est-ce pas, que moi, je t'encourage ?

AËRT. — Non, je t'aime bien, Lia.

LIA. — Tout ce que je puis te dire, tu te l'es dit cent fois.

AËRT. — Non, tu ne me connais pas ; cela me fait du bien, Lia. Tu ne sais pas comme j'ai besoin d'être soutenu moi-même. Tu t'imagines, comme les autres, que je suis inébranlable. Moi aussi, je souffre du doute, plus souvent qu'on ne croit.

LIA. — Tu doutes de toi, Aërt ?

AËRT. — Crois-tu que la faiblesse des autres ne finisse pas à la longue par vous pénétrer aussi ?

LIA. — Oh ! il ne faut pas, il ne faut pas. Défends ta foi. C'est nous que tu défends. En la sauvant, c'est mon âme, c'est l'âme de milliers de gens que tu sauves. Je crois en toi ; ah ! que je voudrais pouvoir te le faire sentir !

AËRT. — C'est vrai ? tu crois en moi ?

LIA. — De tout mon être.

AËRT. — Cela t'est nécessaire que je me sacrifie ? Cela vous est nécessaire à tous ?

LIA. — Oui.

AËRT. — Si tu savais la force que donne au cœur la foi de ceux qu'on aime !

LIA. — Alors, tu es vaillant, à présent, mon Aërt ?

AËRT. — Oui.

LIA, regardant à la fenêtre. — Ah !

AËRT. — Ce sont eux ? Lia fait signe que oui.

AËRT, s'avançant en tremblant. — Lia, mon adorée Lia... Ils s'embrassent passionnément.

LIA, souriant tristement. — Adieu, petit Aërt. Adieu, Lia. Votre vie est finie.

AËRT, de même. — Pauvre Aërt, pauvre Lia, vous avez eu peu de bonheur.

LIA, à mi-voix. — Courage !

AËRT, avec un soupir. — Allons. On ne vit point pour être heureux. Un coup de feu. Puis des cris au dehors. Ils tressaillent.

AËRT. — On les a reconnus. Il veut sortir.

LIA, tâchant de le retenir. — Attends.

AËRT a couru vers la porte, qu'il veut ouvrir. — Lia, Lia, je ne peux pas ouvrir.

LIA vient l'aider. — Je ne peux pas non plus. Nouveaux coups de feu. Cris plus forts. — Lia et Aërt secouent la poignée de la porte, sans réussir à ouvrir.

AËRT, désespéré. — Lia, ils se battent, ils se battent sans moi !

LIA. — La porte s'ouvrirait tout à l'heure.

AËRT, avec angoisse. — On dirait... Lia, on dirait qu'elle est fermée.

LIA. — Fermée !

AËRT. — Ah ! on a tourné la clef, en dehors.

LIA. — Mais qui a pu faire cela ?

AËRT. — J'ai entendu la serrure qui remuait. Je n'y ai pas pris garde. Lia, c'est Dirck qui m'a trahi encore !

LIA. — Non, il était sincère. Tu vois bien qu'il a amené Govert.

AËRT. — Qui me dit que vous ne vous êtes pas entendus ?

LIA. — Je te jure...

CRIS AU DEHORS. — Aërt !

AËRT, affolé. — Ils m'appellent !... Il court à la fenêtre et crie : Prisonnier, je suis prisonnier ! Les portes sont fermées... Clameurs et coups de feu.

AËRT. — Chacun de ces coups me frappe dans le cœur.

LIA. — Tais-toi. Les autres vont t'entendre.

AËRT. — Je ne vois rien, tout est noir... Oh ! ne pas même savoir si Dirck m'a trahi, ou s'il est là, s'il meurt !...

LIA. — Écoute. On monte...

AËRT, courant vers la porte. — Oui. Dans l'escalier... Des pas... Ce sont eux, ils m'ont entendu. Mon Dieu, faites que ce soient eux ! La porte s'ouvre. Le Stathouder paraît. Aërt pousse un cri et se réfugie au fond de la chambre. Lia s'avance instinctivement pour le protéger.

LE STATHOUDER, goguenard et brutal, avec un éclair de colère méchante dans ses yeux rusés. — Eh ! bien, mon garçon, il paraît

que tu ne te trouves pas bien chez moi ? Tu voudrais me quitter ? J'en suis fâché. Je tiens à toi. Je te garde... Allons, allons, n'essaie pas de te sauver. Tu sais bien que cette porte est fermée. Tu l'as fait condamner toi-même, nigaud. Ne t'agite donc pas, tu es pris, tu n'as plus rien à faire. Dégrafe ton manteau et assieds-toi. Je ne te ferai pas de mal. Je ne veux pas. Je ne peux pas. Nous fermerons mieux la cage seulement, à l'avenir... Ces braillards paieront pour toi. Quelle voix ils ont ! Bah ! ils jouissent de leur reste. La cour est bloquée. Il y en a pour un quart d'heure. Il s'assied tranquillement, et regarde Aërt, d'un air de raillerie méprisante. Aërt, les yeux égarés, sans force et sans voix, s'appuie au mur, en face. Lia va près de lui, le soutient et le console.

LE STATHOUDER. — Tu n'es pas fort. Tu veux jouer avec moi, et tu ne sais même pas les règles du jeu. Il n'y a point de mérite à gagner ; tu te livres toi-même. Tu as un secret, et tu le donnes à une femme ! Tu veux bouleverser mon État, et il suffit d'une promenade avec ma fille, pour que tu la fasses maîtresse de tes pensées les plus intimes ! Imbécile, mais elle se moquait de toi !

LIA. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Quelle lâcheté ! Aërt, crois-moi ! J'étais sincère...

AËRT. — Je le sais, Lia ; je t'ai pardonné. Rien de tout cela n'est ta faute. C'est la mienne ; il a raison. Je me suis tué moi-même. J'ai été trop faible ; je n'ai pu me passer d'amis. Ah ! stupide cœur ! J'étais fort contre mes ennemis. Mes amis m'ont perdu.

LE STATHOUDER. — Quand on veut réussir, mon petit, il faut n'aimer rien.

AËRT, dans une exaltation désespérée. — Oui, n'aimer rien, n'aimer rien... O désert, où il faut vivre, pour rester fort, pour garder ses pensées à l'abri de ce monde menteur et meurtrier ! Vie odieuse qui vous écrase, dès qu'elle vous sent désarmé ! Je ne suis pas encore vaincu... Laisse-moi, Lia ; je ne veux plus d'amour : l'amour pourrit l'âme. Va-t'en,

je me ressaisis ; je m'appartiens à moi-même ; je suis seul enfin, seul comme j'aurais toujours dû être. Fini de la confiance, de la pitié, de la tendresse ! Fini de tout ce qui est lâche et humain ! Seule, ma volonté !

LE STATHOUDER. — Trop tard.

CRIS AU DEHORS. — Aërt !

AËRT. — Pas pour être libre ! Il se jette par la fenêtre.

A LA MÉMOIRE
DE MON CHER MAITRE ET AMI
GABRIEL MONOD

Le Triomphe de la Raison

DRAME EN TROIS ACTES.

*« J'ai devancé la victoire ;
mais je vaincrai. »*

*Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Œuvre,
le 21 juin 1899.*

PERSONNAGES

| | |
|-------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| ADAM LUX, délégué de Mayence à la Convention. | MM. DESSONNES |
| ANTOINE HUGOT-CRANVILLE, député girondin, hors la loi. | MITRECEY |
| GUILLAUME FABER, député girondin, hors la loi. | POLLET |
| FOSSETTE, modiste de Paris, maîtresse de Hugot. | M ^{lle} DELVAIR |
| MARQUIS DE MAILLÉ. | MM. Robert LISER |
| SCEVOLA HAUBOURDIN, capitaine sans-culotte. | CHARNY |
| ANAXAGOBE POULET-RUAULT, commissaire de la Convention aux armées. | BOUTHORS |
| UN ROYALISTE. | AVERNÈS |
| LA RAISON. | M ^{lle} DEBLIGNY |
| LE CADAVRE DE MARAT. | |

SOLDATS, PEUPLE, BOURGEOIS, FILLES.

(La scène à Paris et en province française, juillet-août 1793.)

ACTE PREMIER

A PARIS.

Chez Fossette. Petit entresol, dans une des rues entre le Pont-Neuf et l'École de Médecine. Crépuscule. Orage. Les réverbères s'allument, au dehors. On entend au loin le canon, le tonnerre, le bruit de la foule, les cris des vendeurs de journaux. La chambre est dans la demi-obscurité.



SCÈNE PREMIÈRE

HUGOT, FABER, FOSSETTE.

Hugot marche à grands pas. Faber est assis. Fossette, toujours en mouvement, cause, travaille, va et vient à travers la chambre.

FOSSETTE. — Le canon !

FABER. — Le cadavre sort de la maison.

FOSSETTE. — Il pleut à verse... L'orage...

HUGOT. — La terre et le ciel grondent. Le monstre va rentrer dans le sein de la nature.

FABER. — Toutes les puissances de destruction se lamentent sur la mort de Marat.

HUGOT. — Écoutez cet impur bouillonnement. Paris frémit. Un peuple soulé de douleur se rue aux pieds de la bête égorgée. La charogne de Marat monte au Panthéon.

FABER. — L'hydre n'est point morte ; le sang empoisonné féconde la terre. Dans l'ombre sinistre de Paris, je sens grouiller, cette nuit, des milliers de Marats.

HUGOT. — Ville esclave, tous les hommes libres de l'univers ont beau souffrir pour t'arracher tes fers, tu seras esclave toujours. L'habitude séculaire des tyrans a plié ton échiné et durci ton cerveau. Paris féroce et stupide, qui dévore toutes les forces de la nation, pour les servir en holocauste à quelque idole affamée, un Capet, un Marat,

un Baal sanguinaire, Paris assassin, qui nous délivrera de ton joug, plus lourd que celui des Rois !

FABER. — Prends garde, Hugot ; parle moins fort. Nous sommes à l'entresol : de la rue on peut entendre.

HUGOT. — Qu'ils m'entendent ! C'est pour eux que je parle !

FABER. — Si tu cherches à te perdre, pense au moins à ton amie qui paierait de sa tête tes imprudences.

HUGOT, prenant la main de Fossette. — Pauvre Fossette ! Pardonne-moi : quand la haine m'emplit le cœur, tout le reste disparaît.

FOSSETTE. — Parle à ton aise, mon cher Hugot. Je ne crains rien ; ils sont trop occupés ce soir pour t'entendre.

FABER. — Fermons les volets : nous serons plus tranquilles.

HUGOT. — Oui, ferme, ferme, qu'on n'entende plus ce bruit odieux de fête. Fossette ferme les volets et la fenêtre. Faber allume. Le bruit s'éteint. Canon assourdi. Dieu ! être forcé de se cacher pour parler librement !

FOSSETTE, à Hugot. — Tu trembles de colère !

FABER, à Fossette. — C'est un remords pour moi de vous mettre en péril.

FOSSETTE. — Mais c'est tout l'intérêt de ma vie, le risque que vous me faites courir !

FABER. — Généreuse fille !

FOSSETTE. — Qu'y a-t-il de plus naturel ? Je suis seulement fâchée de vous recevoir si mal. Je ne suis qu'une pauvre petite modiste. Une nuit, — nous étions couchés, — mon cher Hugot m'a confié que la Convention l'avait mis hors la loi et que vous étiez aussi poursuivi, que vous erriez de porte en porte dans Paris. Vite, je me suis levée et j'ai été vous chercher ; vous avez bien voulu accepter ma chambrette ; je vous aime bien ; n'est-ce pas tout simple ?

FABER. — Simple peut-être pour votre amant. Mais moi que vous ne connaissiez pas, moi, le vieil encyclopédiste,

dont les traits impopulaires sont partout signalés à la fureur des Jacobins ! Quels reproches je me ferais, si j'étais venu troubler votre amour !

FOSSETTE. — Vous me rendez service. Il y a des moments où je suis gênée d'être si tranquille, si douillettement en repos, lorsque tant de pauvres gens souffrent. Au moins je suis donc bonne à quelque chose, je vous aide, je conspire, c'est délicieux ! Merci !

HUGOT, écoutant au dehors. — Quoi ? que disent-ils ? Canaille immonde !...

FABER. — Prends un livre, tâche de lire : bouche-toi les oreilles. Hugot prend et ouvre machinalement un livre que lui tend Faber. Il le feuillette : mais ses mains tremblent, et il le jette avec colère.

HUGOT. — Non, je ne puis pas, je ne puis pas ! Ce bruit me bouleverse le sang. Il s'enfonce la tête dans ses mains. On entend la porte de la maison se fermer bruyamment, puis des pas dans l'escalier.

FABER. — Silence ! Hugot se relève brusquement ; ils s'apprêtent à se défendre ; l'un prend un sabre, l'autre, un pistolet.

FOSSETTE va regarder par une fente de la porte, et revient. — Ce n'est rien ; c'est le voisin qui rentre.

HUGOT. — Lux, le délégué de Mayence ! Rien à craindre de lui.

FOSSETTE. — Écoute : il gémit.

FABER. — Pauvre garçon ! il souffre plus que nous des misères du temps.

FOSSETTE. — Il est arrivé à Paris, voici trois mois. Il croyait être entré dans la terre promise, il rêvait de l'âge d'or. Tous ces crimes ont troublé son esprit.

FABER. — C'est un Allemand généreux et romanesque, sans défense contre les hommes. Après un bruit de pas et de plaintes derrière la cloison, le silence se fait dans la chambre voisine. Hugot retombe dans sa prostration. Fossette coupe une étoffe avec des ciseaux. Faber écrit.

HUGOT, à Faber. — Que peux-tu faire, à toujours travailler ? Ton calme m'exaspère.

FABER. — Je ferais trop plaisir à ces gueux, si j'interrompais mon travail à cause de leurs sottises.

HUGOT. — Qu'écris-tu là ?

FABER. — Une lettre au Comité de Salut public.

HUGOT. — Tu écris au Comité ?

FABER. — Quelques idées pour la guerre avec l'Europe. Un plan de révolution en Pologne, qui détournerait de la France les Russes, les Prussiens et l'Autriche.

HUGOT. — Tu donnes des conseils à nos ennemis ?

FABER. — Ils ne sont mes ennemis qu'en ce qu'ils font de mal.

HUGOT. — Je t'admire !

FABER. — Je ne veux point me faire passer pour meilleur que je ne suis... J'ai besoin de m'occuper. Je ne puis rester sans rien faire.

FOSSETTE, travaillant. — Je suis comme vous. Quand on ne s'amuse pas, il faut travailler. Quand on ne travaille pas, il faut s'amuser.

FABER, regardant l'étoffe. — Qu'est-ce que cette robe ?

FOSSETTE. — Une toilette pour une jeune nonne, qui vient de sortir de l'Ave-Maria.

FABER. — La coquette ! Du satin feuille-morte ! Et comment veut-elle être habillée ?

FOSSETTE. — Pas habillée, déshabillée. Oui, c'est un déshabillé à la démocrate.

FABER. — Elle veut rattraper le temps perdu.

FOSSETTE. — Je crois bien : elle se marie dans huit jours.

FABER. — Que disait-on dans les rues ?

FOSSETTE. — On ne parlait que de l'exécution de Mademoiselle Corday. Hugot s'agite. Faber fait signe à Fossette de se taire. Fossette reprend, plus bas. Et puis, une nouvelle défaite de l'armée du Nord. Les Autrichiens sont à Condé.

HUGOT, à Faber. — O mon ami, est-ce donc la fin de tout ?

FABER. — La France succombe, étouffée. Le lacet se resserre autour de son cou. L'Autriche est à Valenciennes,

l'Angleterre à Toulon, l'Espagne à Perpignan, la Prusse à Mayence, le Piémont à Nice, la Vendée à Nantes. Custine trahit, Westermann trahit, Biron trahit. Et quand la nation affolée cherche ses chefs pour se grouper autour d'eux, ses chefs sont décimés, emprisonnés, traqués ; la grande voix de Vergniaud est bâillonnée, l'esprit puissant de Brissot est muré dans une geôle ; Roland est poursuivi ; ceux qui lancèrent le sublime défi de la France à l'Europe, la France les a brisés ; elle se livre elle-même. Une séance de la Convention accumule plus de ruines que vingt défaites ; et Marat triomphe, tandis que le bourreau soufflette les joues pâles de Charlotte Corday.

HUGOT. — C'en est trop. Je ne me cacherai pas plus longtemps aux bandits qui me poursuivent. Fuir ! Toujours fuir ! Être chassés comme des bêtes, parce que nous avons osé faire entendre la voix de l'humanité au milieu des assassins ! Misère ! J'ai trop souffert ! Je me révolte. Ce matin, j'ai reçu des nouvelles de Normandie. Pétion, Buzot, Louvet, nos amis, proscrits comme nous, ont formé à Caen une assemblée centrale de résistance à l'oppression. Une armée sort du sol pour défendre la République. Allons les rejoindre et donnons le signal de la guerre. Qu'attendent-ils ? On ne se défend bien qu'en attaquant l'ennemi.

FABER. — L'ennemi, Hugot ! Penses-tu qui tu appelles ainsi ?

HUGOT. — J'ai horreur de l'hypocrisie : l'ennemi, le voici ! Il montre la rue.

FABER. — Est-ce toi qui parles ? Était-ce la peine d'user ta jeunesse pour la liberté, de faire tant de sacrifices, de supporter tant d'iniquités, pour parler aujourd'hui comme les ennemis de la liberté ?

HUGOT. — La liberté n'est pas le peuple ; le peuple est l'ennemi de la liberté. La liberté est inséparable de la raison. Partout où la raison souffre, l'humanité est esclave. La raison leur fait peur ; ils tâchent de l'étrangler. La ca-

naïlle hurlante se rue contre ce qu'ils nomment la coalition des philosophes. Toute élite les inquiète, parce qu'elle porte la lumière. Que la lumière les brûle ! Que l'Esprit reprenne conscience de ses droits, de ce qui lui est dû, et qu'il force la populace à lui obéir avec le fouet, avec le fer !

FABER. — Mon cher Hugot, comme il faut que tu aies souffert, pour en être venu à ces paroles de haine ! Ta foi s'est évanouie... Ne te souviens-tu pas, quand nous venions ensemble de notre province de Bourgogne, dans la chaise de poste, sur la route de Paris, quelle ivresse d'espérances, quel amour de l'humanité nous remplissait tous deux ?

HUGOT. — Oui, je me suis trompé, je me suis trompé ; j'ai cru, comme vous tous, en la bonté du peuple. Cette croyance imbécile nous a fait assez de mal. Je me repens. Mais ce n'est pas assez de reconnaître son tort, il faut le réparer. Mon cœur est plus que jamais brûlé de l'amour de la divine Liberté. Nous l'avons arrachée aux despotes. Sauvons-la de la canaille.

FABER. — Que veux-tu faire ?

HUGOT. — Rejoindre les proscrits, marcher contre Paris.

FABER. — Émignons si tu veux ; mais n'ajoutons pas aux misères de la patrie. Quand l'Europe l'accable, ne brisons pas ses forces dans une guerre de plus.

HUGOT. — Que la France soit libre d'abord ! Si les peuples esclaves de l'Europe oppriment la patrie, c'est que la patrie est esclave comme eux. Rendons-lui l'arme invincible. Que la Révolution reprenne son vol, brisé par le crime des démagogues, qu'elle roule comme un torrent de feu sur les provinces soulevées ; qu'elle écrase les ennemis du dedans ! Elle balaira ensuite les mercenaires de Pitt.

FABER. — Ta soif de vengeance te trompe. Pour satisfaire ta haine, tu sacrifies la patrie.

HUGOT. — La patrie est ici, et dans tous ceux qui l'honorent. Malheur aux faux scrupules, malheur à la senti-

mentalité qui empoisonne les forces de ceux qui sont nobles et faits pour commander ! Qu'ils se souviennent qu'ils sont les maîtres, et qu'ils imposent au peuple le respect de ce qui veut le respect. Le premier devoir des hommes tels que nous, c'est d'être grands, et de défendre la grandeur du monde contre la tourbe qui la menace.

FABER¹. — Mon ami, je suis trop habitué à la tranquille impudeur de l'Histoire, et à l'indifférence de la Nature à la vertu, pour me buter, comme tu crois, aux préjugés d'une morale incertaine et changeante. Oui, le bien est que le bien triomphe, et non pas qu'il agisse dans les règles. Mais ma raison condamne la guerre que tu veux. Elle me dit qu'au lieu de sauver notre cause, nous allons achever de la perdre. Dans une démocratie, c'est une folie pour l'élite d'engager la lutte contre le peuple. La sagesse est de convaincre le peuple qu'il pense comme l'élite ; il faut qu'il n'en doute jamais. Au fond, il ne demande qu'à le croire et à se décharger sur d'autres de la fatigue de penser. Mais si on l'oblige à reconnaître que nos idées lui sont supérieures et hostiles, c'en est fait d'elles et de nous. Tu en appelles à la force. La force écrasera la raison.

HUGOT. — La raison n'a-t-elle pas déjà triomphé de la force ? N'est-ce pas elle qui fit la Révolution ?

FABER. — La raison s'est trouvée d'accord avec la force : elles ont marivaudé ensemble. Comme tous les mariages d'amour, celui-ci repose sur une illusion. Il n'est de pires haines que celles qui succèdent à la fin du mirage. Imprudents que vous êtes de montrer au peuple que vous n'avez jamais senti de même, qu'il n'y a jamais eu de vraie sympathie entre vous ! Ne voyez-vous pas qu'il se vengera sur vous ? Rêvons l'impossible ; mais dans l'intérêt même de nos rêves, ne cherchons pas à l'imposer. A vouloir con-

1. Passage supprimé, à la représentation, jusqu'à la réplique de Faber : « Tu ne sais pas où tu seras entraîné. »

traindre la force à la justice, on risque de l'enfoncer plus furieusement dans le crime.

HUGOT. — Ces calculs me répugnent. Que la justice soit victorieuse ou vaincue, ce n'est pas mon affaire ; mais ce que je ne supporterai pas, c'est qu'elle se résigne : car elle ne serait plus la justice, mais le crime.

FABER. — Tu crains que son silence ne la souille. Et moi, je crains bien davantage la souillure des luttes où tu veux la mêler¹. Tu ne sais pas où tu seras entraîné.

HUGOT. — Pas au delà de ma volonté !

FABER. — J'ai moins confiance en la vie. Je me méfie de l'aveugle action : la raison y perd pied, dès les premiers pas : la volonté est emportée, sans savoir où elle va.

HUGOT. — Je ne dépends que de moi. Jamais je ne ferai que ce que je croirai bien : ou que ma volonté me brise moi-même !

FABER. — Fais donc ce que tu veux, et dispose de moi.

HUGOT. — Après ce que tu viens de dire ?

FABER, souriant. — Ma raison m'a été donnée pour prévoir l'avenir, et mon cœur pour accomplir ses prévisions. Puis-je me séparer de toi ? Nous faisons une sottise, et nous la paierons, Hugot ; mais le plus grand malheur serait encore de rester le seul sage au milieu des fous.

HUGOT. — Nous partirons, cette nuit.

FOSSETTE. — Vous me quittez ? Vous voulez vous battre ? Comme vous allez souffrir !

HUGOT. — Que veux-tu ? Dans une telle époque, il faudrait être bien lâche pour vouloir échapper à la souffrance.

FOSSETTE. — Oui, vous avez raison. Je mène une vie abominable ; je m'amuse ici, tandis que des milliers de malheureux pleurent et sont torturés : je veux souffrir aussi. Emmenez-moi avec vous.

FABER. — Y pensez-vous ?

1. Ici finit la coupure indiquée à la page précédente.

HUGOT. — Fossette, quelle folie ! Tu veux souffrir, toi, qu'une coupure fait pâmer, toi qui as peur du froid, du chaud, de la pluie, du soleil, des chevaux, des chiens, de tout ?

FOSSETTE. — C'est mal de te moquer de moi. Je vau mieux que tu ne crois. Oui, j'ai peur de tout, parce que je ne veux pas être brave ; mais quand je veux, je n'ai peur de rien ! De rien !... Oh ! vous ne me croyez pas ! Comme vous me méprisez !

HUGOT. — Je ne te méprise point. Pour lutter, il faut être de l'espèce des bêtes de proie. Moi, j'ai le cœur dur, je manque de pitié. Mais toi, tu es bonne, tu es faible : reste et sois heureuse.

FOSSETTE. — Ce sera bon de s'aimer au milieu des dangers.

HUGOT. — Voilà ce que tu viens chercher : une gourmandise de plus !

FOSSETTE. — Tu me méprises, tu me méprises. Oh ! que c'est humiliant ! Mais tu auras beau me dire de méchantes choses, je suis décidée à te suivre. Si cela t'ennuie, ne t'en prends qu'à toi. Pourquoi m'as-tu volé mon cœur avec tes caresses ? Je ne puis plus me passer de toi, je t'aime.

FABER. — Nous avons eu tort de nous réfugier ici... Pauvre petite chambre, j'ai peur que le deuil n'y soit entré avec nous.

FOSSETTE, joyeusement. — Je vais prévenir le voiturier. La voiture part, une heure avant le jour : c'est juste ce qu'il nous faut... Lux se plaint dans la chambre à côté.

HUGOT. — Il gémit encore.

FOSSETTE, se collant la bouche au mur. — Voisin, qu'est-ce que vous avez ? Venez, qu'on vous console ! Lux frappe à la porte.

LUX, du dehors. — Ouvrez, ouvrez, c'est moi !

SCÈNE II

LES MÊMES, ADAM LUX.

Fossette ouvre. Lux entre, sans chapeau, ses vêtements en désordre, l'air épuisé et exalté. Ils le saluent avec sympathie.

FABER. — Bonsoir, Lux !

LUX. — O mes amis ! Il pleure.

FOSSETTE. — Qu'as-tu, mon pauvre Lux ?

LUX. — Oh ! la plus grande joie, et la plus cruelle douleur. Mon cœur est ivre de souffrance et de bonheur.

HUGOT. — La douleur ne manque à aucun de nous ; mais la joie, Lux, comment as-tu fait pour la rencontrer ?

LUX. — Je l'ai vue, cet ange, cette âme céleste...

FOSSETTE. — De qui veux-tu parler ?

LUX. — Celle qui tua le monstre, celle qui donna sa vie pour nous.

HUGOT. — La divine Corday ?

LUX. — Charlotte, mon adorée Charlotte ; je l'ai vue, ses yeux éteints, son corps ensanglanté...

FABER. — Malheureux ! Quoi ? Tu as eu l'affreux courage ?...

LUX. — Jusqu'au bout, je l'ai suivie. Je ne la cherchais point. Je marchais, sans pensée, dans ce Paris où j'étais si heureux de venir, il y a trois mois, et qui maintenant me semble un charnier, où mon âme se débat dans l'horreur. Une force m'entraîna. Oui, ce fut malgré moi ; cela était certainement prédestiné là-haut. Grâce te soient rendues, ô Être mystérieux et effrayant, dont j'avais osé douter ! Tu me réservais cette épreuve de feu, pour brûler et ranimer mon âme... J'arrivai rue Saint-Honoré. Une foule qui criait m'empêcha de passer. Au détour de la rue, je vis venir une charrette. Une femme était debout, avec une chemise rouge et un bonnet blanc. Une terreur me prit ; je voulus fuir, je ne pus ; et bien que mes genoux me

soutinssent à peine, je dus rester. Mes yeux s'ouvrirent malgré moi. Je vis cette fille héroïque. Quel fut mon saisissement, quand au lieu de l'énergie surhumaine que je croyais peinte sur son visage, je vis une douceur inaltérable au milieu des hurlements barbares, un regard pénétrant et pur ! Limpide lumière bleue, elle se posa sur moi ; elle distingua mes yeux au milieu de la foule ; elle pénétra mon cœur de sa douceur profonde : mon sang se glaça, je défaillis d'angoisse. Je sentis que cette âme descendait en moi, qu'elle m'avait élu, que sa mission m'était transmise. Toute pensée s'arrêta. Je suivis la charrette qui grinçait, les yeux attachés sur l'ange qui m'avait désigné. Elle ne me voyait plus ; rien de ce qui l'entourait ne vivait plus pour elle. Elle rêvait, elle était paisible, elle souriait, d'un air las. Sur la place, elle descendit. Je la perdis de vue. Elle reparut au sommet de la tribune sinistre. Quel regard elle promena sur ce peuple hurlant ! Comme il semblait dire : « Pauvres gens ! Vous ne savez pas !... » Je la revis encore, cette tête pâle, la bouche entr'ouverte par une plainte douloureuse ; un flot rouge coulait de son cou mutilé ; une main ignoble secouait ses cheveux blond cendré... Je ne puis dire la suite. Je criai, je voulus passer, monter ces gradins, m'étendre sur cet autel, dans le sang, dans son sang adoré ! On me repoussa, je luttai, mon cœur se brisa, je m'évanouis. Un homme du peuple eut compassion ; il m'emporta loin de cette scène affreuse... Je me retrouvai à la porte de cette maison ; il faisait nuit, il tonnait ; et le canon célébrait la gloire de Marat.

FOSSETTE. — Pauvre Lux, tes vêtements sont déchirés et trempés par la pluie.

LUX. — Où est-elle ? La chaux dévore son corps meurtri...

HUGOT. — Viens la venger.

LUX. — La venger ? Oh ! elle ne le voudrait pas ! Ses yeux disaient : « Paix, paix, aimez-vous ; pardonnez-vous ; je vous pardonne et je vous aime. »

FABER. — Elle a tué, pourtant.

LUX. — Elle a tué la haine. Elle s'est offerte en sacrifice à la tâche nécessaire et libératrice. Elle est venue prendre sur ses blanches épaules le péché du monde ; elle a expié nos crimes. Ses espoirs, sa jeunesse, sa belle vie, elle a tout immolé, volontairement, pour détruire ce qui divisait les hommes, pour rendre la paix au monde.

HUGOT. — L'œuvre n'est point complète. Achéons-la.

LUX. — Oui, il faut faire comme elle, il faut combattre. Ah ! que cela est pénible ! Frapper les autres ! Faire souffrir !... S'il suffisait de souffrir soi-même, de donner sa vie en offrande ! Mourir ! Et que les hommes soient vertueux et heureux !

FABER. — Ce sont des rêveries de moine, mon pauvre Lux : tu crois aux miracles ?

LUX. — Tout est miracle. Le bruit augmente au dehors.

HUGOT. — Ah ! ces cris ! C'est à devenir fou !

FABER. — Le bruit se rapproche.

HUGOT. — Leur enthousiasme insultant cherche à me provoquer.

FOSSETTE. — On dirait que le cortège vient par ici.

FABER. — Non, il doit passer au bout de la rue.

FOSSETTE, entr'ouvrant les volets. — Oui, il passe, il passe ; il vient sous nos fenêtres. Elle bat des mains.

FABER, d'un ton de reproche. — Fossette !

HUGOT. — Quoi ? Ce monstre me poursuivra jusque dans mon refuge !

FOSSETTE, honteuse. — Oh ! pardon ! Cela te fait de la peine ? Je n'ai pas réfléchi.

FABER. — Écoutez !

SCÈNE III

LES MÊMES,

LE TRIOMPHE FUNÈBRE DE MARAT, AU DEHORS.

Fossette souffle la lumière. La chambre est dans l'obscurité ; mais une lueur rougeâtre envahit graduellement la rue et éclaire les maisons en face. Bruit de foule. Tambours voilés. Musique de Gossec.

CHOEUR, au dehors.

*« Ce ne sont plus des pleurs qu'il est temps de répandre ;
C'est le jour du triomphe et non pas des regrets ;
Que nos chants d'allégresse accompagnent la cendre
Du plus illustre des Français ! »*

LE PEUPLE, au dehors. — Marat ! Marat ! Voilà celui qui nous aimait ! O martyr du peuple ! Qui nous chérira comme toi ? C'est pour nous qu'il est mort ! Vengeance ! Mort aux Brissotins ! Les Rolandistes à la lanterne !

HUGOT. — Canaille ! Je me sens une envie de sauter par la fenêtre ! Je veux casser les dents de cette brute qui crie, ce bonnet rouge crasseux !

LE PEUPLE, au dehors. — La tête de Vergniaud ! La tête de Pétion ! La tête de Hugot !

HUGOT. — Ma tête ! Elle te coûtera cher à prendre ! Tambours voilés. Un silence. Grondement confus de voix. La lumière rouge grandit.

FOSSETTE. — Les torches ! Les piques ! Les bannières des sections ! Le fer des piques paraît, à la hauteur de la fenêtre.

FABER. — Les membres de la Commune ! Les clubs ! Les délégués de la Convention !

LE PEUPLE, au dehors. — Vive la Convention ! Vivent les Cordeliers ! Billaud-Varenne ! Collot d'Herbois ! Le rocher

de la République ! Hébert ! Hébert ! Bravo, père Duchesne !
Mort aux aristocrates ! Tue-les !

HUGOT, ironique. — Le roi est mort ! Vive le Roi !

FABER. — Marat peut disparaître : ses successeurs sont prêts !

FOSSETTE. — Que portent ces hommes ?

FABER. — La baignoire de Marat.

FOSSETTE. — Et là, ce morceau de bois ?

FABER. — Je ne sais. Ah ! le billot où il posait son écritoire.

FOSSETTE, riant. — Les absurdes trophées !

HUGOT. — Ne ris pas : ils dégouttent de sang. Plus de têtes ont roulé sur ce billot que sur celui du bourreau.

FABER. — Et voici le poignard !

HUGOT. — Le vainqueur !

FABER. — Le poignard qui tua la mort !

LUX. — Le poignard que la main de Charlotte a tenu !

LE PEUPLE, au dehors. — Gloire à Marat !

HUGOT. — Gloire à toi, poignard !

FABER. — Hélas ! En tuant Marat, il a fait son triomphe ! Frémissement dans la foule. Marche lugubre de Gossec. Qu'est-ce donc ?

FOSSETTE se penche à la fenêtre et se rejette en arrière, épouvantée — Ah !

HUGOT. — C'est lui ?

FOSSETTE. — Ne regarde pas ! Ne regarde pas !

FABER, regardant. — Un char. Il est à demi-nu. Il semble vivre... La blessure béante... Instinctivement, ils reculent au fond de la chambre. Les torches jettent une lueur ardente, qui tremblote sur le mur d'en face. Elle gagne peu à peu l'intérieur de la chambre, où ils se réfugient, cherchant l'ombre. Aux sons de la marche funèbre, Marat paraît, dans la lumière sinistre, couché sur un char, couronné de lauriers, le torse nu ; le visage tourné vers les proscrits, il semble les voir, la bouche tordue d'un rictus rigide. Ils ont une exclamation involontaire d'horreur, que prolonge le frémissement de la foule.

FOSSETTE. — Cache-moi ! J'ai peur ! Elle se blottit dans les bras de Hugot.

HUGOT. — Me vois-tu, Sylla ? Est-ce moi que tu cherches ?... Veux-tu boire mon sang pour ranimer ton cadavre ? Cesse de rire, détourne tes yeux !

LE PEUPLE, au dehors. — O cœur sanglant ! Cœur sacré de Marat !...

HUGOT. — Aux gémonies, César boueux !

FABER. — Tais-toi : le néant passe. Silence. Au dehors, musique qui s'éloigne, encens qui monte. Le char passe très lentement. Marat disparaît.

CHŒUR, qui s'éloigne.

*« Peuple, Marat est mort : l'amant de la patrie,
Ton ami, ton soutien, l'espoir de l'affligé,
Est tombé sous les coups d'une horde flétrie.
Pleure, mais souviens-toi qu'il doit être vengé ! »*

LE PEUPLE, au loin. — Gloire à l'ami du peuple ! Trompettes.

HUGOT. — Écrasons la bête !



171

172

173

174

175

176

ACTE II

EN PROVINCE

**Grande salle d'Hôtel de Ville. — Fenêtre à balcon, donnant sur la mer.
Bruit de foule et de bataille.**



SCÈNE PREMIÈRE

DE MAILLÉ ET QUELQUES AMIS ROYALISTES.

DE MAILLÉ, regardant. — Encore une maison qui brûle.

PREMIER ROYALISTE. — Le vieux port est en flammes.

DE MAILLÉ. — Le bombardement redouble.

PREMIER ROYALISTE. — Les Jacobins ont juré de détruire la ville.

DE MAILLÉ. — L'insurrection menace. Le peuple, si empressé, naguère, à accueillir les proscrits, commence à murmurer des malheurs qu'ils ont attirés sur lui. Si nous ne remportons pas aujourd'hui une victoire décisive, je crains fort pour nos amis, les Girondins.

LE ROYALISTE. — Vous voilà pris d'un beau zèle pour les trois couleurs, monsieur de Maillé! Que nous fait que ce soient les Girondins ou les Jacobins qui l'emportent?

DE MAILLÉ. — J'espère bien qu'ils se détruiront les uns les autres! En attendant, servons-nous de la Gironde. La flotte anglaise est proche. Elle nous amène des renforts royalistes. Monsieur les conduit en personne. Ils n'attendent qu'un signe, pour entrer dans le port.

LE ROYALISTE. — Et vous comptez sur les Girondins pour leur ouvrir les portes? Ils n'y semblent guère disposés.

DE MAILLÉ. — La nécessité les contraindra. Il fait signe de se taire, en voyant venir Fossette.

SCÈNE II

LES MÊMES, FOSSETTE.

FOSSETTE. — Bonjour, amis. Voilà un bruit réjouissant !
Quelles nouvelles de Hugot ?

DE MAILLÉ. — Votre ami s'est battu comme un lion : il
vient de repousser l'assaut des Jacobins. Dans un moment,
il sera ici.

FOSSETTE bat des mains. — Je vais à sa rencontre.

DE MAILLÉ, l'arrêtant. — Vous ne pouvez sortir.

FOSSETTE. — Pourquoi ?

DE MAILLÉ, montrant la fenêtre. — Il y aurait du danger
pour vous.

FOSSETTE, écoutant le bruit de la foule. — Tiens, c'est vrai. A
qui en ont-ils ?

DE MAILLÉ. — A vous, petite madame, à vous et à vos
amis.

FOSSETTE. — Comment est-ce possible ? Ces bonnes gens,
qui nous avaient si bien reçus !

DE MAILLÉ. — Ils ne vous pardonnent pas de les avoir
compromis avec vous.

FOSSETTE. — Ne sont-ils pas républicains comme
nous ?

DE MAILLÉ. — Vous êtes républicaine, petite citoyenne ?

FOSSETTE. — Certainement, que je le suis !

DE MAILLÉ. — Cela m'étonne de vous.

FOSSETTE. — Comment ? Est-ce que je n'ai pas la figure
d'une bonne patriote ?

DE MAILLÉ. — Vous êtes bien trop jolie.

FOSSETTE. — Ne peut-on être jolie et aimer sa patrie ?

DE MAILLÉ. — Il y a beaucoup mieux à faire.

FOSSETTE. — Vous êtes comme les autres : vous ne me
prenez pas au sérieux. Eh bien ! vous vous trompez : je suis
républicaine et fière d'être républicaine.

DE MAILLÉ. — Que diable peut vous plaire dans ce gouvernement de va-nu-pieds ?

FOSSETTE. — J'ai de la satisfaction à penser que je gouverne l'État.

DE MAILLÉ. — Vous ?

FOSSETTE. — Moi. Tout ce qu'on fait : les batailles, les lois...

DE MAILLÉ. — La guillotine...

FOSSETTE. — La guillotine aussi, pourquoi pas ?... Tout est un peu mon ouvrage, j'y ai une petite part. Cela me fait le cœur glorieux.

DE MAILLÉ. — Ce sont des goûts dépravés. N'avez-vous pas toujours eu, sous tous les régimes, la faculté de mener les hommes par le nez ? Et n'était-ce pas bien plus plaisant jadis ? Les costumes, les élégances, les mignardises d'amour. Voyez donc : vous auriez pu avoir un roi pour amant.

FOSSETTE. — Le gros Capet ? merci ! j'aime mieux m'ami, ô gué !

DE MAILLÉ. — La plus charmante des sans-culottes !

FOSSETTE. — Mais voulez-vous vous taire ! Le bruit redouble. Ils regardent à la fenêtre.

DE MAILLÉ. — Qui poursuivent-ils donc ? Ah ! c'est l'amoureux de Charlotte.

FOSSETTE. — Pauvre Lux, ils lui lancent des pierres, ils vont le massacrer. Allez à son secours ! Quelques royalistes sortent en courant.

DE MAILLÉ. — Il ne se défend pas, on le frappe au visage.

FOSSETTE. — Oh ! les méchants, les abominables gens !... Ah ! on le dégage de leurs mains.

ROYALISTE. — Ils le suivent. Ils veulent entrer.

DE MAILLÉ, se penchant à la fenêtre et criant. — Refermez la porte ! Bien ! le voilà à l'abri !

FOSSETTE. — Quelques-uns de ces enragés se trouvent pris avec lui.

SCÈNE III

LES MÊMES, LUX, suivi de quelques énergumènes qui vocifèrent, dont une femme avec un enfant, qu'on a beaucoup de peine à séparer de lui et à refouler au dehors.

FOSSETTE. — Lux, tu es blessé ?

ROYALISTES, repoussant la foule. — Ils ne veulent pas lâcher prise.

LUX, aux furieux qui l'injurient. — Pourquoi me frappez-vous ? La foule hurle contre lui. Je suis venu vous faire du bien. Je suis venu vous défendre contre le mal.

LA FEMME, ricanant. — Nous faire du bien, nous faire du bien ! Le bien qui nous ruine, qui nous tue !... Et quel mal de plus nous ferait le mal ? On les jette à la porte.

LUX. — Que disent-ils ?

FOSSETTE. — Tu saignes. Laisse, que je te panse.

LUX. — « Le bien qui les ruine... »

FOSSETTE. — Tu souffres ?

LUX. — Il me semble que tout ce que je prends de souffrance est autant d'enlevé aux autres. Mais pourquoi me haïssent-ils ? Que voulait dire cette femme ?

FOSSETTE. — Rien du tout. Assieds-toi là. Est-ce qu'une femme sait ce qu'elle dit ? Qu'as-tu ?

LUX tressaille en entendant le canon. — Chacun de ces coups me blesse. A chaque fois, j'entends gémir un malheureux.

DE MAILLÉ. — Plus de bruit que de mal. A peine un coup sur cinquante atteint son but.

LUX. — Ce n'est pas ainsi qu'elle a fait, elle. Elle s'est exposée seule ; elle n'exposait pas les autres.

DE MAILLÉ. — Qui donc ?

FOSSETTE. — Qu'est-ce que tu as là ? Un médaillon ?

LUX. — Non.

FOSSETTE. — C'est Charlotte, je suis sûre ! Oh ! voyez, il rougit... Quoi ? Tu en es amoureux, tout de bon ?

LUX. — Ne me tourmentez pas, je vous en prie.

FOSSETTE. — Je ne veux point te faire de peine. C'était une brave fille. Je l'aime bien, moi aussi. Ce monstre de Marat avait tué son amant. Elle est venue à Paris et elle l'a vengé. C'est beau, cela. Je crois que je ferais de même, si on touchait à Hugot ; mais je ne sais pas pourtant si j'oserais, comme elle, enfoncer un couteau dans la poitrine d'un homme tout nu. Oh ! elle avait du courage !

LUX. — Qui vous a dit ces sottises, Fossette ?

FOSSETTE. — J'ai dit une sottise ! Quoi donc ?

LUX. — Que c'est pour venger son amant qu'elle a tué Marat ?

FOSSETTE. — Est-ce que ce n'est pas vrai ?

DE MAILLÉ. — Il est jaloux !

LUX. — Oh ! ne dites pas ce mot affreux ! Je me mépriserais, si j'étais jaloux de ce que j'aime. Jaloux ! Vouloir garder pour soi le bonheur, souiller sa foi de soupçons outrageants ! Non, je souffre de l'entendre rabaisser au niveau des autres femmes, faire de son sacrifice une niaise histoire d'amour.

FOSSETTE. — C'est une histoire niaise ? Je la trouvais très belle... Alors, elle n'avait pas d'amant, tu en es sûr ? Quel dommage ! Tu la connaissais donc ? Tu l'avais vue, avant ?

LUX. — Que ne donnerais-je pour lui avoir parlé !

DE MAILLÉ. — C'est un honneur que j'ai eu bien des fois, sans l'avoir cherché.

LUX. — Vous l'avez vue, vous ?

DE MAILLÉ. — Souvent, chez ses parents, à Caen.

LUX. — Vous l'avez vue ? Et elle vous a parlé ?

DE MAILLÉ. — Sans doute. Lux s'approche et se penche vers Maillé. Que faites-vous ? Vous baisez ma manche ?

LUX, *confus*. — Pardon, pardon. J'ai vu...

DE MAILLÉ. — Quoi ?

LUX. — J'ai vu son être flotter autour de vous.

DE MAILLÉ, ironique. — Est-ce que je participe maintenant à l'auréole de la sainte ?

LUX. — Oh ! ce n'est pas pour vous que j'ai fait cela. Il n'y a que son reflet que je respecte en vous.

DE MAILLÉ. — Qu'est-ce que cette insolence ?

FOSSETTE, riant. — Ne vous offensez pas ; il ne l'a pas dit exprès. Il est si amusant !

LUX. — Dites-moi comment elle était, quand vous l'avez connue.

DE MAILLÉ. — Mademoiselle d'Armont ? C'était une grande fille, mal habillée, la taille assez forte, et la tête penchée en avant. Agréable d'ailleurs, et des yeux bien fendus, quoique un peu voilés. Ce qu'elle avait de mieux, c'était son teint, d'une limpidité parfaite, surtout quand elle rougissait, ce qui lui arrivait souvent, et le timbre de sa voix, d'une douceur musicale. La musique valait mieux que les paroles. Sa conversation était pédante, farcie de citations. Au reste, elle parlait peu ; elle était concentrée, orgueilleuse. Fille pauvre ; famille de nobles de province ruinés, disgraciés par la nature : la mère borgne, la sœur bossue ; nul espoir de se marier ; une vie manquée. Là-dessus, ces lectures antiques qui lui ont tourné la tête. Elle a voulu faire une action retentissante : elle a réussi. — Pourquoi souriez-vous ?

LUX. — Parce qu'en vous écoutant, je revis dans l'atmosphère de médiocrité malveillante où elle étouffait. Je souffre avec elle, et cela m'est doux.

DE MAILLÉ. — Je n'ai aucune malveillance pour mademoiselle d'Armont ; je l'admire autant que qui que ce soit.

LUX. — Oh ! vous allez la calomnier !

DE MAILLÉ. — Pourquoi ?

LUX. — C'est toujours ainsi qu'on commence, avant de dire du mal de quelqu'un qu'on n'aime pas.

FOSSETTE, riant. — O Lux, qui aurait attendu cette réflexion de vous ?

LUX. — Continuez, je vous en prie, parlez-moi encore d'elle.

DE MAILLÉ. — Puisque j'en dis du mal !

LUX. — Même du mal, cela ne fait rien : je lis au travers de ce que vous dites. Ne vous rappelez-vous pas quelques-unes de ses paroles ?

DE MAILLÉ. — Vous eussiez été bien surpris, choqué peut-être de son ironie.

LUX. — Qu'elle devait souffrir, si elle raillait ! Elle souffrait plus que moi !

DE MAILLÉ. — Je n'ai jamais su de quel parti elle était. Bien que son père et ses deux frères eussent rejoint l'armée de Condé, elle raillait les émigrés ; et elle ne croyait pas à la République. Elle ne nous jugeait point dignes de ce bonheur ; elle nous trouvait trop frivoles, trop corrompus. Elle avait le rigorisme ridicule d'une pensionnaire échappée à peine de son couvent. Elle n'a jamais voulu lire Voltaire, ni Rousseau, de peur d'altérer sa pureté.

LUX. — C'est cela ! c'est cela !.. Ah ! combien je l'aime !

DE MAILLÉ. — Je crois, mon pauvre ami, que vous eussiez perdu votre temps auprès d'elle. Elle avait une répulsion malade pour l'amour et le mariage.

LUX. — Ne vous moquez point de la révolte d'une âme fière contre l'infâme tyrannie de la nature.

FOSSETTE. — Qu'est-ce que la nature t'a fait, Lux ? Qu'est-ce que tu as contre l'amour ? Raconte-moi cela : avant Charlotte, qui avais-tu aimé ?

LUX. — Personne.

FOSSETTE. — Ce n'est pas possible ! Tu étais arrivé à ton âge... combien, voyons ?... quarante-cinq ?

LUX. — Quarante-neuf.

FOSSETTE. — Quarante-neuf ans ! Tu es arrivé à quarante-neuf ans, et tu n'as jamais aimé ?

LUX. — Comment aurais-je donc fait pour vivre une minute sans aimer ? Sans amour, l'âme ne peut respirer... J'ai jamais tout ce qui existe.

FOSSETTE. — Le bel amour ! Ce n'est pas de cela que je parle ! Mais de mattresse, Lux, est-ce que tu n'en as jamais eu ?

LUX. — Ne me regardez pas ainsi.

FOSSETTE. — Pourquoi ?

LUX. — Vous voulez me faire rougir.

FOSSETTE, riant. — Oh ! l'innocent ! qu'il est drôle !... Mais qu'est-ce que tu faisais donc dans ton pays d'Allemagne ?... Est-ce qu'ils sont tous comme toi, là-bas ?

LUX. — Je vivais à la campagne, près de Mayence. Je souffrais trop dans les villes. Ces convoitises, ces luttes haineuses me faisaient mal. J'avais une ferme, je m'y suis retiré, des années, avec ma charrue et mes livres.

FOSSETTE. — Mon Dieu ! J'y serais morte d'ennui !

LUX. — Je n'étais pas seul ; j'avais de la société : les âmes divines de Plutarque, ces femmes naïves et sublimes, Porcia, Cornélie, Clélie, — avec qui elle vivait, elle aussi. — Je me réjouis de penser qu'au même moment, elle aussi, dans son couvent, rêvait de ces sœurs héroïques, conversait avec elles. Sans doute en leur compagnie, dans l'abîme du passé, nos âmes se sont aperçues : sans doute je rencontraï, dans mes rêves, ses yeux : car lorsque je la vis sur la charrette, je les reconnus ; ce n'était pas la première fois, non ; et je l'ai bien senti, ils me reconnurent aussi. Oh ! quelle surprise pleine de délices et de déchirements de se retrouver là, un instant, — quel instant ! — Cette seconde a été le sommet de ma vie. Tout ce qui fut avant était fait pour la préparer. Tout ce qui fut depuis n'est fait que de son souvenir. Voilà ce qu'aura été le pauvre Lux : un regard près de s'éteindre, la lumière délicate de deux yeux bleus.

FOSSETTE. — Qu'as-tu donc vu de si rare dans ces yeux ?

LUX. — Une âme vivante.

FOSSETTE. — Y a-t-il rien de plus commun ?

LUX. — A peine trois ou quatre âmes vivent, chaque siècle.

FOSSETTE. — Et les autres ?

LUX. — Elles font semblant.

FOSSETTE. — Comment, Lux, je n'existe pas, moi ?

LUX. — Mais non. Savez-vous ce que vous voulez, ce que vous allez faire, ce que vous serez dans un moment ? Vos yeux sont un ruisseau, nulle pensée ne s'y fixe, tout est toujours passé.

FOSSETTE. — S'il n'y a rien dans mes yeux, je voudrais savoir pourquoi tu rougis quand tu les regardes.

LUX. — Ce n'est pas de vous que j'ai peur : c'est la Nature que je redoute en vous. Ah ! cette Nature obscure, rusée, pleine de pièges, toujours à l'affût de la proie, comme un chat aux aguets ; cette forêt monstrueuse, où l'on tremble de voir surgir de l'ombre une forme effrayante et folle !... Oui, vous vous moquez de moi : vous ne la connaissez pas comme moi, cette Nature toute remplie de démons !

FOSSETTE. — Pourquoi donc vivais-tu à la campagne, puisque tu craignais la nature ?

LUX. — L'effroi du gouffre me fascinait ; je vivais immobile, spectateur terrifié, assistant en silence à la mêlée des mondes qui se dévorent. Je ne résistais pas ; je m'abandonnais comme un mort à cet univers de proie, qui aspire pour s'en repaître le suc de toutes les vies. Et lorsque retentit la nouvelle de la Révolution, il me sembla que les portes de ma prison s'ouvraient, que l'homme avait brisé les fers de la Nature, qu'il venait de la contraindre à un pacte d'amour. Mais elle nous a trompés : elle a feint de se soumettre, afin qu'on lui livrât toutes les clefs du logis ; et maintenant la perfide servante est maîtresse chez nous, et le monde est le jouet de ses farces sinistres.

FOSSETTE. — Mais, cher fou, regarde-moi : qu'a de commun une bonne fille comme moi avec toutes ces horreurs ?

LUX. — Nulle part je ne crains tant la Nature qu'en ceux qui sont innocents : car ils lui sont tout livrés,

FOSSETTE. — Tu vas finir par me faire peur de moi, avec ta poltronnerie.

LUX. — Je ne suis pas lâche. Je redoute la Nature, non les hommes. C'est si peu de chose, une volonté humaine ! Je ne crains point ceux qui veulent faire du mal, d'une façon calculée, comme il y en a ici.

DE MAILLÉ. — Où donc, Lux ?

LUX. — Vous le savez bien.

DE MAILLÉ. — Que pensez-vous de moi, Lux ? Est-ce que je n'existe pas non plus ?

LUX. — Oh ! vous, vous voulez empêcher les autres d'exister.

DE MAILLÉ. — Que dites-vous là ?

LUX. — La foi des autres vous gêne : vous voudriez la tuer.

DE MAILLÉ. — Comment ? Ne me suis-je pas associé à vos luttes ? Est-ce que je ne risque pas ma vie pour vous défendre ?... Pourquoi souriez-vous encore ?

LUX. — Vous le savez bien.

DE MAILLÉ. — Pourquoi croyez-vous donc que je suis ici ?

LUX, tranquillement. — Mais pour nous tromper.

DE MAILLÉ, interloqué, puis irrité. — Ceci dépasse la raillerie.

LUX, sincère. — Oh ! pardon, je n'ai pas voulu vous offenser. Mais n'est-il pas vrai que c'est là ce que vous voulez ?

FOSSETTE, courant à la fenêtre. — Ah ! voilà mon ami ! Voilà mon ami ! On l'acclame !

ROYALISTE. — Il me semble qu'on le siffle aussi un peu.

FOSSETTE. — Mais non ! Quelle idée !... Hugot ! Hugot ! Elle envoie des baisers par la fenêtre.

ROYALISTE. — La foule est enragée. Il leur faut se frayer un chemin au travers.

DE MAILLÉ, préoccupé, regarde Lux qui a les yeux fixés à terre ; il veut lui parler, hésite, puis : Lux, comment pouvez-vous avoir la prétention de lire dans la pensée des autres ? Vous ne les regardez pas.

LUX. — J'ai leurs regards en moi : quand je les ai vus une fois, leur âme coule dans la mienne ; je la tiens à l'abri des souffles du dehors. Bien que je ferme les yeux, c'est vous que je regarde.

DE MAILLÉ, gêné, fait un pas pour s'écarter, puis revient, et s'asseyant, se décide à parler. — LUX, que devrait faire, selon vous, un homme de ma sorte ?

LUX. — Jamais on ne doit étouffer l'avenir sous le poids du passé, même si cet avenir reste obscur et effrayant.

DE MAILLÉ. — Mais à quoi peut-on reconnaître que ce qu'on aime est le passé, et ce qu'on hait, l'avenir ?

LUX. — Soyez sincères. Vous ne croyez plus vraiment dans votre cause : c'est l'intérêt, l'habitude, l'impossibilité de changer qui vous y attache. A quoi bon vous tromper ? Il ne sert à rien de prolonger la durée des ruines. Cela est piteux, un vieillard qui s'obstine à nier sa vieillesse.

DE MAILLÉ. — Mais si l'on ne peut se dégager de ce passé, si l'on ne peut vivre qu'en lui, s'il est nous tout entier ?

LUX. — Alors, il faut mourir.

DE MAILLÉ. — Sans lutter ?

LUX. — Quand un être, quand un monde a fait son temps, l'héroïsme est d'abdiquer et de disparaître en silence.

DE MAILLÉ. — Jamais !

SCÈNE IV

LES MÊMES. Entrent HUGOT, FABER, et leurs partisans. Au dehors, acclamations et invectives. Fossette court embrasser Hugot.

HUGOT. — J'ai vu le moment où il faudrait se faire route à coups de sabre au milieu de cette canaille ! Diantre d'imbéciles ! Je crois que j'en ai malmené quelques-uns.

DE MAILLÉ. — Représentant, je vous félicite de votre glorieux combat.

HUGOT, montrant Faber. — C'est lui qu'il faut féliciter. L'artillerie des bastions a mis en fuite les Jacobins.

FABER. — Ils ne tarderont pas à revenir à la charge.

HUGOT. — Profitons du répit qu'ils nous laissent. Quelles mesures prendre contre le peuple? Je sens la révolte dans l'air.

DE MAILLÉ. — Tout à l'heure, ils ont failli écharper Lux. La terreur du bombardement les affole.

HUGOT. — J'aimerais mieux avoir affaire à deux armées que sentir derrière mon dos ce peuple haineux et hargneux.

FABER. — Qu'ils se tiennent tranquilles! S'ils bougent, je les écrase du haut des forts.

HUGOT. — Tu bombarderais la ville?

FABER. — S'il le faut.

HUGOT. — J'espère que nous n'en viendrons pas à cette extrémité.

FABER. — Il faut tout prévoir.

DE MAILLÉ. — Vos soldats ne vous obéiraient pas.

FABER, souriant. — J'ai des moyens pour me faire obéir.

DE MAILLÉ. — Quels moyens?

FABER. — S'ils se mutinent, je les fais sauter. Ils font un geste d'effroi. Soyez tranquilles. Ils ne se mutineront pas.

FOSSETTE. — Oh! ne fais pas cela, Faber, je deviendrais folle.

LUX. — Vous qui ne vouliez point de cette guerre, qui hésitez à prendre parti!

FABER. — Il n'est permis d'hésiter qu'avant l'action.

HUGOT. — Tu as raison! Et pourtant que de mal on fait, que l'on ne prévoyait pas!

FABER, souriant. — On n'arrive pas à mon âge sans s'être un peu accoutumé à subir le mal, et même à le faire. Lux se détourne avec horreur. Je te révolte, mon bon Lux. Eh! eh! il est beaucoup plus aisé parfois de faire le bien que le mal. Lux s'écarte et se retire dans un coin de la chambre: il reste là, absorbé, étranger aux discussions qui suivent jusqu'à la fin de la scène VI.

DE MAILLÉ. — Le peuple est travaillé par des meneurs,

Nous avons arrêté un espion jacobin, un officier déguisé. Il avait des lettres des commissaires de la Convention pour la municipalité. On y fait appel à la trahison, on met vos têtes à prix.

ROYALISTE, entrant ¹. — Le Procureur-syndic et la municipalité demandent à parler aux représentants.

HUGOT, à de Maillé. — Ont-ils eu connaissance de ces lettres ?

DE MAILLÉ. — Nous avons intercepté celles-ci ; mais ce ne sont probablement pas les premières qu'on leur ait envoyées.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PROCUREUR-SYNDIC ET LA MUNICIPALITÉ.

LE PROCUREUR-SYNDIC. — Pardonne-nous, citoyen, si nous te demandons audience après les fatigues d'une bataille et si nous ajoutons peut-être à tes préoccupations. La situation est critique. La ville commence à souffrir du bombardement ; plusieurs maisons brûlent : d'ici, tu peux voir les flammes.

FABER, regardant. — Oui, leur tir est bon.

LE PROCUREUR-SYNDIC. — Alors, le peuple s'agite ; et, dans le vieux port, on parle de révolte. Les pauvres disent qu'ils sont las de souffrir pour les riches. Les riches, de leur côté, s'inquiètent des représailles des sans-culottes. L'exemple de Lyon est fait pour alarmer. Enfin, nous sommes venus vous demander s'il n'y aurait pas un moyen d'éloigner de notre ville les dangers de la guerre.

HUGOT. — Il n'y en a qu'un : la victoire.

1. Les pages qui suivent sont coupées, à la représentation, jusqu'à la scène VI, page 226 : ROYALISTE. « On se bat dans les rues. »

LE PROCUREUR-SYNDIC. — Elle ne dépend pas de nous.

HUGOT. — Elle dépend de notre zèle à tous.

LE PROCUREUR-SYNDIC, embarrassé. — Vois-tu, citoyen, nous avons bien de la sympathie pour vous, et nous serons très heureux que tout s'arrange pour toi et ton collègue, qui êtes de dignes hommes, d'honnêtes hommes, et, j'en jurerais, de bons républicains. Nous sommes fâchés de ce malentendu entre vous et l'Assemblée, et nous espérons que vous réussirez à le dissiper. Du reste, vous nous connaissez : nous avons fait de notre mieux, notre ville vous a bien reçus, nourris, logés, fêtés ; vous n'avez pas à vous plaindre de nous, vous ne voudriez pas nous attirer des désagréments. Nous nous sommes déjà bien compromis pour vous. Tu me comprends, citoyen... Bref, si vous consentiez, pour le moment... à... à aller ailleurs... eh bien ! pour dire la vérité, cela nous ferait plaisir.

HUGOT, se contenant. — Enfin, vous nous livrez ?

LE PROCUREUR-SYNDIC se récrie ; les autres lèvent les bras au ciel. — Oh ! non ! pas cela, pas cela ! tu calomnies nos sentiments ; nous sommes avec vous, de cœur. Non, nous vous fournirons des barques, un petit bateau, pour vous porter où vous serez le mieux à l'abri. Je ne dis pas qu'il n'y ait point d'injustices dans le gouvernement et que vous n'ayez pas raison de les combattre : mais cela vous regarde, vous, et non pas nous. Vous êtes nos dirigeants, dirigez-nous. Nous ne demandons pas mieux que de vous voir réussir. Quand vous aurez battu ces canailles, il lui tape sur le genou, comptez sur nous.

HUGOT. — N'avez-vous pas honte ? Se peut-il que vous assistiez à cette lutte effroyable, sans y prendre part ? Malheureux qui vous séparez de nous, c'est pour vous que nous luttons, pour votre liberté !

LE PROCUREUR-SYNDIC, hochant la tête. — Oh ! oh ! Ils se regardent en ricanant.

HUGOT. — Qu'as-tu à rire ?

LE PROCUREUR-SYNDIC. — Voyons, nous ne sommes pas dupes. Vous êtes hors la loi, vous vous battez pour sauver vos têtes : c'est trop naturel, et je comprends même que vous nous invitiez à nous battre aussi pour vous. Si c'était possible, je ne demanderais pas mieux. Mais il ne faut pas nous dire que c'est pour nous que vous luttez. La Révolution est faite ; nous sommes les maîtres chez nous ; nous avons mis dehors les ci-devant et les calotins, nous nous sommes installés dans leurs culottes ; on vient, il n'y a pas un mois, de nous donner la Constitution que nous voulions. Qu'est-ce qu'il nous faut de plus ? La paix, pas autre chose. Qu'on nous laisse tranquilles !

LES AUTRES, murmure approbateur. — C'est ça ! Qu'on nous donne la paix !

HUGOT. — Ainsi, vous ne ferez rien pour défendre vos défenseurs ? — Votre lâcheté ne vous sauvera pas. Après nous, ce sera votre tour. Notre crime est d'avoir voulu conserver vos propriétés et vous garantir de la tyrannie de Marat. Quand la canaille aura écrasé l'élite, elle dévorera les riches, les marchands, les bourgeois, tout ce qui la domine. Vos têtes suivront de près les nôtres dans le panier.

LE PROCUREUR-SYNDIC. — Bon, bon, on verra à s'arranger. Vous voilà bien soucieux du peuple ! Vous ne pensiez pas tant à nous, quand vous n'aviez pas besoin de nous.

HUGOT. — Puisque vous n'avez de respect que pour la force, vous subirez la mienne jusqu'à ce qu'elle soit brisée. J'ai besoin de votre ville ; je la garde. Que vous le vouliez ou non, je reste.

LE PROCUREUR-SYNDIC, suffoqué. — Tu ne feras pas cela ! Tu n'en as pas le droit ! Hugot le congédie, du geste. Citoyen, je te somme...

HUGOT. — Je n'ai de sommations à recevoir que de l'ennemi, et j'y réponds avec ceci. Il montre son sabre.

LE PROCUREUR-SYNDIC. — Ce n'est pas possible ! Tu ne parles pas sérieusement ! Citoyen ! Mais tu ne penses donc

pas que tu nous exposes tous à la mort, que ma tête, à moi, paiera pour toi, qu'ils prendront mon argent, mes biens, que... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! tu ne feras pas cela ! Sois généreux ! aie pitié de nous ! — Nom de nom ! tu sortiras d'ici ! tu sortiras de force, si tu ne veux pas obéir. Je soulèverai le peuple. Tu es un traître, un ennemi de la République ! Aux armes ! Il sort avec la municipalité effrayée et indignée. On entend leurs voix furieuses dans l'escalier, puis sur la place, où ils haranguent le peuple.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE PROCUREUR-SYNDIC et LA MUNICIPALITÉ.

HUGOT. — Cette canaille va déchaîner l'émeute. Prenons les devants. Les sans-culottes recommencent l'attaque. Je ne puis à la fois tenir tête à leur armée et à l'insurrection. Mais vous, vous êtes connus dans la ville. Parlez au peuple. Que chacun se charge d'un quartier et y organise la résistance au parti jacobin.

DE MAILLÉ. — Je ne vous serai pas d'un grand secours ; je ne suis guère populaire. Et quant aux autres...

HUGOT, se tournant vers les bourgeois. — Eh bien ? ne puis-je compter sur vous ? Lesneval, Rocq-Saint-Maur...

UN BOURGEOIS, gêné. — Excusez-nous. Voyez-vous, nous marchons volontiers contre les Carmagnoles ; mais prendre les armes contre ce peuplé, contre notre peuple... Non. Nous ne pouvons répondre à l'émeute par l'émeute.

HUGOT. — Vous nous abandonnez aussi ?

LE BOURGEOIS. — Non, représentant. Nous partagerons votre sort, quel qu'il soit. Vous êtes venus défendre la loi : nous la défendrons avec vous. Mais il nous est interdit de la violer pour nous défendre. Au nom de quels principes soutiendrions-nous la lutte contre l'illégalité, si nous pactisions avec elle ?

HUGOT. — Au nom de la justice.

LE BOURGEOIS. — Je veux bien donner ma vie pour la loi. Je ne sacrifierai jamais la loi pour ma vie.

HUGOT. — Voilà nos défenseurs ! Des hommes que tout arrête, qui s'enchainent eux-mêmes, qui brisent leur épée, qui ne savent pas agir, qui ne savent pas oser, qui ne savent pas vouloir !

LE BOURGEOIS. — Vous verrez si ces hommes savent mourir !

HUGOT. — Mourir ! Voilà le grand mot lâché ! Voilà leur belle ressource ! Nous voilà bien avancés ! Mourir ! mourir ! Je me moque de mourir ! Il faut vaincre !

LE BOURGEOIS. — Par la loi. Pas autrement. Il sort avec ses amis.

HUGOT. — Sotte engeance ! Ils mettent leur orgueil à être vaincus, pourvu que ce soit dans les règles ! Ils perdent les causes qu'ils défendent. Les scrupules de ces honnêtes gens ont commis plus de crimes que les crimes des scélérats.

DE MAILLÉ. — Je ne les connais que trop. Il y a longtemps que j'étouffe parmi eux. Je ne leur demandais qu'un encouragement, — moins, une autorisation : le lendemain, je marchais sur Paris, la province me suivait, dans le premier mouvement d'indignation où l'avaient mise les proscriptions ; mais je reçus aussitôt la douche de cette timide sagesse qui glace l'enthousiasme. En quelques semaines ils ont réussi à décourager les trois quarts de leurs partisans.

HUGOT. — Bétail que tous ces hommes ! Ils sont faits pour le couteau du boucher. Pourquoi n'as-tu rien dit, Faber ?

FABER. — A quoi sert de parler à qui ne peut vous entendre ? Des adorateurs de la loi, il n'y a rien à faire. Ce sont les calotins de la Raison. Des formules ont pris en eux la place des idées vivantes. Ils vont avec leurs gestes d'automates et leur manque d'à-propos, odieux parfois, par-

fois touchant, ridicule toujours, — martyrs grotesques d'une cause perdue d'avance, tâchant de faire tenir l'univers et l'infinie variété du Bien dans leurs règles de notaires, et appliquant leurs lois à ce qui n'en comporte point. La Loi, cela fait pitié ! La Loi est la Nécessité toute-puissante qui gouverne les mondes et leur chute éternelle. Assimiler cette volonté surhumaine de la nature au griffonnage de quelques scribes têtus, qui s'imaginent réduire leurs caprices tatillons en codes éternels, — c'est une dérision ! Les pharisiens de la parole écrite, même vertueux, me répugnent. Que se mêlent-ils de l'action ? L'action et eux accouplés, c'est une jeune femme et un barbon.

ROYALISTE, à la fenêtre ¹. — On se bat dans les rues.

DE MAILLÉ. — Le peuple grossit, d'instant en instant ; nous allons être bloqués.

FABER. — Donne l'ordre de tirer. Fais dégager la place.

HUGOT. — Non, non, attends.

FABER. — Que veux-tu attendre ?

HUGOT, hésitant. — En sommes-nous vraiment là ?

FABER, obstiné. — Donne l'ordre.

DE MAILLÉ, à Fossette qui rôde autour de la fenêtre. — N'allez pas à la fenêtre. Vous seriez lapidée.

FOSSETTE. — Je voudrais voir... Au moment où elle se penche pour regarder, un coup de feu brise la vitre près d'elle ; la foule vocifère.

LE PEUPLE, au dehors. — A mort ! à mort ! La tête au sac, la petite blonde ! La tête au sac !

FOSSETTE, défaillante. — Ah !

HUGOT, courant à elle. — Blessée ?

FABER. — Quelques éclats de vitre. Ce n'est rien.

FOSSETTE. — Au secours !

HUGOT. — N'aie pas peur.

FOSSETTE. — Partons ! partons ! Ne restons plus ici.

1. Ici finit la coupure indiquée pour la représentation. Voir page 221.

DE MAILLÉ. — Vous étiez si brave tout à l'heure !

FOSSETTE. — Oui, mais ce n'était pas cela. Ces yeux de bêtes, ces bouches féroces ! Oh ! les méchants ! les méchants !...

FABER. — Ne crains rien, mon enfant ; on ne nous tient pas encore.

FOSSETTE. — Faber, vous qui êtes habile, vous qui savez la guerre, trouvez un moyen, sauvez-moi ! Hugot, c'est toi qui m'as entraînée, ne me laisse pas mourir !

HUGOT. — Oui, oui, apaise-toi !

FOSSETTE. — C'est une horreur ! Je ne puis plus respirer. Je meurs de peur !

LUX, qui est venu plein de pitié, près de Fossette. — Pauvre petite !

FOSSETTE. — Ne me laissez pas mourir ! Ne me laissez pas mourir !

HUGOT, impatienté, — Au diable les plaintes des femmes !

LUX. — Ayez pitié d'elle.

HUGOT. — Nous avons autre chose à faire. Qu'elle fasse un peu moins de bruit. Elle va démoraliser nos gens.

LUX. — Calmez-vous, calmez-vous. Mon Dieu ! comme vous pleurez ! N'ayez point peur ! Ils ne sont pas méchants. Ils ont peur, eux aussi. Ils ne savent pas ce qu'ils disent.

FOSSETTE. — Tu crois ? Ils ne nous feront pas de mal ?

LUX. — Je ne sais pas.

FOSSETTE. — Dis la vérité. Serons-nous sauvés ?

LUX. — Je donnerais ma vie pour vous sauver.

FOSSETTE. — Que veux-tu que je fasse de ta vie ? Cela m'est bien égal ! Je veux vivre ! je veux vivre !... Pardon, tu es bon, ce n'est pas ta faute...

ROYALISTE, bas à de Maillé. — La flotte anglaise est en vue ; elle se dirige vers le port.

DE MAILLÉ, à Hugot. — Représentant, je dois vous parler. Vous le voyez, nous avons peine à nous défendre contre la seule insurrection. Nous sommes trop peu nombreux pour

venir à bout de tant d'ennemis, avec nos simples forces...
J'ai un moyen de salut.

HUGOT. — Un moyen ?

FOSSETTE. — Oh ! dis, dis, tu sais un moyen ?

DE MAILLÉ. — Le seul qui nous reste. Si vous acceptez, je réponds du succès.

FOSSETTE. — Bien sûr que nous voulons !

HUGOT. — Attends de le connaître.

FOSSETTE. — Oh ! je passerais dans le feu, plutôt !

HUGOT. — Parle.

DE MAILLÉ. — C'est un parti énergique. Si vous ne vous sentez pas la conscience tout à fait libre des préjugés ordinaires, dites-le franchement : j'attendrai que votre expérience soit complète.

HUGOT. — Eh ! que veux-tu attendre ? Au point où j'en suis, il ne me reste d'autre expérience à faire que celle de la mort.

DE MAILLÉ. — Pour accomplir de grandes choses, il faut de grands moyens. Nous voulons rétablir l'ordre. Donnons la main à tous les amis de l'ordre, effaçons le souvenir des inimitiés passées. Écoutez : il n'est plus qu'un parti capable de nous procurer sur-le-champ des hommes, des armes, des munitions, de l'argent, des secours de toute espèce. Une puissance voisine, une puissance libérale, désintéressée, de l'autre côté de la Manche, s'offre généreusement à nous aider. La flotte anglaise approche...

HUGOT, qui s'est contenu avec peine. — Gredin !

FABER, l'arrêtant et passant devant lui. — Du calme !

HUGOT. — Tu es royaliste, coquin !

FOSSETTE. — Mais tais-toi donc, Hugot, puisqu'il veut nous sauver !

DE MAILLÉ, méprisant et ironique. — Monsieur, nous nous couperons la gorge plus tard. Pour le moment, nous avons mieux à faire. Oui, je suis royaliste, et tous les partisans qui vous restent, à quatre ou cinq exceptions près, sont

des ci-devant comme moi. Il n'y a pas lieu de nous injurier, si nous vous avons rendu service et si nous risquons le rasoir national, afin de vous sauver. Raisonnez, s'il vous platt. Il nous fâche que d'honnêtes gens comme vous, qui veulent le bien de la France, encore que par d'autres moyens que nous, soient sacrifiés au ressentiment de cette canaille. Si nous avons peu d'affections communes, — hors celle du pays, — nos antipathies nous rapprochent. Ne convient-il donc pas, au moment où vous allez être écrasés, de nous tendre la main ? Aucun de nous n'abdique rien de ses croyances, et plus tard, courtoisement, nous reprendrons le combat. Mais aujourd'hui, parons au plus pressé, et acceptez mon offre.

HUGOT. — Nous, faire un pacte avec vous !

DE MAILLÉ. — On se sauve comme on peut. L'essentiel est qu'on vient à votre secours contre les Jacobins.

FABER. — A quelles conditions ?

DE MAILLÉ. — Aucune condition.

HUGOT. — C'est un piège. Il suffit que nous acceptions la main de ces brigands, pour tuer notre parti. Quoi que nous fassions ensuite, nous sommes marqués des fleurs de lys au front.

FOSSETTE. — Mais qu'est-ce que tu as donc ? Tu es le plus cruel de tous. Pourquoi fais-tu tant de difficultés ? Puisqu'on nous sauve ! Puisque vous pouvez recommencer à vous battre ailleurs !

DE MAILLÉ. — Vous êtes libres, on ne prétend point vous contraindre ; mais comme rien ne nous oblige à nous suicider avec vous, moi et mes amis, nous prenons congé de vous.

FOSSETTE. — Ils sont fous ! Lux, dis-leur ! Pourquoi veulent-ils mourir ? Pourquoi veulent-ils me faire mourir, moi ?

FABER. -- Un instant, monsieur de Maillé. Nous avons à causer, Hugot et moi.

DE MAILLÉ. — J'attendrai votre décision.

FABER. — LUX, emmenez Fossette. De Maillé se retire avec ses amis. Lux emmène Fossette.

SCÈNE VII

HUGOT, FABER.

HUGOT. — Quoi, Faber ? Que veux-tu me dire ? Tu ne veux pas me conseiller... ?

FABER. — Il faut voir les choses comme elles sont. Qu'aimes-tu le mieux ? Tomber aux mains de tes ennemis, ou de ceux que tes ennemis oppriment comme nous ?

HUGOT. — Ils sont, tous, nos ennemis. Des deux côtés, le danger est le même.

FABER. — Il est plus pressant, d'un côté que de l'autre.

HUGOT. — Tu accepterais leur secours humiliant ! Nous qui avons abattu les Bastilles ! nous qui avons déclaré la guerre aux Rois !

FABER. — Ne perds point ton temps à des récriminations vaines.

HUGOT. — Je ne puis abdiquer.

FABER. — Je n'abdique rien de ce que je suis.

HUGOT. — Tu marcherais sous le drapeau des ennemis de la patrie ?

FABER. — Ils marchent sous le mien.

HUGOT. — Comment fais-tu pour ne plus hésiter, à mesure que les décisions deviennent plus redoutables ? Tu doutais de notre cause, autrefois. Y crois-tu donc aujourd'hui, au point de lui tout sacrifier ? Oh ! dis-moi au moins que tu y crois, pour raffermir ma volonté ébranlée !

FABER. — Je n'étais point partisan de la guerre, et je la crois encore inutile. Mais quel que soit le chemin où l'on a résolu d'entrer, il faut aller jusqu'au bout.

HUGOT. — Même si c'est le mal ?

FABER. — Le pire mal du monde est de ne pas vouloir ce qu'on veut, de ne pas oser ce qu'on a entrepris, de s'arrêter à mi-chemin d'une idée, errant de tous côtés ou revenant en arrière. La contradiction m'est plus insupportable que l'erreur. Quand j'accepte une idée, ce n'est jamais sans une sorte d'effroi : car je sais qu'elle est grosse d'un avenir redoutable, dont le mystère m'échappe ; mais en l'acceptant, j'accepte tout ce qui est en elle, et je me mépriserais, si je reculais devant la nécessité de mon esprit. Une telle faiblesse est le suicide de la Raison.

HUGOT. — Ton esprit implacable te sauve du déchirement de mes doutes. N'es-tu pas épouvanté de voir que notre cause est tombée dans les mains de la réaction ?

FABER. — Le combat s'est élargi : la patrie n'est plus seule en jeu, l'humanité entière y est intéressée. La Révolution a charge d'âmes ; le monde attend d'elle son exemple et son affranchissement ; mais un vent de démence a soufflé sur ceux qui devaient guider les autres ; et au lieu d'éclairer le monde, la France l'aveugle. Une poignée de scélérats s'attaque à la Raison. Avant tout, il faut sauver la Raison. Que tous ceux qui la représentent s'unissent contre les fous sanguinaires qui menacent de détruire l'esprit humain !

HUGOT. — Tu cherches à te tromper toi-même. Les pires ennemis de la Raison ne sont pas les Jacobins. Ils sont parmi ces gens qui tâchent de nous gagner : Vendéens, royalistes, prêtres réfractaires, Anglais, Autrichiens, toute la meute du passé. Ils feignent de s'appuyer sur la Raison. Au fond, ils la détestent, ils en ont peur. Ils affectent de la défendre, mais ils ne sont occupés que d'y chercher des chaînes pour l'esclavage du monde.

FABER. — A quoi bon tous ces mots ? Où veux-tu en venir ?

HUGOT. — Tu sais mon aversion pour les sans-culottes. Pourtant, j'aurais moins de répugnance à m'accorder avec eux qu'avec les royalistes.

FABER. — Il est trop tard.

HUGOT. — Cet espion prisonnier. Cet officier jacobin...

FABER. — Tu veux le voir ? Il faut avoir perdu le sens, pour croire qu'ils peuvent nous pardonner.

HUGOT. — Il faut essayer.

FABER. — S'humilier devant eux ! Et pourquoi ? Pour qu'ils nous méprisent !

HUGOT. — Ah ! ne me rends pas mon devoir plus difficile encore ? Ne vois-tu pas combien je souffre ?

FABER, hausse les épaules, puis après un silence, va vers la porte.
— Soit. Fais ce que dois...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SCÉVOLA HAUBOURDIN.

HAUBOURDIN, figure osseuse, bilieuse, froidement haineuse : il s'approche de Hugot et de Faber ; il les regarde avec des yeux injectés de sang et de haine. — Ah ! vous voilà ! Escrocs, stipendiés de Brunswick ! C'est ici que vous vous cachez ! Le feu à la bauge, et qu'on vous grille sur votre fumier !

HUGOT. — Tu as essayé de soulever la ville.

HAUBOURDIN. — La besogne se fait sans moi. Il rit, en regardant la fenêtre. On vous tient, bandits, vous allez sauter le pas.

FABER. — Tu nous hais donc bien ?

HAUBOURDIN. — Vous êtes des viédases, des gourgandines, des sardanapales, des fripons qui buvez le sang du peuple !

HUGOT. — Tu sais le sort qui t'attend ?

HAUBOURDIN. — La mort ? Je connais la citoyenne. Il y a longtemps que je couche avec. Elle est l'amie des patriotes. Allons, dépêchons-nous ! Je vais aux Champs-Élysées retrouver saint Brutus, mon patron Scévola, le divin Marat, et tous les sans-culottes morts pour la Liberté. Quand tu voudras ! Vive la Nation !...

HUGOT. — Je t'offre la vie.

HAUBOURDIN. — Quelle saleté vas-tu me proposer ?

HUGOT. — Tu ne peux me haïr plus que je ne te hais. Mais le salut public exige que nous nous rapprochions. Les royalistes profitent de nos discordes. Les Anglais vont attaquer la ville.

HAUBOURDIN. — Ah ! brigands ! vous êtes d'accord !

HUGOT. — Toutes nos forces sont prises par la lutte avec vous. Je demande votre appui pour chasser l'ennemi.

HAUBOURDIN. — Comédien ! Tu joues de l'étranger pour acheter ta paix avec nous... On ne négocie pas avec des bandits, on les tue !

FABER. — Nous sommes Français, comme toi.

HAUBOURDIN. — Vieux tartufe, tais-toi, rengaine tes mensonges ! Vous n'êtes point Français, vous trahissez la France ; chacun le sait : vous êtes des Prussiens. Je vous hais vingt fois plus que Cobourg et ses chiens. Ils ne se cachent point d'être nos ennemis. Vous, vous flattez la République pour lui couper la gorge. Bas les pattes ! nous sommes là. On ne touche pas à la République.

FABER. — Mon pauvre garçon, tu as la cervelle tournée ; c'est nous qui avons fait la République ; c'est nous qui avons déclaré la guerre aux Prussiens.

HAUBOURDIN. — Ou vous l'avez fait exprès pour leur livrer la France, ou vous êtes imbéciles, imbéciles jusqu'à la démence. On est assailli de tous côtés ; on ne sait où donner de la tête. Et c'est le moment que vous choisissez pour exciter la France à la révolte ? Les Anglais, les Autrichiens, les Prussiens entrent chez nous : on entend d'ici leurs canons ; nous crevons du désir de leur courir après et de les reconduire chez eux à coups de pied dans le cul... Défense de bouger ! Il faut que nous perdions notre temps ici à nous faire trouser la peau, parce qu'il a plu à trente faquins de soulever le pauvre monde des campagnes, pour leur panache de représentants. La patrie parle, Est-ce

que vous ne nous foutrez pas la paix avec vos affaires de boutique ?

HUGOT. — Nous combattons pour la justice !

HAUBOURDIN. — La Justice, on sait cela : c'est votre profit. On vous a fait tort, dites-vous ? Et pour réparer votre tort, vous trouvez juste d'exposer à la ruine la Nation et la République. On vous a fait tort ! Mais est-ce que vous croyez qu'on a le temps de s'occuper de vous ? N'y a-t-il qu'à vous qu'on ait fait tort, et sommes-nous à la noce, nous autres ? Ici, je suis obligé d'obéir à un cabot, qu'ils ont fait commissaire aux armées, un menton bleu qui ne sait que dire des vers, et dont la bêtise m'humilie. Toujours à moitié saoul, il a la tête tournée par son pouvoir et ses tirades. Je lui ai ri au nez une fois, et depuis, il me guette pour la guillotine. On n'en marche pas moins. On sait bien que la Convention ne peut pas avoir l'œil à tout, qu'il y a des erreurs : c'est une loterie. Tant pis pour ceux qui perdent ! Nous ne comptons pas, nous autres. Il faut que la Nation gagne. On ne vit pas pour soi, foutre ! On vit pour l'humanité.

FABER. — Une seule injustice fait l'humanité injuste.

HAUBOURDIN. — Quand un mal est commis pour le bien de tous les hommes, ce n'est pas une injustice, c'est la justice ; et qui le sait et qui n'a point le courage de le souffrir, n'est pas un innocent qui mérite la pitié, mais un égoïste et un lâche.

FABER. — Oui, vous savez souffrir le mal qu'on fait aux autres.

HAUBOURDIN. — Aux autres ou à moi ! Je n'ai pas plus de respect de mon prochain que de moi-même.

FABER. — Qui respectes-tu donc ?

HAUBOURDIN. — La République, mon œuvre ! Avec le sang, avec le tien, avec le mien, avec la douleur et la mort, nous la bâtirons indestructiblement.

HUGOT, à part. — Le cerveau de cette bête sauvage a des lueurs aveuglantes comme des éclairs,

HAUBOURDIN. — Encore si vous étiez de pauvres diables ! Mais des bourgeois, mieux instruits que les autres, avec de l'argent et des loisirs ; des gens qui ont fait la Révolution, qui savent ce que c'est que la République, qui n'ont pas l'excuse de l'ignorance !... Canailles ! Vous périrez !

HUGOT. — Malheureux, vous tuez la patrie !

HAUBOURDIN. — La patrie, c'est nous !

HUGOT, à part. — J'ai dit cela, moi aussi. A Haubourdin. Viens à la fenêtre. Regarde ces vaisseaux, ce sont les Anglais.

HAUBOURDIN. — Traîtres ! Vous leur livrez la France !

HUGOT. — Sauvez-la avec nous.

HAUBOURDIN. — Point de compromis !

HUGOT. — Je ne demande qu'une chose : laissez-nous partir, escortez-nous, si vous le voulez, jusqu'à la frontière.

HAUBOURDIN. — Jusqu'à la guillotine !

HUGOT. — Les royalistes nous offrent un refuge. Ne nous poussez pas à bout.

HAUBOURDIN. — Quand vous fuiriez au bout de l'univers, la Révolution vous atteindra.

HUGOT. — Veux-tu que l'Anglais prenne la ville ?

HAUBOURDIN. — Que le monde la prenne ! Nous la lui reprendrons.

HUGOT. — Tu couvres la France de ruines.

HAUBOURDIN. — Qu'importe, pourvu qu'elles vous écrasent !

HUGOT. — Bête féroce, que t'avons-nous donc fait ?

HAUBOURDIN, s'exaltant. — Vous m'avez fait, vous m'avez fait le mal le plus atroce, un mal que tout votre sang ne suffirait pas à payer... Ah ! que vous n'avez qu'une vie, à donner pour cette vie !

HUGOT. — De qui parles-tu ?

HAUBOURDIN, brusquement renfermé en lui-même. — Rien ! — Vous serez guillotiné. La nation le veut. La loi le veut. Et moi, je le veux. Tout prisonnier que je suis, je suis votre vainqueur. Tremblez, fourbes, vous mourrez !

HUGOT. — Tu mourras avant.

HAUBOURDIN. — Je me fous de ma tête, pourvu que j'ai la tienne !

HUGOT. — Monstre, tu l'as voulu ! Il court à la porte. De Maillé !

DE MAILLÉ, entrant. — Êtes-vous décidés ?

HUGOT. — Fais ce que tu veux.

DE MAILLÉ. — Je vais donner le signal.

HUGOT. — Canaille ! Il m'a forcé à implorer grâce, à lui demander la vie... Ha !...

FABER. — Je vais aux bastions.

HUGOT. — Écrase l'insurrection.

DE MAILLÉ. — Appuyez le débarquement.

FABER. — Je ferai mon devoir. Faites le vôtre.

HUGOT. — Balayons le peuple ! Ils sortent.

SCÈNE IX

HAUBOURDIN, seul, puis LUX.

Haubourdin s'approche de la fenêtre. Au dehors, cris de la foule et bruit de bataille.

HAUBOURDIN, montrant le poing. — Assassins ! Ils égorgent nos frères !

LUX, arrive en courant, au bruit de la mêlée. — Les malheureux ! Arrêtez ! Que faites-vous ? Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Coups de feu. Lux tombe à genoux, en pleurant. Ah ! République ! République !

HAUBOURDIN, regarde Lux avec surprise. — Qui es-tu, toi ?

LUX. — Un malheureux qui voudrait que toutes ces balles lui fussent entrées dans le corps.

HAUBOURDIN. — Tu as l'air d'un faible et d'un naïf entraîné par les autres. N'importe, je te hais autant. Ceux qui subissent le mal sont aussi criminels que ceux qui le font,

LUX. — N'es-tu pas fatigué de ta haine ?

HAUBOURDIN. — Vous m'avez déchiré le cœur ; je ne serai satisfait que quand le vôtre sera torturé.

LUX. — Ah ! Charlotte ! Est-ce en vain que tu t'es sacrifiée ?

HAUBOURDIN. — De qui parles-tu ?

LUX. — De celle qui tua Marat. Ne l'as-tu pas connue ?

HAUBOURDIN. — Si je l'ai connu ! Ah ! Dieu !

LUX. — Tu pleures ? Tu l'aimais, toi aussi ?

HAUBOURDIN. — Jamais personne ne l'a autant aimé que moi. Depuis sa mort, je ne vis plus que dans l'espoir de le venger.

LUX. — De le venger ? Qui donc ?

HAUBOURDIN. — Marat.

LUX. — C'est Marat que tu aimes ?

HAUBOURDIN. — A qui donc pensais-tu ? A sa lâche meurtrière ?

LUX. — Ne parle point ainsi de l'ange exterminateur.

HAUBOURDIN. — Scélérats !... Voilà le mal affreux que toutes vos souffrances ne rachèteront jamais ! O Marat ! Mon maître, mon ami, ils t'ont assassiné, parce que tu nous aimais, nous, les pauvres, les opprimés, et que, toute ta vie, tu as souffert pour nous. Et ce que n'ont pas osé même les assassins du Crucifié, ils élèvent des autels à tes bourreaux, à celle dont l'hypocrisie sanguinaire fit appel à ta bonté pour s'ouvrir traitreusement un chemin auprès de toi, et pour percer ton cœur tout brûlant de pitié !

LUX. — Malheureux, n'insulte pas celle qui s'est dévouée pour anéantir le crime !

HAUBOURDIN. — Pourquoi donc outrages-tu celui que j'aime, celui qui a donné à des milliers d'êtres désespérés la conscience de leur force et l'espoir d'une vie plus heureuse ?

LUX. — Quoi ? Ce monstre a fait du bien ? Il était un ami pour vous ?

HAUBOURDIN. — Le seul qui nous aimât. Il osa seul en

France dire la vérité au monde entier, quelque prix qu'il lui en pût coûter ; et ce viril courage de regarder toujours la vérité en face et de la montrer sans ménagements aux autres, lui donnait une lucidité formidable, une vue prophétique de l'avenir. Dans le chaos des crimes et des intrigues, son regard intrépide plongeait, devançant l'action, et frappant d'effroi les ennemis de la République. Il était l'œil de la Liberté, la conscience implacable du peuple. Comme vous l'avez tous haï, pour cela ! Il vous était insupportable que cet homme prit contre vous la défense du peuple, ce pauvre peuple épuisé de misères, toujours vexé, foulé, opprimé ! Ah ! si du moins le peuple avait su reconnaître son dévouement !... Mais il ne se plaignait point de l'ingratitude et de la haine. « La vertu, disait-il, serait intéressée, si elle comptait sur l'amour des hommes. » Condamné à toutes les privations, excédé de travail et de veilles, environné d'assassins, fuyant de retraite en retraite, sans pouvoir dormir deux nuits de suite dans le même lit, il rayonnait de bonheur, et la grandeur de sa cause, la joie de son action bienfaisante, l'espoir du triomphe, pénétraient son âme d'une douce volupté.

Lux. — Se peut-il qu'il y ait eu tant de bonté dans son cœur ? Ne me trompez-vous pas ? L'avez-vous connu vraiment ?

HAUBOURDIN. — J'étais orphelin. Je servais un patron brutal, dont je ne respectais le despotisme que par crainte des coups. J'étais vicieux, et il m'arriva, pour satisfaire mes débauches, de puiser dans la caisse du maître. Il me prit sur le fait, me roua de coups, et fit appeler la police : c'était l'infamie, les galères, la mort vivante. Marat vint à passer, il remarqua l'attroupement autour de la boutique, il s'informa, il me regarda. De quel œil redoutable il me fouilla l'âme ! Sans doute, il y reconnut un être capable de vivre. Il désintéressa mon maître de sa plainte, et me conduisit chez lui. Il m'éleva. Par lui, je connus la joie de la

dignité humaine, l'orgueil de la liberté, les ivresses sacrées de la conscience. Sa rudesse cachait une compassion dévorante. Jamais il ne s'irrita contre mes vices ; mais, une fois que j'avais été plus méprisable qu'à l'ordinaire, au lieu de me faire des reproches, il m'embrassa et pleura ; et je sentis en lui une pitié fraternelle si ardente et si triste pour les misères de l'humanité que depuis, je serais mort plutôt que de lui causer une seconde fois cette douleur par ma faute. Ah ! pourquoi a-t-il fallu que la Convention m'appelât aux armées ! Si j'avais été près de lui, jamais vous n'eussiez réussi à éteindre cette vie magnanime !

LUX. — Mais comment a-t-il pu, avec une âme tendre, prêcher le meurtre et la haine ?

HAUBOURDIN. — Il voulait assumer le poids de toutes les haines. La dictature qu'il rêvait était celle d'une victime expiatoire, vouée aux dieux infernaux et chargée des besognes sanglantes de la patrie. Il prenait pour lui la honte et vous laissait la gloire.

LUX. — Elle aussi, elle aussi a voulu sauver le monde par son crime.

HAUBOURDIN. — Ne prononce plus le nom de celle qui a égorgé la patrie !

LUX. — Ah ! si elle s'est trompée, songe qu'elle l'a payé de sa vie !

HAUBOURDIN. — Sa vie ne compte pas pour l'univers. Celle qu'elle a détruite était l'âme de la Révolution.

LUX. — Elle a voulu fonder la paix, à quelque prix que ce fût.

HAUBOURDIN, montrant la place. — Écoute ! Cela est son œuvre. Voilà ce qu'elle a fait ! Des flots de sang et de feu, un océan de haines, la guerre civile qui dévore la France !

LUX, se bouche les oreilles. — Cela n'est pas. Elle n'en est point la cause.

HAUBOURDIN. — Que les siècles maudissent cette cabotine

sanglante, qui a cherché comme Érostrate une gloire exécrationnable dans la destruction !

LUX. — Ah ! Charlotte ! Est-ce vrai ? T'es-tu trompée ? Ce mal est-il ton œuvre ? Ainsi, tu te seras détruite, et tu n'auras fait qu'ensanglanter le monde !... Hélas ! tu t'es trompée. Marat n'était pas le mal. Il voulait le bien et il faisait le mal, comme nous tous, comme toi. Ah ! que tu dois souffrir, âme aimée, si tu vois ton acte inutile ! Qu'au moins il ne soit pas néfaste ! Que je puisse racheter ton erreur ! Inspire l'humble Lux. Révèle à mon amour le moyen de réparer le mal, que la fatalité ironique a accompli par ton innocente main !

SCÈNE X

LES MÊMES, HUGOT, rentre, menacé par DE MAILLÉ et par ses amis, qui sont en proie à une agitation violente.

DE MAILLÉ. — Trahison ! Regarde ! Regarde ! Les bastions tirent sur la flotte anglaise ! Faber nous a trompés ! Est-ce là votre loyauté ? Traîtres ! Vous vous entendiez ensemble !

HUGOT. — Sur mon honneur, Faber a agi librement, sans m'avoir averti.

DE MAILLÉ. — Mais tu l'approuves ! Ton visage rayonne, malgré tes efforts pour cacher ton contentement.

HUGOT. — Je l'avoue : je me sens perdu, et pourtant mon cœur est joyeux malgré moi.

ROYALISTES. — Tu mourras ! Ils se jettent sur lui.

DE MAILLÉ, se mettant devant Hugot. — Laissez-le : il est sincère. Il hausse l'épaule. Nous avons eu tort de compter sur eux ; voilà tout.

ROYALISTE. — Plus de temps à perdre. Le chemin de la mer sera coupé tout à l'heure. Il faut fuir.

DE MAILLÉ, après un moment d'hésitation, à Hugot. — Monsieur, vous avez fait votre devoir. Prenez place sur notre vaisseau.

HUGOT. — Je ne puis rien décider sans Faber.

LUX, se lève tranquillement et se dispose à sortir ; à lui-même : —
Le mal n'est pas un homme, il est dans tous les hommes.
Le mal est l'égoïsme. Je comprends maintenant : c'est moi,
moi, qu'il faut frapper, arracher de mon cœur. Et alors,
tout sera bien, si j'arrive à enlever moi de moi.

HUGOT. — Où vas-tu, Lux ?

LUX. — Adieu.

DE MAILLÉ. — Que dit-il ? Venez avec nous. Lux secoue la
tête.

HUGOT. — Tu te sépares de nous ?

LUX. — Je me sépare du crime. Imitiez-moi.

HUGOT. — Tu renies notre cause ?

LUX. — Je vois : le bien n'est le bien, qu'à condition de
se sacrifier. La victoire est mauvaise, quelle qu'elle soit.
Quelle qu'elle soit, la défaite est bonne, pourvu qu'elle soit
volontaire. Se donner ! Se détruire !... Ah ! c'est parce que je
vous aime, parce que j'aime notre cause, que je veux laver
vos souillures de mon sang.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FABER entre tranquillement, froid et ironique, comme à
l'ordinaire.

ROYALISTES. — Voici le traître !

HUGOT. — Faber, qu'as-tu fait ?

FABER. — Je ne sais pas. L'instinct a été plus fort que
l'intelligence, plus intelligent peut-être. Quand j'ai vu
l'étranger entrer en France, tout mon échafaudage de rai-
sonnements s'est écroulé. J'ai donné l'ordre de tirer. — Ils
n'ont plus besoin de moi là-haut. Les canons partent tout
seuls.

HUGOT, affectueusement. — C'était bien la peine de faire
parade de ta raison et de ta volonté. Après beaucoup d'ef-
forts, tu en es arrivé juste au même point que Lux.

FABER, donne la main à Lux, en souriant affectueusement. — La raison et la folie se donnent la main... Vois-tu, le mal est toujours une erreur de jugement. Un crime est une sottise.

DE MAILLÉ. — Hâtons-nous et fuyons.

FABER secoue la tête et s'assied. — Échec et mat. La partie est perdue.

LUX. — La partie est gagnée.

HUGOT, à de Maillé. — Adieu. Mettez-vous à l'abri, vous et vos amis. Nous restons.

FOSSETTE, qui vient d'entrer, toute prête à partir. — Hugot ! Que dis-tu ? Tu ne veux pas partir ?

HUGOT. — Pauvre Fossette, je l'oubliais... Que pouvons-nous faire d'elle ? Avons-nous le droit de l'enchaîner à notre sort ?

FABER. — Non. Se sacrifier pour un devoir auquel on ne croit pas, n'est pas le bien, mais le mal. La première loi est d'être sincère. Cette pauvre fille est faite pour vivre et pour aimer. Qu'elle nous laisse !

HUGOT. — Va, ma chérie, sauve-toi !

FOSSETTE. — Avec toi ! avec toi !

HUGOT. — C'est impossible.

FOSSETTE. — Mais tu veux donc me tuer ? Tu ne m'aimes donc pas ?

HUGOT. — Emmenez-la, de Maillé !

FOSSETTE, entraînée par les royalistes, se débat en pleurant. — Je ne veux pas, je ne veux pas ! On l'emmène.

DE MAILLÉ, au moment de sortir. — Adieu. Je vous admire et je vous plains. Plaignez-moi, vous aussi. Je ne combattrai plus votre cause : vous m'avez vaincu. Je vous obéis, Lux. Je pars, je vais m'ensevelir dans la retraite. L'homme est fou, qui pense changer le monde. L'univers est livré au caprice du hasard. Tous nos essais pour tâcher de le guider vers une Raison plus haute se détruisent les uns les autres. Chaque effort qui s'oppose à la volonté du Destin ne fait

que la rendre plus implacable et plus meurtrière. — Que faire? Se résigner et garder le silence. Il sort avec ses amis.

SCÈNE XII

HUGOT, FABER, LUX, HAUBOURDIN, qui se tient dans un coin de la chambre. Hugot, Faber et Lux se regardent en souriant et s'embrassent.

HAUBOURDIN, stupéfait. — Ils sont fous.

HUGOT. — Je me sens libre. Mon cœur est dégagé de ses doutes. Volonté, tu peux te reposer maintenant.

FABER. — Notre victoire eût fait une République plus belle. Mais si nos bras sont trop faibles pour achever le travail, que d'autres, plus forts que nous, le terminent à notre place! Par leurs mains souillées, l'œuvre s'accomplit. Que l'humanité progresse, même au prix de notre sang!

HUGOT, à Haubourdin. — Va, ouvre-leur les portes.

HAUBOURDIN. — Je rêve, bon Dieu! Je rêve. Ils font l'ouvrage pour nous! Il sort.

FABER. — Réjouissons-nous! Nous avons sauvé notre foi des victoires infamantes, dont le vainqueur est la première victime. Dans notre pure défaite, plus saine, elle fleurira.

HUGOT, se penchant à la fenêtre. — Entre, canaille! Chiens, rassasiez-vous!

ACTE III

La nef d'une église. A droite, sur l'autel, le trône de la Raison, au milieu de feuillages, de buis et de rochers en carton. Dans des niches autour, les trois bustes de la Trinité Marat, Lepelletier et Chalier. Dans le chœur est dressée une grande table en fer à cheval, chargée de victuailles. Peuple en gaité, affublé de défroques religieuses, d'étoles, de mitres, et tenant à la main des ciboires et des crosses. Des filles aux épaules nues et des hommes en carmagnole dansent. L'orgue joue des rondes, accompagné des trompettes et des tambours.

Le représentant du peuple, Poulet-Ruault : large face de comédien rasé, emphatique, avec un sourire de fatuité onctueuse et pédante, des tics dans les mâchoires et dans les yeux. La Raison, belle fille blonde, opulente, en robe blanche, outrageusement décolletée et « dévêtue », à la Grecque.

CHANTS ET DANSES

LE PEUPLE, chantant.

Sur l'air : *Que le Sultan Saladin.*

*Que le grand roi des uhlands,
Sur la foi des émigrans,
Ait cru prendre pour ses peines
La France en quatre semaines,
Par la main des Brissotins :
C'est bien, fort bien,
Cela ne nous blesse en rien,
Que gagne-t-il au lieu de gloire ?
Rien que la f..... (bis)¹.*

LE PEUPLE. — Place à la déesse ! Poulet-Ruault, donnant le bras à la Raison, s'avance, rouge, suant, souriant, galantin, pénétré de son importance. Il la conduit à son trône et, des marches de l'autel, prononce un discours au peuple.

POULET-RUAULT. — Interrompez un moment vos innocentes joies. Jeunes vierges, dont le front rayonne du doux éclat du plaisir, dénouez vos danses ; qu'une touchante émotion tempère vos ébats. Défenseurs de la patrie, amenez près de nous vos compagnes ; et vous, vénérables vieillards, faites couler de vos yeux desséchés une onde pure et attendrie, au spectacle du bonheur préparé à votre postérité. Mais vous, tendres élèves de la patrie, qui cueillerez le fruit de

1. A la représentation, ce chant a été remplacé par la Ronde du *Camp de Grandpré*, de M. J. Chénier et Gossec.

nos labeurs titaniques, prenez les premières places, remplissez vos regards, contemplez, contemplez la victoire de l'humanité! — O vue sublime! O peuples délivrés! Et toi, fille de la Nature, mère du Bonheur et de la Vertu, ton empire t'est rendu, douce et sainte Raison. Le temple de l'Imposition est devenu la maison de la Vérité. Sur cet autel, monument de servitude, naguère encore paré d'idoles juives et sanglantes, s'élève maintenant ce chef-d'œuvre de la Nature, ce corps pétri par les mains de la Beauté, qui n'évoque que des idées souriantes de charmantes voluptés et de chastes plaisirs. O enthousiasme qui m'embrase! Belle citoyenne, pardonne à mes transports! Je t'embrasse, Raison, au nom du genre humain! Il embrasse la Raison. Le peuple rit et l'acclame.

POULET-RUAULT reprend d'un ton violent. — Citoyens, nous l'emportons. Les traîtres sont dans les fers, la calotte est par terre, l'aristocratie expire. Les scélérats ligués contre nous ont mordu la poussière. Complétons cette fête : comme Scipion triomphant, trainons derrière notre char les fanatiques vaincus. Qu'ils défilent enchaînés, aux pieds de la Raison. Écrase-les du talon, écrase les serpents, Sainte-Vierge de la République! Notre fête ne serait pas complète, si le sang des Girondins ne se mêlait dans nos coupes au vin de la Gironde. Qu'ils viennent! Amenez-les. Avant de reprendre le cours de nos victoires, replongeons le Vice dans le Néant. Il fait un geste. On amène les Girondins : Hugot, Faber, Lux. Avec eux est Fossette, qui montre une gaieté fébrile. — Le peuple les hue. Un homme revêtu d'une chasuble et d'une mitre s'avance au-devant d'eux et danse un pas grotesque. Les filles s'interrompent de sauter, pour crier des injures.

LE PEUPLE. — Mort aux monarchiens! La ronde et les chants du commencement reprennent.

FOSSETTE. — Bon Dieu! Qu'est-ce qu'ils font? Ils dansent dans l'église. Et là, à la place de notre Sainte-Mère, qu'est-ce qu'ils ont mis? Ce sont donc des païens?

HUGOT. — Pauvre Fossette, j'espérais que toi au moins tu échapperais.

FOSSETTE. — Je n'ai pas pu te quitter. Au moment de monter sur le bateau, cela a été plus fort que moi. Il a fallu que je revinsse. Méchant, qui me fais mourir ! Comme vous êtes durs, tous, toi surtout, Faber, avec ta pitié méprisante ! Vous me faisiez grâce, parce que vous ne me croyiez bonne qu'à vivre et à aimer. Ah ! ce n'est pas pour aimer que je suis faite, c'est pour t'aimer, Hugot ! — Allons, ne sois pas triste ! Quand il n'y a pas moyen de faire autrement, il faut bien tâcher d'en rire ! Je suis comme cela, moi ! Va ! je suis contente tout de même d'être avec vous. On ne se quittera plus. Et plus tard, on parlera de moi avec toi dans l'histoire, n'est-ce pas ? Et on verra notre portrait dans les livres. Pourvu seulement que tout à l'heure cela ne fasse pas trop mal !

POULET-RUAULT. — La voilà, cette crasse de l'humanité, vomie par Brunswick, ce comité anglo-prussien qui se vantait de semer le sel sur Paris dévasté ! Ils ont voulu renverser la Montagne : la Montagne les écrase. Triomphe, Raison ! La bête est dans le piège : qu'on l'assomme !

HUGOT, dressant la tête, et regardant Poulet-Ruault, avec des yeux indomptables. — Tes injures ne parviennent point à mon cœur dédaigneux. Rien ne peut rien contre moi que moi-même. Contemplons sans trouble les divagations qui se couvrent du nom de la Raison. Une seule chose importe : qu'en nous elle ne soit pas avilie. A quelque prix que ce soit, nous ne devons pas déchoir. Méprisons les médiocres. Nulle concession à la foule. Soyons ce que nous sommes, sans ménagement, sans mesure.

LE PEUPLE. — Il insulte le peuple !

HUGOT. — Je n'insulte pas le peuple. Je le nie.

POULET-RUAULT. — Incline-toi devant ton vainqueur.

HUGOT. — Non toi, mais ma volonté.

POULET-RUAULT. — C'est vrai. Explique-moi donc quelle folie t'a poussé à te livrer toi-même.

HUGOT. — On ne parle point le langage de la vertu avec ceux qui n'en savent pas la grammaire.

FOSSETTE. — Oh ! mais, ils mangent maintenant ! Une table, de la viande, du vin ! Ils font ripaille. Et sur l'autel, encore ! Ils sont pires qu'un troupeau de cochons ! Pouah ! Ah ! que c'est drôle ! A un homme qui s'approche d'elle pour l'embrasser. Veux-tu bien t'en aller, méchant gueux ! Fi ! le vilain qui empeste l'ail et le vin ! — Hugot, regarde-les danser. Les jambes me démangent. Je n'y tiens plus. Ah ! tant pis ! Elle donne la main à un groupe de danseurs.

LE PEUPLE. — Bravo, la petite ! Fais-lui place !

FABER. — Elle est grisée par les émotions de ces derniers jours. Elle a les yeux brillants et les joues en feu. Elle vit dans une fièvre de peur et d'enthousiasme. A peine a-t-elle conscience de ce qu'elle fait.

HUGOT. — Tant mieux, pauvre petite, qu'elle ne pense pas !

LE PEUPLE. — Représentant, la grâce de l'enfant !

FOSSETTE. — Voulez-vous vous taire ! Je n'en veux pas, de votre grâce ! Vous me dégoûtez. Vous êtes tous des brigands.

CHŒUR.

*Français, la Raison vous éclaire ;
Venez l'adorer dans ces lieux,
Où sous le voile du mystère,
Les prêtres trompaient vos aïeux.
Notre Évangile est la Nature,
Et notre culte est la Vertu.*

FABER, avec la tranquille exaltation de la foi. — L'Esprit triomphe malgré tout. Nous avons apporté la Raison aux hommes ; leur tête était trop faible pour supporter la puissante

boisson. La Raison fait délirer leurs âmes bestiales ; les mains ivres des Bacchantes déchirent leurs propres corps. N'importe : un Dieu s'agite en eux. Cette multitude humaine est l'aveugle instrument de la Nécessité : adorons le Dieu. Inclignons-nous.

ADAM LUX, qui s'est tenu à l'écart, très triste, accablé, silencieux. — O hommes, mon cœur éclate ; il ne peut plus longtemps refouler les pensées qui le gonflent. L'heure est venue. Écoutez-moi, vainqueurs et vaincus, mes frères malheureux, tous malheureux malgré votre affreuse gaieté qui ne me fait pas illusion : car je sens, sous sa robe, claquer des dents l'universelle misère. Écoutez-moi. Ce n'est plus un vivant qui parle, c'est un mort...

O Français, combien je vous aimais ! Quels transports soulevait dans mon âme le réveil de la France ! C'était comme une voix qui passait sur les champs : « Christ est ressuscité ! Christ est sorti des chaînes de la mort ! Le monde est libre ! Le monde est libre ! »... Avec quelle confiance je suis accouru vers vous, pour jouir de la céleste promesse, la rénovation du genre humain ! — Hélas ! le premier objet qui m'accueillit dans les rues de Paris, ce fut une tête coupée, une lamentable tête portée au bout d'une pique ; la douleur et l'effroi remplissaient ses misérables yeux... Oh ! mes amis ! Qui vous sauvera ? Vous êtes tant à plaindre ! Je vous accusai longtemps ; vos férocités, vos lâchetés me révoltaient, et je vivais dans une angoisse pire que la mort. Mais le sacrifice d'une femme m'a ouvert les yeux. Je n'ai pas compris d'abord. J'ai cru qu'il fallait détruire le mal par la force, et je n'ai fait que le mal. Je le vois maintenant : seul, un dévouement pur peut racheter vos crimes. Le monde ne peut être lavé que par un second sacrifice. Le sang d'un juste, librement offert, un Messie, un Décius, un Curtius ! Je ne sais qui ce sera ; mais qu'il vienne ! Ah ! Dieu ! Si ce pouvait être moi ! Si ma mort pouvait apaiser l'humanité ! Un miracle ! Qu'il vienne ! Pourquoi tarde-t-il tant ? Nous ne pouvons

rien sans lui. Il ne sert à rien de lutter, de résister par les armes, de combattre l'oppression. La Raison ne peut rien. La Force ne peut rien. O frères, frères, aimez-vous, voyez la douce paix, l'innocente lumière, soyez heureux ! Tout mon sang, pour que vous soyez heureux ! Seigneur, fais que je sois ton instrument, sauve les hommes par moi, fais-moi souffrir pour eux, prends mon corps, prends mes tourments, prends mon âme immortelle ! Il tend les bras au ciel. Oh ! ne veux-tu pas de moi ? Permettras-tu que j'ajoute encore à leurs crimes par ma mort ! Épargne-leur au moins mon assassinat ! Épargne-moi la suprême douleur d'achever de perdre ces hommes que j'aimais ! O miracle ! miracle ! Viens ! viens !... Il a saisi deux couteaux sur une table et les plonge, par deux fois, dans sa poitrine, avec une fureur mystique. Ensuite, il tend vers le ciel ses mains sanglantes, et tombe.

LE PEUPLE. — Il est mort ! La foule, péniblement impressionnée, s'agite et regarde tumultueusement.

LA RAISON, dégoûtée, écartant sa robe. — Il est saoul.

HAUBOURDIN. — Quel est ce cabotin ?

POULET-RUAULT. — Le fou est-il vraiment mort ?

HAUBOURDIN. — Très mort. Il n'a point manqué son effet.

POULET-RUAULT. — Il a eu raison. Sans cela, c'est moi qui aurais mis le point final.

HAUBOURDIN. — La paix, la paix !... Nous voulons tous la paix ! Quand nous aurons tué tous nos ennemis. La foule se remet de son trouble et rit des paroles de Haubourdin et de Poulet-Ruault.

FABER. — Pauvre Lux, âme de Romain mystique, Decius chrétien, te voilà arrivé au but de tes désirs ! Tu étais consumé de la folie du sacrifice. Tu as donné ta vie, mais le miracle n'est point venu. Toi seul es le miracle, cœur ivre de mourir, de te donner en pâture à l'humanité.

HUGOT. — Chassons les images tristes. Nous avons eu les plus grandes joies du monde, nous avons assisté au réveil de la terre : le printemps de la liberté, la gaité juvénile des premières batailles, la croisade des peuples contre les rois,

l'immense flot d'amour parcourant la patrie... O joie ! Joie immortelle ! Ma bouche t'a bue, à la source, mon cœur s'est empli de toi jusqu'à en défaillir ! Les hommes ne connaîtront plus jamais une joie pareille à la nôtre. O joie ! Lorsqu'on t'a possédée, l'on ne désire plus vivre !

LA RAISON, à Poulet-Ruault. — Donne-moi à boire.

POULET-RUAULT. — Les dieux ont soif. Abreuvons-les !

LE PEUPLE. — A la guillotine !

HUGOT, à la Raison. — Belle fille, qui profanes ma foi, tu es malgré tout son image. Sur tes yeux et ta bouche voluptueux et stupides, je baise son souffle enivrant. Je t'aime, portrait grossier de ma maîtresse divine. Les danses et les chants¹ reprennent, mêlés d'insultes et de huées aux Girondins.

FABER, au milieu de la scène. — Homme, enorgueillis-toi, contemple la brute d'où tu sortis. La Raison est ton ouvrage. Rentre en paix dans ce monde que tu as su comprendre, éclairer, soumettre à ton esprit. O Raison, Raison, notre Dieu et notre création ! Que ces hommes t'outragent : ils t'obéiront. Tu es la Loi. Tu es la reine de l'univers. Tu brises ceux qui ne veulent point plier. Même ces brutes t'adorent sans te connaître. Triomphe dans leurs orgies ! Triomphe dans notre mort !

CHOEUR.

*Il sera partout abattu,
Le rival insolent d'un peuple magnanime.
La liberté toujours marche avec la vertu,
Et les tyrans avec le crime.
Les feux qu'ont allumé des ennemis pervers,
Dirigés contre eux-même ont foudroyé leurs têtes ;
La République en l'univers
Régnera parmi les tempêtes.*

1. Hymne de Gossec, pour l'inauguration des bustes de Marat et Lepelletier.

On emmène les Girondins. Le peuple regarde et bat des mains. Le corps de Lux reste étendu aux pieds de la Raison, qui domine la Bacchanales.

FOSSETTE se jette au cou de Hugot et l'embrasse longuement. — Tu me donneras la main. A Faber. Vous me donnerez la main tous les deux jusqu'au bout. Fermant les yeux. Vous me conduirez. Je ne veux pas regarder. Je vous aime bien, je vous aime bien.

HUGOT, indomptable, dominant les clameurs de la foule. — La vie sera ce que je veux. J'ai devancé la victoire; mais je vaincrai!

LE PEUPLE. — Vive la Raison!

FIN

TABLE

| | Pages. |
|-----------------------------------|--------|
| Saint Louis. | I |
| Aërt. | 107 |
| Le Triomphe de la Raison. | 185 |

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

QUESTIONS D'ART ET D'ESTHÉTIQUE

- BERGER (C.)** : *L'École française de peinture depuis ses origines jusqu'à la fin du règne de Louis XIV*..... 1 vol.
- BERTAUX (Em.)** : *Etudes d'histoire et d'art*..... 1 vol.
- BOPPE (A.)** : *Les peintres du Bosphore*..... 1 vol.
- CHEVRILLON (A.)** : *La pensée de Ruskin*..... 1 vol.
- COUYBA (Ch.)** : *Les Beaux-Arts et la Nation*..... 1 vol.
- FILON (A.)** : *La caricature en Angleterre, avec 8 photog.* 1 vol.
- GAULTIER (P.)** : *Le rire et la caricature, avec 16 planches hors texte*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- *Le Sens de l'Art, avec 16 planches hors texte*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.
- *L'idéal moderne*..... 1 vol.
- *Reflets d'histoire*..... 1 vol.
- GEBHART (E.)**, de l'Académie française : *Sandro Botticelli*. 1 vol.
- JUGLAR (L.)** : *Le style dans les arts et sa signification historique*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- LAFENESTRE (G.)**, de l'Institut : *La vie et l'œuvre de Titien*. 1 vol.
- *Saint François d'Assise et Savonarole, inspirateurs de l'Art italien*..... 1 vol.
- LAPAUZE (H.)** : *Mélanges sur l'art français*..... 1 vol.
- LARROUMET (G.)**, de l'Institut : *Etudes de littérature et d'art, 3^e et 4^e séries*..... 2 vol.
- L'art et l'État en France*... 1 vol.
- Petits portraits et notes d'art*. 2 vol.
- LA SIZERANNE (R. de)** : *La peinture anglaise contemporaine, ses origines preraphaélites, ses maîtres actuels, ses caractéristiques, 3^e édit.*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- LA SIZERANNE (R. de) (Suite)** : *Ruskin et la religion de la beauté, 6^e édition, avec 2 portraits* 1 vol.
- Le Miroir de la Vie* (Essais sur l'évolution esthétique)... 2 vol.
- Les questions esthétiques contemporaines* : I. L'Esthétique du fer. — II. Le Bilan de l'impressionnisme. — III. Le Vêtement moderne dans la statuaire. — IV. La Photographie est-elle un art? — Les Prisons de l'art..... 1 vol.
- LEMONNIER (H.)** : *L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française
- *L'Art français au temps de Louis XIV (1661-1690) avec 35 gravures*..... 1 vol.
- *L'Art moderne*..... 1 vol.
- MARECHAL** : *Rome, souvenirs d'un musicien*..... 1 vol.
- *Paris, souvenirs d'un musicien*..... 1 vol.
- MARTHA (C.)**, de l'Institut : *La délicatesse dans l'art*... 1 vol.
- MICHEL (É.)**, de l'Institut : *Nouvelles études sur l'hist. de l'art* 1 vol.
- MOREAU-VAUTHIER (Ch.)** : *Gérome, peintre et sculpteur, l'homme et l'artiste*..... 1 vol.
- POMAIROLS (Ch. de)** : *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*..... 1 vol.
- ROLLAND (Romain)** : *Musiciens d'autrefois*..... 1 vol.
- *Musiciens d'aujourd'hui*. 1 vol.
- *Le Théâtre de la Révolution*. 1 vol.
- *Le Théâtre du peuple*... 1 vol.
- *Les Tragédies de la Foi*. 1 vol.
- ROUJON (H.)** : *Artistes et amis des arts*..... 1 vol.
- RUSKIN (J.)** : *La religion de la beauté*..... 1 vol.
- Pages choisies*..... 1 vol.
- SOURIAU (P.)** : *L'imagination de l'artiste*..... 1 vol.
- TAINE (H.)**, de l'Académie française : *Philosophie de l'art*. 1 vol.
- TIERSOT (J.)** : *Hector Berlioz et la Société de son temps*... 1 vol.

.

;

;

;

;

;

;

;

;

;

;

THE UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, SANTA CRUZ

This book is due on the last **DATE** stamped below.
To renew by phone, call **429-2756**

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PQ2635.05T7



3 2106 00178 1258

